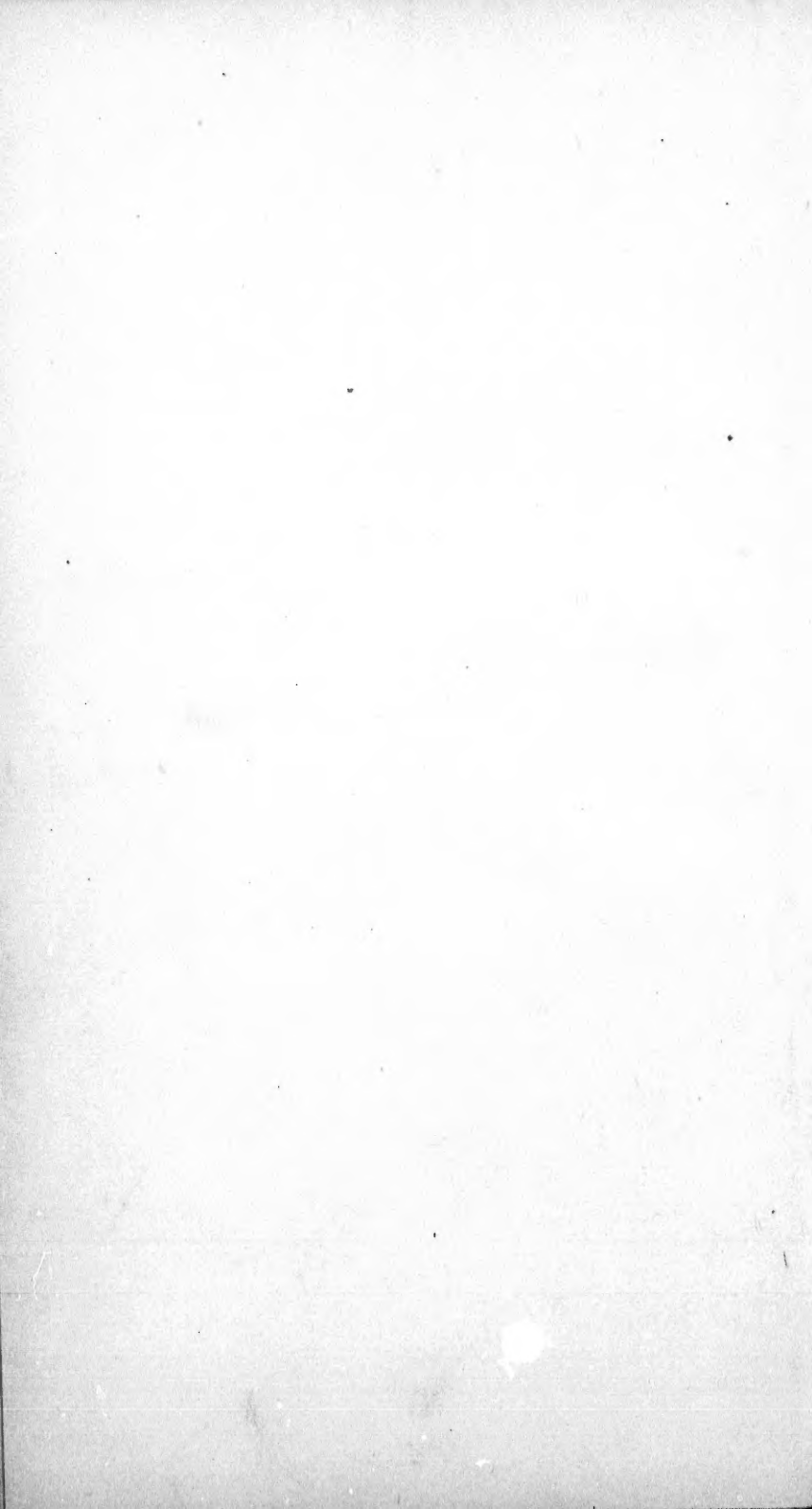




RELATION

DE LA

NOUVELLE

FRANCE, DE SES

TERRES, NATVREL DV
Païs, & de ses Habitans,

ITEM,

Du voyage des Peres Iesuites ausdictes
contrées, & de ce qu'ils y ont faiët
iusques à leur prinse par
les Anglois.

FAICTE

Par le P. PIERRE BIARD, Grenoblois
de la Compagnie de IESVS.



A LYON,

Chez LOVYS MUGVET, en
ruë Merciere.

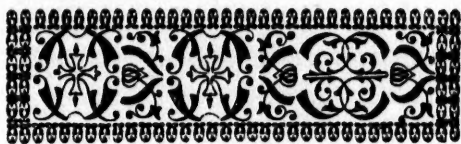
M. DCXVI.

Auec Priuilege du Roy.

Albany

1871

Bird, P



AV ROY.



IRE,

Si ie presente à vostre Majesté ces Discours de vostre nouvelle France, la description du païs, & le recit des mœurs, & façons de faire estrange, & sauvage des Canadins: Je suis obligé par toutes sortes de deuoir à ce faire. Son commandement expres, ioinct à celui de la Royne vostre tres-honorée mere lors Regente, m'y a porté, avec quelques miens Compagnons, plus fauorablement que le vent, & la marée, vostre liberalité Royale m'y a entretenu quelques années, & son authorité puissante m'a deliuré des mains de certains Corsaires Anglois, qui ennemis de nostre sainte

foy (de laquelle nous jettions quelque semence en ces Terres Neuues, avec esperance d'en faire vne moisson plantureuse, seul motif de nostre voyage, & de vostre iussion, SIRE, nous ont fait quitter la place à nostre grand regret, & nous ont tenu comme prisonniers quelques mois dans leur vaisseau, & préparé cent fois la hart, & la potence pour nous faire perdre la vie : le seul respect de V. Majesté les ayant empeschez d'excuter leurs mauuais desseings, particulièrement sur ma personne, laquelle possible la diuine prouidence a voulu reseruer par l'entremise vostre, pour estre commandée derechef de faire voile aux mesmes contrées, & continuer la culture de ce peuple sauuage. Eschappé donc de ce danger, & tout mouillé encores du naufrage sur le port de vostre France; i' offre à vos pieds ce peu de cayers, comme vne table de tres-humble recoignoissance, que si i' escriis, si ie vis, c'est (apres Dieu) par vostre moyen, & faueur, SIRE. Et ceste

*ceste obligation signalée m'estant tous-
iours deuant les yeux, fera que ie prieray
Dieu continuellement, avec tous ceux de
ma robbe, que V. Majesté croissant d'a-
ge, & de zele puisse vn iour arborer l'es-
tendart de la Croix avec ses fleurs de lys
Royales, aux terres plus escartées des In-
fideles: tandis que ce grand Roy des
Roys luy prepare au Ciel vne couronne
tissuë d'honneur, & de gloire perpetuelle,
que ie vous souhaite, apres auoir porté
la vostre en terre longuement, & heu-
reusement; de mesme cœur, & affection
que ie suis,*

De vostre Majesté,

Tres-humble, & tres-obeïssant
subject, & seruiteur,

PIERRE BIARD.



AVANT-PROPOS.

A Grande raison (amy Lecteur) vn des plus anciē Prophetes, nous depeignant mystiquement soubs le sensible, & historial degast de la Iudée, les horribles rauages, exterminations, & ruines, que Satan opere, où sa fureur peut auoir le domaine, a dit emphatiquement ; *Au deuant de luy la terre est vn Paradis de delices, & derriere luy la solitude d'un desert.* Car certes, qui iettera ses yeux sur tout le vaste contour de la terre, & y considerera les nations illuminées du Soleil de Iustice, nostre Sauueur IESVS CHRIST, arroufées de son sang, & precieux Sacrement ; nourries de sa grace & parole ; viuifiées, & resiouyes de son esprit ;

AVANT-PROPOS.

esprit ; cultiuées, & regies de ses diuins Offices, honorées de son oracle, & presence réelle ; Qui, dy-ie, contempera cecy, aura grāde occasion de s'escrier, *Qu'au deuant du destructeur infernal*, Et, où ilne peutatteindere ; *la terre est vn Paradis de delices*, ou toutes benedictions, mesmement temporelles, & seculiere felicité accompagnēt les peuples ; estant planté au milieu d'eux, le vray arbre de vie, nostre Redempteur Iesus-Christ. Mais au contraire, si lon destourne la veuë, & que lon regarde derriere ce maudit tyran, Lucifer, & par où il a peu exercer ses intolerables cruautez, on ne trouuera que destructions & solitudes, cris & lamentations que desolatiō, & ombre de mort. Ores il n'est ja besoin, que nous sortions hors de nostre hemisphere, pour voir à l'œil, & recognoistre

AVANT-PROPOS.

ceste verité ; La Grece, & la Palestine, jadis vn bel Eden, aujour-d'huy vn pitoyable desert nous sont deuant les yeux. Que s'il vous plaist que nous nous regardions nous mesmes, pour, touchât à la main cela mesme, rendre loüange au liberal donateur de nos biens: Je vous prie suiuous ce Soleil corporel, qui nous esclaire, & l'accompagnons en son couchant, pour scauoir, à qui par droicte ligne de nous, il va donner le bon iour au delà de nostre Ocean, nous ayant icy recommandé au repos de la nuit. C'est la nouuelle France, ceste nouuelle terre, dy-ie, descouuerte premierement au dernier siecle, par nos François, terre iumelle avec la nostre, subiecte à mesmes influences, rangée en mesme parallele, située en mesme climat; terre vaste, & pour ainsi dire, infinie:
terre,

AVANT-PROPOS.

terre que nous saluons, regardans nostre Soleil en son vespere : terre cependant, delaquelle vous pourrez meritoirement dire, si vous confiderez Satan en front, & venant de l'Occident pour nous abatre : *Deuant luy est vn Paradis de delices, & derriere luy la solitude d'un desert* : Car en pure verité toute ceste region, quoy que capable de mesme felicité que nous, toutefois par malice de Satan, qui y regne, n'est qu'un horrible desert, nō guiere moins calamiteux pour la malencontreuse disette des biens corporels, que pour celle, qui absoluëment rend les hommes miserables, l'extreme nudité des parements, & richesses de l'ame : & ne faut ja en accuser le sol, ou malignité de la terre, l'air, ou les eaux, les hommes, ou leurs humeurs : Nous sommes tous faicts, & releuons de mesmes principes :

AVANT-PROPOS.

cipes : Nous respirons fous mefme eleuation de pole, mefmes conftellations nous temperent : & ne croy point, que la terre, laquelle produit là d'auffi hauts, & beaux arbres que les nôtres, ne produifift d'auffi belles moissons, fi elle eftoit cultiuée. D'où vient donc vne fi grande diuerfité ? d'ou ce tant inegal partage de bon, & mal heur ? de jardin & defert ? de Paradis, & d'Enfer ? Quem'interrogez-vous ? Interrogez celui, qui du Ciel aduifoit fon peuple, de confiderer cefte tant oppofite diuifion entre Efaü & Iacob, freres iumeaux, & comme cefuy-là eftoit logé en l'air avec les dragōs, & beftes fauuages ; & cefuy-cy en la moüelle, & mammelle de la terre avec les Anges.

Cefte confideration de vray eft puiffante, & deuroit occuper d'admiration tous nos fentimens,
nous

AVANT-PROPOS.

nous retenāt en vne pieuse crainte, & affectiōnée volonté de communiquer charitablement ce comble de biē du Chriftianisme ; qui nous vient si gratuitement au recontre : Car autrement certes il est facile à nostre benin Pere de croiser ses bras comme fit Iacob, & mettre sa dextre sur le puyfné, & sa gauche sur le plus grand. O mon Dieu ! où est icy l'ambition des Grands ? où la contention des forts ? où la monstre des riches ? où l'effort des vertueux ? y a-il champ de Marathon, ou lices Olympiques plus propres aux courageux ? où est ce que la gloire d'on Chrestien le peut esleuer plus heureusement, que où elle apporteroit la felicité corporelle tout ensemble, & la spirituelle à ces consorts ; & ou comme grand outil de Dieu, il feroit d'un desert un Paradis ? où
il dom

AVANT-PROPOS.

il dompteroit les Monstres infernaux, & introduiroit la police, & la milice du ciel en terre? où les generations, & generations à milliers, & iusques aux derniers siècles beniroient son nom & memoire sans cesse, & le ciel mesme (qui se peupleroit de ses biēfaits) se resiouyroit des graces, & benedictions, versées dessus luy?

Or c'est (amy Lecteur) l'ardent desir, & zele devoir ceste nouvelle France, que ie dy, cōquise à nostre Seigneur: qui m'a fait prendre la plume en main pour vous depeindre briefuement, & en toute verité ce que i'ay recogneu de ses cōtrées. Il y a quatre ans, que i'y fus enuoyé par mes Superieurs: &, Dieu punissant mes pechez, i'en ay esté despuis enleué par les Anglois, ainsi que ie raconteray cy-apres.



RELATION DE
 LA NOUVELLE
 FRANCE,
 ET
 LE VOYAGE DES
 PERES IESUITES
 en icelle.

CHAPITRE I.

*Quel país est la nouvelle France, &
 ccux qui premierement l'ont
 voulu habiter.*

NOVS appellons Nouvelle
 France; les terres, & país de
 l'Amerique, ou Indes Occidenta-
 les, qui sont à l'autre bord de l'O-
 cean de Guienne, vers le Soleil
 couchant, opposites à nous, &
 droictement correspondantes en
 mesme ligne del'Orient à l'Occi-
 dent.

dent. On leur a imposé ce nom de Nouvelle France, pour deux raisons principalement. La premiere, d'autant que (comme i'ay d't) ces terres sont parralleles à nostre France, n'y ayant rien entre la Guienne & ces dictes contrées, sinon nostre mer d'Occident, large en son plus estroict, de huit cens lieües & d'auantage; En son plus ample peu moins de mille lieües ou enuiron. La seconde raison est d'autant que ce país a esté premierement descouuert par les François Bretons, l'an 1504. Il y ja cent & onze ans; Et qui despuis n'ont cessé de la frequenter. Les Normans de mesme ont contribué à ce trauail des premiers; entre lesquels nous lisons, que le Capitaine Thomas Aubert, Dieppois y fit voile, l'an 1508. & en ramena des Sauuages du país, lesquels il fit voir avec admiration,

ration, & applaudissement à la France. Deux ans auant luy le Capitaine Ieā Denys de Honfleur auoit fait la mesme descouuerte ; Mais par ce qu'il n'en auoit rapporté que des poissons, & des cartes Geographiques, son renom en est demeuré plus obscur, que de Thomas Aubert. Depuis l'an 1523 Iean Verazan courut toute la coste, dés la Floride iusques au Cap Breton, & en prit possession au nom de François I. son maistre. Je croy que ç'a esté ce Iean Verazan, qui a esté le Parrain de ceste denomination de Nouvelle France : Parce que Canada, (duquel nom aussi on l'appelle communement) n'est point à proprement parler toute ceste tenuë de païs, qu'ores on nōme Nouvelle France ; Ains est celle tant seulement, laquelle s'estend au long des riuages du grand Fleueue Canadas, &

le Gelfe de S. Laurens; qui n'est seulement, que la partie la plus Septentrionale de la Nouvelle France; ainsi qu'il vous appert par la carte Geographique, que nous vous apposons icy.

A Canada touche l'Acadie, ou pays des Souriquoys plus bas vers le Sud: Et plus bas encores au delà de la Baye Françoisse est la Norrambegue. De ces deux mots de Norrambegue & de Acadie, il n'en reste plus aucune memoire sur le pays; ouy bien de Canada, laquelle fut principalement découverte par Jacques Cartier, l'an 1524. & puis par vn second voyage dix ans apres l'an 1534.

Or dès le commencement de ces découuertes, les François ont beaucoup traicté du cultiuage, & habitation de ces deserts. (Deserts font-ce voirement, tout le pays n'estant qu'une forest infinie.)

Aucuns

Aucuns particuliers en sont encores venus iusques aux tentatiues, comme Roberual & le Marquis de la Roche, & autres. Mais l'entreprinse la plus haute diuulguée, & recente pour cest effect, a esté celle du sieur de Monts Pierre du Gas, qui s'en est acquis grande recommandation. Iceluy ayant fait vn assez notable fonds d'argent ; & à cest effect associé aucuns Marchands de Roüen, de saint Malo, & de la Rochelle ; receut de feu d'heureuse memoire Henry le Grand, pleine puissance, & autorité de Lieutenant de Roy sur ces dictes contrées dés le quarantième degré d'eleuation, iusques au quarantfixiesme : car là aboutissoit la puissance, qui luy estoit donnée de disposer des terres ; Ses priuileges neantmoins de la traite, & gouuernement s'estendoient iusques au 54. degré, ainsi qu'on

A 3 peut

peut recognoître par les lettres Royaus qui luy en furent expediées. Par ainsi de ceste Commission du sieur de Monts, il semble, qu'on aye prins occasion de retrecir les limites de la Nouvelle France; Car (comme nous auons dit) auparauāt elle s'estendoit iusques à la Floride vers le Sud, là où maintenāt on la borne quasi communement du trenteneufuiesme degré de latitude Australe, ainsi que vous la voyez en nostre carte. Ses limites à l'Orient, sont nostre mer; à l'Occident ce sera la mer de la Chine, si nous auons assez de valeur & vertu: car autres bornes n'y a-il qui soient certaines, le pays estant infiny, & plus estendu dix & douze fois que n'est toute nostre France.

Or le sieur de Monts ayant l'autorité & puissance cy-deuant dicte, & assez bien muny, & accompa-

compagné partit de France l'an 1604. iustement cent ans apres la premiere descouuerte de ces terres, il s'alla loger en la Coste de la Nõrembegue entre les peuples Eteminquoys, & vne petite Isle, qu'il appella de sainte Croix : Mais le malheur l'y accueillit: car il perdit de maladie vne grande partie de ses gens.

Et partant l'année suyuate, cōtrainct par la neccessité, il changea de demeure à Port royal vers l'Est Suest, a quelques vingt fix lieües de là, en l'Acadie au país des Souriquoys, là où il ne demeura que deux ans, d'autant que les Marchands associez, voyants que leur mise surmontoit la recepte, ne voulurēt plus tenir coup: Ainsī fallust, que tous reuinssent en Frāce, ne laissans pour monument de leur exploict, sinon deux alogements tous vuides, celui de sain-

cte Croix, & celuy de Port Royal;
Et n'en rapportant autre guieres
plus grand fruit, que des Topo-
graphies, & descriptiōs des Mers,
Caps, Costes, & Riuieres, qu'ils a-
uoient parcouru. Voilà tous les
principaux actes de nos diligēces,
iusques aux années 1610. & 1611.
desquelles nous parlerons tantost,
quād il nous y faudra conduire les
Iesuites. Mais au preallable, selon
nostre promesse, & comme l'exi-
ge la condition de nostre dessein,
nous monstrerons l'Horoscope, &
Geniture de ces terres : Je veux
dire les aspects du ciel, sur icelles,
leurs temps, saisons, temperature,
& qualitez.

CHA

plus bas vers le midy, que ne faict la nostre, laquelle s'arreste à Fontarabie, c'est à dire, au 42. degré; là où la Nouvelle franchit iusques au 39. pour le moins, & plus loin, s'il plaist à sa Majesté de ne rien rabatre de ce que son predecesseur François I. auoit acquis.

Neantmoins, quoy qu'en disent les Astrologues, si faut-il aduouër que ce pays là (parlant vniuersellement, & cōme il est à ceste heure) est plus froid que n'est nostre France, & qu'il y a diuersité grande quant aux temps & saisons de l'un à l'autre: Dequoy les causes n'en estās au ciel, il les faut rechercher enterre. Ie tesmoignerai fidelemēt des effects lesquels i'ay experimē- & té deux ans demy contiunels; Ie dirois troisans & demy, n'estoit que i'ay consumé presqu'un an à diuerses reprinses en nauigations faictes loin du Continent. Le lieu
de

de ma plus longue demeure a esté Port Royal, presque à 45. degrez de hauteur polaire. Là donc la neige nous arriuoit sur la fin de Nouembre, & ne se fondoit iamais entierement dedans les bois, que sur la fin de Feurier, s'il n'arriuoit, comme souuent, quelque grosse pluye, ou quelque fort vent de Midy qui la fondist. Mais elle n'estoit pas si tost fonduë qu'il en tomboit d'autre. Hors des bois, & au descouuert elle n'y croupit guiere plus qu'en Frāce, mais il y nege plus souuent que d'ordinaire en France: la plus haute nege, que i'y aye veu ç'a esté d'un pied & demy, encore non pas. Quand le Norouest (qu'icy nous appellōs Galerne) se met en ses fougues, le froid y est intolerable, mais cela ne dure que huiët, ou dix iours pour le plus, puis le temps s'adoucit pour vn espace, cōme en France,

ce; & ne feroit on non plus empesché de trauailler à quelque mestier, voire d'aller & venir, qu'en France; si lon y estoit accommodé, comme en France. Mais ce n'a esté qu'une extreme pauvreté de tout ce que i'y ay veu. Des miserables cabanes ouuertes en plusieurs endroits: nostre viure pois, & febues, encore biē escharfement; nostre boire l'eau pure: les hardes, & habits de nos gens tout fripez; nos prouisions, d'aller au bois du iour à la iournée, nos medicaments, vn verre de vin aux bonnes festes; nos restaurans, quelque peu de chasse, ou de gibier par bonnes auentures; le lieu inhabité, les chemins sans vestige aucun, la chaussure du pied propre pour le foyer. Allez avec cela & dittes qu'il ne fait point d'hyuer en Canada. Mais au moins ne dittes, que les eaux n'y foyent fort
bonnes,

bonnes, & l'air fort salubre : car c'est de vray chose merueilleuse comme nonobstant toutes ces miseres nous nous sommes tousiours fort bien portés, estans tousiours pour le moins vingt en nombre ; Et si en trois ans n'en sont morts de maladie que deux tant seulement, vn de S. Malo, & vn autre Breton : encores ce dernier mourut plus à faute d'auoir vn peu de pain & de vin pour se restaurer, (tout cela nous estant failly) que non pour atrocité de symptome ; ou cruauté de maladie.

Que si nous nous souuenons comme Iacques Quartier perdit quasi tous ses gens, la fois qu'il hiurna premieremēt en ces pays ; & comme de mesme le sieur de Monts en perdit bien la moitié la premiere année de S. Croix, & l'an suiuant, qui fut le premier de port Royal, encores sentit-il grād

B de

de chet, moindre toutesfois, & puis moindre la troiefme année. De mesmes auffi que depuis à Kebec la premiere année plusieurs furēt trouffés, & non pas tant à la seconde. Cest amas de mesmes accidens nous pourra feruir à recognoistre les causes des maladies & de la santé, que tant diuerfement nous auons senti. La maladie commune a esté le Scorbut, qu'on appelle maladie de la terre. les iambes, cuiffes & face enflent; les leures se pourriffent, & leur furuiennent de grandes excroiffances, l'haleine est courbe, avec vne fâcheuse toux, les bras meurtris, & le cuir tacheté, toute la personne languit avec grand ennuy, & douleur, fans rien pouoir aualer, finon quelque peu de liquide. Le sieur Champlain philosopant sur cecy, attribue la cause de ces maladies aux vapeurs

peurs que ceux-là boient, qui labourent, renuersent, & habitent premierement ces terres, lesquelles n'ont iamais esté descouuertes du soleil. Son dire n'est pas impertinent, ny sans exemples: neantmoins on peut opposer, que les mariniers, qui ne vont qu'à la coste pour pescher, & ne defrichent aucunes terres, ny ne les habitent: nonobstant souuent tombent en ce mal, & sur tous les Bretōs. Car il semble que ce mal les va triant d'entre tous les autres. Item, que nous, qui nous sommes bien portés, comme i'ay dit, renuersions neantmoins prou de terres, & les euentions, & si n'auons nous iamais sceu que c'estoit de ce mal, horsmis vn peu moy, qui au secōd hyuer, que i'y ay passé deuis fort enflé avec vne fièvre, & alteratiō incroyable: Mais i'eus tousiours les genciues, & leurs entieres, &

mon mal se perdit en dix, ou douze iours. Je croy bien, que cela y seruoit de beaucoup, que nostre logis n'estoit point nouveau, & que tout estant essarté à l'entour de nostre habitatiō dés long tēps, nous auions l'air pur & libre. Et c'est à mon aduis ce que Champlain a principalement voulu dire.

I'en ay ouy d'autres, qui philosophoyent autrement, & non sans Physique. Ceux-cy opinoyent, que le demeurer acroupy pendant vn long, & sombre hyuer, tel qu'est celui de Canada, auoit causé ce mal aux nouveaux habitans. Que de toutes les gens du sieur de Monts, qui premierement hyuernerent à Sainte Croix, onze seulement demeurerent en santé. C'estoyent les chasseurs, qui en gaillards compagnons aimoyent mieux la picorée, que l'air du foyer;

yer ; courir vn estang , que de se renuerfer paresseusement dans vn liët, de pestrir les neiges en abat- tant le gibier, que non pas de deu- uiser de Paris & de ses rotisseurs aupres du feu. Aussi de vray quād à nous autres, qui auons tousiours esté sains à Port Royal ; la disette, en laquelle auons esté, nous a af- franchi de deux grands maux ; sçauoir d'excès au boire , & au manger ; & de faineantise. Car tousiours nous auions quelque bō exercice: nostre estomach d'autre part n'estoit point surchargé. Cer- tes ie croy que ceste oppiate nous a beaucoup serui.

Reprenons nostre tasche des temps, & faisons. I'ay remarqué vne fois les deux iours de Feurier 26. & 27. estre aussi beaux, doux, & printaniers qu'on en voye point en France enuiron ce temps-là ; neantmoins le troisieme iour

B 3 suiuant

fuiuant il negea quelque peu, & le froid reuint. En esté quelque fois le chaud y est autant, ou plus intolerable qu'en France: mais il ne dure pas. Bien tost le temps se broüille. Les arbres y feüllēt plus tard qu'en France pour l'ordinaire, & qu'ils n'ont fait ceste presente année 1614. Car arriuant en Picardie sur la fin d'Auril, ie n'y ay pas trouué la saison plus auancée. Encores me sembloit-il qu'en Canada tout pouffoit d'auantage. En parlant vniuersellement, le temps, & saison de ce pays-là, est du tout ressemblant à celuy que nous auons experimenté ceste dictée année icy, à Paris, & en Picardie, horsmis quant aux brumes & broüillars, ausquels le dit pays est plus subiect. A Port Royal nous n'en auions gueres l'Esté, sinon prés la coste de mer; mais aux Etechemins & à Pentegoet ces
broüées

broüées tiennent souuent en Esté les trois & quatre iours, c'est chose fort melancholique, & nous a donné apprehension qu'elle ne permettroit point que nos moissons peussent meurir; neantmoins nous auons trop d'arguments au contraire. Car à Port Royal, qui est plus froid, & inegal, elles meurissent, & en ay l'experience de trois ans. Item Champlain assure qu'à S. Croix, qui est en ceste mesme coste, (en vn endroit fort frileux & nuageux) toutesfois leurs bleds, & semailles vindrent à maturité.

Voire, mais quelle peut estre la cause de ces frimas, & de ce plus grand froid, que nous ne sentons d'ordinaire en France? Car il y a bien à considerer, veu mesmes que la Norembegue, où estoit nostre habitation de S. Sauueur, est autant Australe, que nos Pro-

uinces, qui le font le plus, la Guiëne, Languedoc, & Dauphiné. Si n'en faut-il point assigner la cause aux montagnes. Car nous n'en voyons point là de fort hautes, telles que sont nos Seuenes, Mefain, la Chartreuse, & vne grande partie d'Auuergne, Velay, Dauphiné & Prouence, & seroit hors de toute apparence que ce peu de haut pays, qu'on remarque en la Norembegue, peust causer si grandes alterations en si vaste estēduë de Prouince; mesmes que le grand froid de ce pays là ne vient pas du costé où plus y a de haut pays, qui est le Nordest, (ainsi que vous pouués apercevoir en la charte) ains du Noroüest, qui est tout plat.

Les defenseurs des influences tiennent icy bon dans leur Casematte, & auancent leurs armes defensiues estre tout, sçauoir est, leurs
leurs

leurs causes incogneuës ; disants qu'il y a ie ne sçay quoy au ciel, qui cause cest effect en ces terres : & semblablement le Drach, passant par la mer Occidentale de ces regions, à l'endroit de la nouvelle Albion, au dessous du destroit d'Auian, à 40. 42. & 44. d'eleuation Septentrionale, il y trouua si grand froid, qu'il fust contrainct de rebrousser chemin. De mesmes qu'au pays de Counibas, qui est en mesme latitude au dedans des terres, les Espagnols y ont trouué de grandes mōtagnes, & si grand froid, qu'ils n'y ont peu durer. Que ces pays là sont à nostre Oüest, d'où les plus horribles froidures procedent, & que ceste pourroit bien estre la cause de ces gelées & gry-temps par vne continuation d'air. Mais pourquoy, & en la nouvelle Albion, & au pays de Connibas y glace-il si fort? On n'en

n'en peut pas bien sçauoir la cause, disent-ils, & faut croire qu'il y a certaines influences que nous ne descouurons pas. C'est bien certes bailler de fortes aisles au froid, le nous faire venir de quatre, ou cinq cens lieuës. Car ie croy qu'il y en a bien autant, voire plus, iusques à la nouuelle Albion: cependant nous voyōs que souuent vne seule lieuë de pays & encores moins, donne changement notable de chaud, & de froid, de clair & d'obscur, de sec & d'humide, & toutes autres telles variations ainsi qu'il est notoire. De plus cela est ridicule, apres auoir fait cinq cents lieuës pour trouuer le froid en son giste, & cauerne originaire, ne rencontrer sinon ie ne sçay quelles influēces, qu'on ne peut nommer, & certaines impressions occultes. N'eussiez vous pas plustost fait desloger
ces

ces aspects, impressions, & causes anonymes, & absconſes que vous dites ſur Canada meſme, ou deſſous elle, ou dedans, que de les aller chercher ſi loing en vn pays où vous ne fuſtes iamais?

Quant à nous, apres auoir prou diſputé, nous n'auons trouué que deux cauſes de la diſproportion qu'il y a entre ce pays là & ceſtuy-cy, quant au temps & ſaiſons: l'vne eſt, que Canada eſt plus Aquatique: & l'autre quell'eſt inculte. Car premierement ſi vous regardez meſmes la charte Geographique, vous verrez ceſte region eſtre fort entrecoupée de ſeins & bayes de mer, & ſes terres eſchancrées d'eau, ell'eſt outre plus fort arrouſée de riuieres, & occupée de pluſieurs eſtangs, & lacs, ce qui ſeroit vn grand ornement, & commodité du pays ſ'il eſtoit habité, mais auſſi tout cela cauſe du
froid,

froid, & des bruisnes, meismement aux bords de la mer, & riuieres. Or nous n'auons iamais demeuré autre part. Car nous ne sommes point entrés dedans les terres, sinon par les moyen de la mer & des riuieres. L'Acadie autrement ditte les Souriquoys, où est Port-royal, est quasi peninsule: aussi est elle plus frilleuse, & plus inegale, que n'est la Norambegue, laquelle sans doute est meilleure, & en toutes façons plus habitable, & plantureuse.

La seconde cause du froid est toute semblable, sçauoir est la sauuagine & friche du pays: car ce n'est tout qu'une forest infinie: Partant le sol ne peut estre de lōg temps eschauffé par le soleil, soit pource qu'il a la crouste dure, n'estant iamais labouré, soit à cause des arbres, qui l'ombragent perpetuellement, soit parce que la neige, &

ge & les eaux y croupissent long temps, sans pouvoir estre consumées. Par ainsi de ces terres ne se peuvent eleuer, que des vapeurs froides, mornes & relentes: & ce sont les bruines lors que le vent cesse, ce sont aussi nos gelées cuisantes, lors que l'agitation & le souffle les met en cholere. Là où si la terre estoit habitée, & cultivée, outre que d'elle, & des logis des habitans monteroyent des exhalations, c'est à dire, des fumées chaudes, & seches: le soleil de plus la trouueroit disposée à sentir ses rayons, & dissiper le froid, & broüillars: ce qui nous estoit fort oculaire, & sensible. Car en ce peu que nous auions labouré, tousiours la neges'y fondoist pluost qu'autre part, & delà d'ordinaire les broüees commençoient à se dissiper, & peu à peu s'esuanouir.

C *Des*

oooooooooooooooooooooooooooooooo

*Des Terres, de leurs peuples, & de ce qu'y
abonde. CHAP. III.*

Esterres, à mon aduis, principalement en la Noram-
beque, sont aussi bonnes qu'en Fran-
ce : cela cognoissez-vous à leur
couleur noire, aux arbres hauts,
puissants, & droicts, qu'elles nour-
rissent, aux herbes & foin aussi
haut souuent qu'un homme, &
choses semblables. A S. Sauueur,
nous auions semé à la my-Iuin
des grains, des pepins, des poix,
des febues, & toute sorte d'her-
bes de jardinage. Trois mois a-
pres, c'est à sçauoir, à la my-Septē-
bre, nous reuinsmes voir nostre
labourage: le froment n'apparois-
soit point (aussi auoit-il esté se-
mé hors de saison,) l'orge estoit
espié, mais non pas meur, les pois
& faisoles bonnes parfaictement,
mais encores vertes, les febues
n'e

n'estoyent qu'en fleur: tout le reste estoit admirablement biē venu, mesmement les oignons, & ciboules, les pepins auoyent ietté, les aucuns d'un pied tout entier, les moindres d'un demy pied.

Je vous ay dit cy deuant, que tout le pays n'est qu'une perpetuelle forest: car il n'a rien d'ouvert sinon les marges de la mer, les lacs & riuieres, & où le flux de la mer, & des riuieres se débordants causent des prairies, il y a quelques tels endroits bien beaux, & vastes en herbage, & pasturages, comme est la Baye de Chiniçtou, & la riuiere de Port Royal, & autres. Mais icy faut esuiter une illusion, de laquelle plusieurs par mesgarde sont abusez. Car oyants parler ceux qui viennent de pays loingtains, & qui en racōtent les biens, & fertilité prou souuent avec amplification, (car

ainsi penfent-ils deuoir faire pour eſtre plus attentiuemēt eſcoutez.) Ils eſtimēt que ce qu'on leur magnifie de ces pays, ſe trouue tout par tout abondamment. Comme par exēple, qui parlant de la Frāce diroit, Qu'il a veu les bois & foreſts n'eſtre to⁹ que chaſtagniers, orēgiers & oliuiers, que poiriers & pommiers, tous ſi charges qu'ils en rōpoiēt: certes celui-là diroit vray, car il eſt ainſi. L'eſtrangier neantmoins eſcoutāt y ſeroit trōpé: parce qu'ils ſ'imagineroit qu'ē tous les quartiers de la Frāce, ou en la pluſpart, tout cela ſe trouue: Et ne cōſidereroit pas, que les chaſtagniers ſont en Perigord, à cent lieuës des orangiers, qui ſont en Prouence; & les pommiers ſont au pays de Caux en Normādie, à cent lieües des chaſtagniers, & à deux cents des oliuiers. Or quand le pays eſt bien peuplé, & habité ainſi qu'eſt la France, ceſte recommandation

monstre grand heur, parce qu'au moyen du charroy & commerce, on se communique toutes ces opulences; mais en vn pays inculte & non ciuilisé, comme est Canada, il n'y a guiere plus de difference, que s'il n'y auoit qu'une chose en vn lieu. Je dy cecy parce que ceste prudence importe de beaucoup à ceux qui vont defricher nouuelles contrées, ainsi que nous autres François y allons volontiers à yeux clos, & teste baissée: croyants par exēple, qu'estants en Canada, & ayants faim nous ne ferons qu'aller en vn' Isle, & là escrimāts d'un gros baston à dextre, & à fenestre, autant de coups, autant arresterons nous d'oiseaux, desquels chacun vaudra bien vn canard. Voila qui est bien dit, & ainsi l'ont fait nos gens plus que d'une fois, & plus qu'en vn lieu. Cela va fort bien, si vous

n'auies iamais faim finon au tēps que ces oiseaux se trouuent en ces Isles, & si lors mesme vous estiez proches d'eux. Car si vous en estes à cinquante, ou soixante lieuës, que ferez-vous ?

Pour reuenir à mon propos, il n'y a point de difficulté de rencōtrer vn bon endroit en vne chose. Vn bon & bel haure : des belles prairies, vn sol bien fecond ; vne colline de bel aspect, vne agreable riuere, ou ruisseau, &c. Mais lotir vne place, où toutes les qualitez desirables vniment se r'assemblent, ce n'est pas la bonne fortune d'un homme prattiquant, dit tres bien Aristote ; ains le project & l'idée d'un sage ment enquerāt : car en fin en la praëtique, le bō fort & perfection d'une place, cōme d'un homme, ce n'est pas que rien ne manque, ains que rien d'essetiel, & principal ne manque.

que. C'est ce qui m'a fait dire, que le tout considéré, le prenant tant pour tant, i'estime que les terres de là, vaudroyent celles d'icy, quand elles seroyent bien cultivees: mais nous voudrions, que la tout fust en vn petit destroit: ce que mesmes nous ne trouuons pas icy en vn bien ample royaume, apres si long temps de cultiuage.

En plusieurs endroits nous auons trouué de la vigne, & des lambruches meures en leurs tēps. Ce n'estoit point le meilleur terroir où nous lestrouuiōs: c'estoit quasi sable, & grauiers, sēblable à celui de Bourdeaux. Ily en a beaucoup à la riuere S. Iean à 46. d'eleuation, là void on aussi plusieurs noyers & coudriers, & si le fōds de terre n'y est guiere bō. On ne trouue point d'autre sorte d'arbres fructiers en tout ce païs, ouy biē toute espeece de sauuageons, & forestiers, com-

mechesnes, hestres, charmes, peupliers, &c. Et des cedres, au moins que les François appellēt cedres.

Si le pays estoit habité, il pourroit profiter ses mines: car il y en a vne d'argent en la Baye S. Marie, au rapport du sieur Châplain: & deux de beau, & franc cuiure, l'une à l'entrée de Port Royal, & l'autre à la Baye des mines: vne de fer à la riuiera S. Iean, & d'autres autre part. Legré, l'ardoise, la taille, le charbon de terre, & toutes sortes de pierres n'y manquent pas.

Toute ceste nouvelle France est diuisée en diuers peuples, chaque peuple a sa langue, & sa contrée à part. Ils s'assemblent l'Esté pour trocquer avec nous, principalement en la grande riuiera. Là aussi viennent de bien loing plusieurs autres peuples. Ils trocquēt leurs peaux de castors, de loutres, d'eslants,

d'eslants, de martres, de loups marins, &c. contre du pain, pois, febues, pruneaux, petun, &c. chauderons, haches, fers de fleche, aleines, poinçons, capots, couuertes & toutes autres telles commoditez, que les Frāçois leur apportent. Aucuns peuples ont maintenant implacable guerre contre nous. Comme les Excommiquois, qui sont ceux qui habitent au costé Boreal du grand Golfe S. Laurens, & nous font de grands maux. Ceste guerre a cōmencé (comme lon dit) à l'occasion de certains Basques, qui voulurent faire vn meschant rapt : mais ils payerēt biē leur maudite incontinence, & non seulement eux, ains à leur occasion & ceux de S. Malo, & beaucoup d'autres ont paty, & patissent beaucoup tous les ans. Car ces Sauuages sōt furieux, & s'abandonnent desesperé

perémēt à la mort, pourueu qu'ils ayent esperance de tuer, ou mesfaire. Il n'y a que trois peuples qui nous soyēt familiers, & bōs amis. Les Montaguets, les Souriquois, & les Eteminquois. Pour les Etechemins, & Souriquois i'en suis tefmoin, car i'ay demeuré parmy eux, pour les Montaguets i'en ay ouy parler. Quant aux autres peuples, il n'y a point de fiance. Aussi les François ne les hantent, que pour descouurir leurs riuages, & encores s'en font-ils mal trouués, horsmis Champlain en ses dernieres descouuertes contremont la grāde riuiera, qui nes'en plaint point.

Cest' amitié & fidelité desdits peuples enuers les François a paru remarquablement apres nostre defroute faicte par les Anglois, ainfi qu'ouyrez. Car eux l'ayants sceu s'en vindrēt à nous de nuict,
&

& nous cōsoloyēt au mieux qu'ils pouuoient, nous presentāts leurs cauots, & leur peine pour nous conduire où nous voudrions. Ils nous offroyent encores, que s'il nous plaisoit de demeurer avec eux, ils estoient trois Capitaines Betšabes, Aguigueou & Asticou: desquels vn chacun prēdroit pour sa part dix de nostre troupe, (puis que nous restions trente,) & nous nourriroit iusques à l'an suiuant, quand les nauires Françoises arriueroyent à la coste, & qu'en ceste façon nous pourrions repasser en nostre pays sans tōber aux mains des meschāts Ingrés. Car ainsi appellēt-ils pour dire les Anglois. Ce n'estoyent point mines, ou pieges à nous surprendre: car vous entendrés cy apres le bon traictement qu'ils firent au P. Enemond, & à sa troupe, & à PortRoyal durant trois hyuers, qu'on a eu bon besoin

de ce qui aura esté faict deuāt eux, depuis vingt & trente ans, &c. Mais d'apprendre par cœur, là est l'escueil: il n'y a moyen de leur mettre dans la caboche vne tirade rengée de paroles. Ils n'ont point de barbe, autant peu les hōmes que les fēmes, horsmis quelques vns plus robustes, & virils. Souuent ils m'ont dit, q̄ nous leur semblions du commencement fort laids, avec nos cheueux, aussi bien sur la bouche que dessus la teste: mais peu à peu ils s'accoustument, & nous commençons à ne plus leur paroistre si difformes. Vous ne sçauriez recognoistre les ieunes garçōs d'avec les ieunes filles, sinon à la façon de se ceindre. Parce que les femmes se ceignēt dessus & dessous le ventre, & sont plus couuertes que les masles: elles sont aussi d'ordinaire plus parées de matachias: c'est à dire, de

D chaines,

chaines, & affiquets, & sembla-
bles parures à leur mode: à ce que
vous sçachiez que par tout telle
est la nature du sexe, amoureuse
d'embellissēmēt. Vniuersellemēt
parlant ils sont de taille vn peu
moindre que nous, principalemēt
quant à l'espaisseur: Belle toutes-
fois & bien prinse, comme si nous
demeurons en l'estat qu'auons à
l'age de vingt & cinq ans. Vous ne
rēcōtreriez point entre eux vn vē-
tru, bossu, ny contre fait: ladres,
goutteux, pierreux, insensés, ils ne
sçauent que c'est: ceux d'entre
nous qui sont tarez, comme bor-
gues, lousches, camus, &c. sont
aussi tost remarqués par eux, &
mocqués largement, specialemēt
par derriere, & quand ils sont en-
tr' eux: car ils sont bons compa-
gnons, & ont le mot & sobriquet à
commandement, fort aises quan-
ils se pensent auoir occasioⁿ

nous mespriser. Et certes (à ce que ie vois) c'est vne contagion dont personne n'est exempte que par la misericorde de Dieu: que de se trop estimer soy-mesme. Vous verriez ces pauvres barbares non-obstant leur si grand manquements de police, de puissance, de lettres, d'arts & de richesse: neantmoins tenir si grād compte d'eux, qu'ils nous en déprisēt beaucoup, se magnifiants par dessus nous.

Leurs habits sont chamarrés de peaux, que les femmes passent, & conroyent du costé, qui n'est pas velu: elles conroyent souvent les peaux d'elan de tous les deux costés, comme nostre buffetin, puis le barricolent de peintures en forme de passemens bien ioliment, & en font des robes: de ces mesmes peaux elles leur font des fouliets, & des greues. Les masles ne portent point de hauts

de chausses, parce que (disent-ils) cela les entraue trop, & met comme aux ceps, ils portent seulement vn linge au deuât de leur nature, l'Esté ils vsent fort de nos capots, & l'Hyuer de nos couuertes de liëts, lesquelles ilss'accommodent en charmarre les redoublants : ils s'aident aussi fort volontiers de nos chapeaux, fouliers, bonnets de laine, chemises, & du linge, pour nettoyer leurs enfans de maillot, car on leur trocquetoutes ces denrées contre leurs peaux.

Quelque part qu'ils soyent arriués, la premiere chose c'est de faire du feu, & se cabaner, ce qu'ils ont faict dans vn heure, ou deux : souuent en demy heure. Les femmes vont au bois, & en apportent des perches, lesquelles on dispose par en bas en rond à lentour du feu; & par en haut on les enfourche entr'elles pyramidalement,

dalement, de maniere qu'elles se reposent l'une contre l'autre droit au dessus du feu ; car là est la cheminée. Sur les perches on iette des peaux, ou bien des nattes, ou des escorces. Au pied des perches dessous les peaux se mettent les sacs. Toute la place à l'entour du feu est ionchée de feuilles de pin, afin de ne sentir l'humidité de la terre: dessus les feuilles de sapin ils iettēt souuēt de nattes ou des peaux de loup marin aussi delicatesses que le velours; là dessus ils s'estendent à l'entour du feu ayant la teste sur leurs sacs. Et ce qu'on ne croiroit pas, ils sont tres-chaudement leans dedans à petit feu, voire aux plus grandes rigueurs de l'Hiuer. Ils ne secabanēt point, qu'aupres de quelque bonne eau, & en lieu de plaisant aspect. En Esté leurs logis changent de figure: car ils les font larges & longs,

à fin d'auoir plus d'air; auffi les couurent-ils lors quafi d'escorces, ou de nattes, faiçtes de roseaux tendres, & font beaucoup plus minces & delicates que les nostres de paille, si artistement tiffuës, que quand elles pendēt, l'eau coule tout au long, sans point les precer.

Leur viure est ce quela chasse, & la pesche leur donnent: car ils ne labourent point: mais la prouidence paternelle de nostre bon Dieu, laquelle n'abandonne pas les passereaux mesmes, n'a point laissè ces pauures creatures, capables de luy, sans prouisiō cōuenable, qui leur est comme par estape, assignée à chasque lune, car ils cōtent par Lunes, & en mettēt treze en l'an: Par exemple donc, en Ianuier ils ont la chasse des loups marins: car cest animal, quoyqu'il soit aquatique, fraye neantmoins
sur

sur certaines Isles enuiron ce temps. La chair en est aussi bõne q̃ du veau; & de plus ils font de sa graisse vn'huyle, qui leur sert de fausse toute l'année, ils en rēplissent plusieurs vessies d'orignac, qui sont deux ou trois fois plus amples & fortes que les nostres de porc; & voilà leurs tonneaux de reserue. En ce mesme mois de Feurier, & iusques à la my-Mars, est la grande chasse des Castors, loutres, orignacs, ours (qui sont fort bons) & des caribous, animal moitié asne, moitié cerf. Si le tēps leur dit, ils vivent lors en grand'abondance, & sont aussi fiers que Princes & Roys; mais s'il leur est contraire, c'est grāde pitié d'eux, & souuent meurent de miserable faim. Le temps leur est contraire, quand il pleut beaucoup, & ne gele pas; parceque lors ils ne peuvent chasser ny aux eslans, ny aux

D 4 castors,

castors. Item quand il nege beaucoup, & ne gele pas là dessus, car ils ne peuvent pas mener leurs chiens à la chasse, pource qu'ils enfoncēt dedans, ce qu'ils ne font pas eux, parce qu'ils s'attachent des raquettes aux pieds à l'aide desquelles ils demeurent dessus; si ne peuvent-ils tant courir qu'il faudroit, la nege estāt trop molle. Autres tels miserables accidents leur arriuent, qui seroyent longs à raconter.

Sur la my-Mars le poisson commence à frayer, & à monter de la mer en haut contre certains ruisseaux, souuent en si grand'abondance, que tout en formille. A peine le croroit, qui ne l'auroit veu. On ne sçauroit mettre la main dans l'eau, qu'on ne rencōtre proye. Entre ces poissons l'eplan est le premier: cest eplan est deux & trois fois plus grand que
n'est

n'est le nostre de riuere: apres l'eplan fuit le harenc à la fin d'Auril, & au mesme temps les outardes arriuent du Midy, qui sont grosses cannes au double des nôtres, & font volontiers leur nids aux Isles. Deux œufs d'outarde en valent richement cinq de poule. A mesme termoyement vient l'esturgeon, & le saumon, & la grande queste des œufs par les Isles, car les oiseaux pescherets, qui sont là en tres grande foison, pondent lors, & souuent courêt de leurs nids ces Islettes. Dés le mois de May iusques à la my-Septembre, ils sont hors de tout esmoy pour leurs viure: car les mouluës sont à la coste, toute sorte de poisson & coquillage; & les nauires François avec lesquels ils troquent; & sçauiez vous s'ils entendent bien à se faire courtiser. Ils tranchent de freres avecques

ques le Roy, & ne leur faut rien rabattre de toute la piece. Il faut leur faire des presents, & les bien harāguer auant qu'ils accordent la traicte; & icelle faicte, faut encores les Tabagier, c'est a dire, les banqueter. A lors ils dāseront, harangueront & chanteront, *Adesquidex*, *Adesquidex*, Scauoir est, qu'ils sont les bons amys, alliés, affociés, confederés, & comperes du Roy, & des François.

Le gibier d'eau y abonde; celui de terre non, sinon à certain temps les oiseaux passagers, comme outardes & oyes grises & blāches. On y trouue des perdrix grises, qui ont vne fort belle queue, & sont deux fois plus grosses que les nostres; on y void force tourtes, qui viennent manger les frāboises au mois de Iuillet. Plusieurs oiseaux de proye & quelques lapins & leurs aux.

Or,

Or nos fauuges sur la my-Septembre se retirent de la mer, hors la portée du flux, aux petites riuieres, où les anguilles frayent & en font prouision, elles sont bōnes & grasses. En Octobre & Noiembre est la seconde chasse des castors & des eslans: & puis en Decembre (admirable prouidence de Dieu) vient vn poisson appellé d'eux *ponamo*, qui fraye sous la glace; Item lors les tortues font leurs petits, &c. Tels donc mais en bien plus grand nombre, sont les reuenus, & censues de nos Sauvages, telle leur table & entretiē, le tout cotté & assigné chasque chose en son endroit & quartier. Iamais Salomon n'eut son hostel mieux ordonné & policé en viandiers, que le sont ces pensions & les voicturiers d'icelles. Aussi vn plus grand que Salomon les a constitués. A luy soit gloire à tout' eternité.

Pour

Pour bien iouyr de ce leur ap-
anage; nos syluicoles s'en vont
sur les lieux d'iceluy avec le plai-
sir de peregrinatiō & de proume-
nade, à quoy facilement faire ils
ont l'engin, & la grande commo-
dité des cauots qui sont petits es-
quifs faicts d'escorce de bouleau,
estroits & resserrés par les deux
bouts, comme la creste d'un mor-
rion; le corps est en façon de ber-
ceau large, & ventru; Ils sont lōgs
de huit, ou dix pieds; au reste si
capables, que dans un seul logera
tout un mesnage de cinq, ou six
personnes avec tous leurs chiens,
sacs, peaux, chauderons & autre
bagage bien pesant. Et le bon est
qu'il prennent terre, où leur plaist,
ce que nous ne pouuōs faire avec
nos chaloupes ou bateaux mari-
niers; parce que le cauot le plus
chargé ne scauroit cueillir demy
pied d'eau, & deschargé il est si
leger,

puis que police n'est autre, que l'ordre & regime de la Communauté. Or ces Sauvages n'ayants point grande Communauté ny en nombre de personnes, puis qu'ils sont rares, ny en biens, puis qu'ils sont pauvres, ne viuant qu'au iour à la iournee, ny en lien & conionction, puis qu'ils sont espars, & vagabonds, ils ne peuuent auoir grande police. Si ne peuuent-ils s'en passer, puis qu'ils sont homes & associés. Celle donc qu'ils ont, est telle. Il y a le Sagamo, qui est l'ainé de quelque puissante famille, qui par consequent aussi en est le chef & conducteur. Tous les ieunes gens de la famille, sont à la table & suite d'iceluy; aussi est-ce à luy d'entretenir des chiens pour la chasse, & des caouts pour les voituriers, & des provisions, & reserues pour le mauuais temps, & voyages. Les ieunes gens le courti

courtisent, chassent, & font leur apprentissage sous luy, incapables de rien auoir auant qu'estre mariés : car lors seulemēt ils peuvent auoir chien & sac : c'est à dire, auoir du propre, & faire pour soy, toutesfois ils demeurent encores sous l'autorité du Sagamo, & le plus souuent en sa compagnie, comm'aussi plusieurs autres, qui manquent de parents, ou encores qui de leur propre gré se rangent sous sa protection, & conduite, pour estre foibles d'eux-mesmes, & sans fuite. Tout ce donc que les garçons conquestēt, appartient au Sagamo : mais les mariés ne luy en donnent qu'une partie, que si ces mariés se departant d'avecques luy, cōm'il le faut souuent pour la commodité de la chasse, & du viure, retournants apres ils payent leur recognoissance, & hommage en peaux, &

semblables presents. A ceste cause il y a des querelles, & des ialoufies entr'eux auffi bien qu'entre nous, mais non pas si atroces. Quand quelqu'un par exemple commence à s'emanciper, & faire le Sagamo, quand il ne rēd point le tribut, quand ses gents le quittent ou que d'autres les luy soustrayent; & comm'entrenous, auffi entr'eux y a des reproches & mespris, cestuy-là n'est qu'un demy Sagamo, c'est un nouuellement esclous, comm'un pouffin de trois iours, la creste ne luy faict que de naistre : c'est un Sagamochin, c'est à dire, un Aubereaude Sagamo, un petit nain. Et à celle fin que vous scachiés que l'ambition a son regne encores dessous le chaume, & les roseaux, auffi bien que dessous les toicts dorés : Et qu'il ne faut point no⁹ tirer beaucoup l'aureille pour apprēdre ces leçons.

Ces

Ces Sagamies se partagent la region , & sont quasi distribuees par bayes, ou riuieres. Par exemple , en la riuiere de Pentegoet, vn Sagamo ; vn autre à celle de S. Croix ; vn autre à celle de S. Iean, &c. Quand ils se visitent c'est au recepuant de bien veigner , & faire tabagie à ses hostes , autant de iours qu'il peut; les hostes luy font des presents : mais c'est à la charge que le visité reciproque , quand ce vient au depart, si le visitant est Sagamo, autrement non.

C'est l'Esté principalemēt qu'ils font leurs visites, & tiennent leurs Estats : ie veux dire , que plusieurs Sagamos s'assemblent , & consultent par entr'eux de la paix, & de la guerre, des traiçtés d'amitié, & du bien commun. Il n'y a que lesdits Sagamos, qui ayent voix en chapitre , & qui harenguent, ne fussent quelques vieux , & renom-

més *Autmoins*, qui font comme leurs Prestres, car ils les honno-
rent fort, & leur donnēt seance la
mesme qu'aux Sagamos. Il arriue
quelque fois, qu'un mesme est
tout ensemble & *Autmoin* & *Sa-
gamo*, & lors il est grandement re-
douté. Tela esté lerenōmé Mem-
bertou, qui se fit Chrestien, ainsī
que vous ouyrez bien tost. En ces
assemblées donc, s'il y a quelques
nouuelles d'importance, comme
que leurs voisins leur veulēt fai-
re la guerre, ou qu'ils ayent tué
quelqu'un, ou qu'il faille renou-
ueller alliance, &c. Lors messa-
gers volent de toutes parts pour
faire la plus generale assemblée,
qu'ils peuuent de tous les confe-
derez qu'ils appellent *Ricmanen*,
qui sont quasi tous ceux de mes-
me langue. Neantmoins souuent
la confederation s'estēd plus loin,
que ne faiēt la langue, & contre
ceux

ceux de mesme langue, s'esleuant quelquefois des guerres. En ces assemblees aussi vniuerselles se refout ou la paix, ou trefue, ou guerre, ou rien du tout, ainsi qu'arriue souuent és deliberations, où y a plusieurs testes sans ordre, & subordinatiō, d'où lon se depart plus confus souuent & des-vny qu'on n'y estoit venu.

Leurs guerres ne se font quasi que de langue à langue, ou de pays à pays, & tousiours par surprise & trahison. Ils ont l'arc & le pauois, ou targue, mais ils ne se mettēt iamais en bataille rāgée, au moins de ce que i'en ay peu apprendre. Et de vray ils sont de leur naturel paoureux & coüards, quoi qu'ils ne cessent de se vanter, & facent leur possible d'estre censés, & auoir le nom de Grand cœur. *Meskir Kamaramon*, Grand cœur chez eux, c'est toute vertu.

Si les offenses ne sont pas de peuple à peuple, ains entre compatriotes, & combourgeois, lors ils se battent par entr'eux pour les petites offenses, & leur façon de cōbat est cōm' icy celle des femmes, de se voler aux cheveux : saisis par là, ils se luittēt & secoient d'une terrible façon, & s'ils sont fort esgaux, ils demeureront tout vn iour voire deux sans se quitter iusques à ce qu'on les separe, & de vray pour la force du corps, & bras, ils nous sont esgaux, le prenant de pareil à pareil, & si sont plus adextres à la luiçte, & plus agiles à courir : mais ils n'entendent point à l'escrime des poings. J'ay veu vn de nos petits garçons faire fuir deuant soy vn Sauvage plus grād que luy d'un pied : quād se mettant en posture de noble combattant, il fermoit le pouce sur les doigts, luy disant, Approche :

che : mais auffi, quand le Sauuage pouuoit le happer par le tronc du corps, il luy faisoit crier mercy.

Reuenant à mon propos les petites offenses & querelles font facilement appaifees par les Sagamos & communs amis. Et certes ils ne s'offensent guieres, qu'on ſçache. Je dy, qu'on ſçache. Car nous n'en auons rien veu, ains touſiours vn grand reſpect, & amour entr'eux. Ce qui nous donnoit vn grād creue-cœur lors que nous tournions les yeux ſur noſtre miſere. Car de voir vne aſſemblee de François ſans reproches, meſpris, enuies, & noiſes de l'vn à l'autre, c'eſt autant difficile, que de voir la mer ſans ondes, ne fuſt dedans les Cloiſtres & Conuents, où la grace predomine à la nature.

Les grandes offenses, comme ſi
quel

quelqu'un auoit tué un autre, s'il luy auoit desrobé sa femme, &c. C'est à l'offensé de les venger de sa propre main : ou s'il est mort, c'est à ses plus proches parents, ce qu'arriuant personne ne s'en remue, ains tous demeurent contents sur ce mot, *habenquedouic*, il n'a pas commencé, il le luy a rendu : quittes & bons amis. Que si le delinquant, repentant de sa faute desire faire sa paix, il est receu d'ordinaire à satisfaction, moyennant presents & autres reparatiōs conuenables.

Ils ne sont nullement ingrats entr'eux, ils s'entredonnent tout. Nul oseroit esconduire la priere d'un autre, ny manger, sans luy faire part de ce qu'il a. Vne fois que nous estions allés bien loin à la pesche, passerent par là cinq ou six femmes, ou filles bien chargées & lassées : nos gents par courtoisie

toisie, leur donnerent de leur prinse, ce qu'elles mirent cuire tout aussitost dansvn chauderon, que nous leur prestasmes, à peine le chauderon boüilloit, que voicy vn bruit, que d'autres Sauuages estoient là qui venoyēt, alors nos pauvres femmes à s'enfuir viste dans les bois à tout leur chauderon demy cuit : car elles auoyent bonne faim. La raison de la fuite estoit pour-autant que si elles eussent esté veuës, il eust fallu par loy de ciuilité, qu'ellés eussent faict part aux suruenants de leur viande, qui'n'estoit point trop grande. L'on rit bien alors ; et plus encores quand elles apres auoir mangé, voyants lesdits Sauuages venus aupres de nostre feu, firent semblant de n'y auoir pas touché, & de passer tout ainsi, que si elles ne nous eussent point veu au parauant, elles dirent à nos gents
tout

tout bas où c'est qu'elles auoyent
laissé le chauderon, & eux com-
me bons compagnons, cognois-
sans le mystere sçeuient bien ser-
uir aux belles mines, & pour
mieux aider au jeu, les pressoyent
de s'arrester & gouster vn peu de
leur pesche, mais elles ne voulu-
rent rien faire, tant elles auoyent
de haste, disants, *coupouba, coupouba,*
grand mercy, grand mercy. Nos
gêts respondirēt : Or allez de part
Dieu, puis qu'avez si grand haste.



CHAPITRE VI.

*De leurs Mariages & petit nombre
de Peuple.*

AV cōtraire de nous, ils font
en leurs mariages, non que
le pere donne douaire à sa fille
pour la loger avec quelqu'un; ains
que

que le pourſuiuant face de bons, & beaux preſens au pere, à ce qu'il luy donne ſa fille pour eſpouſe. Les preſents ſeront proportionnément à la qualité du pere, & beauté de la fille ; des chiens, des caſtors, des chauderons, & haches, &c. Mais la façon de courtiſer, eſt bien ſauuage : car l'amooureux dès qu'il ſe profeſſe pour tel, n'oſeroit regarder la fille, ny luy parler, ny demeurer auprès d'elle, ſinon par occaſion, & lors il faut qu'il ſe commande de ne la point enuiſager, ny donner aucun ſigne de ſa paſſion, autrement il ſeroit la mocquerie de tous, & ſa fauourie en rougiroit. Apres quelque temps, le pere aſſemble la parētée, pour avec eux delibérer de l'alliance. Si le recherchant eſt de bon aage ; s'il eſt bon, & diſpos chasseur, ſa race, ſon credit, ſa gail-lardiſe ; & s'il leur aggrée, ils luy
F allon

allongeront, ou accourciron, ou conditionneront le temps, et façon de sa poursuite, ainsi qu'ils aduiferont, au bout duquel temps pour les nopces y aura solemnelle Tabagie & festin, avec harangues, chants, & danfes.

Selon la coustume du païs, ils peuuent auoir plusieurs femmes ; neantmoins la pluspart de ceux que j'ay veu n'en ont qu'une : plusieurs des Sagamos pretendent ne se pouuoir passer de ceste pluralité, non ja pour cause de luxure, (car ceste nation n'est point fort incontinent,) ains pour autres deux raisons, l'une à fin de retenir leur autorité, & puissance ayants plusieurs enfans ; car en cela gist la force des maisons, en multitude d'alliés, & consanguins : la seconde raison est leur entretien & seruice, qui est grand, & penible, puis qu'ils ont grande famille & suite,

suitte, & partant requiert nombre de seruiteurs & mesnagers : or n'ont ils autres seruiteurs, esclaves, ou artifants que les femmes. Les pauuresses endurent toute la misere & fatigue de la vie : elles font & dressement les maisons, ou cabannes, les fournissent de feu, de bois & d'eau, apprestent les viandes, boucannent les chairs & autres prouisions, c'est à dire les seichent à la fumée pour les conserver ; vont querir la chasse ou ell'a esté tuée, cousent & radoubent les cauots, accommodent & tendent les peaux, les conroyent, & en font des habits, & des souliers a toute la famille ; vont à la pesche, tirent à l'auiron : en fin subissent tout le trauail, hors celui seulement de la grande chasse : outre le soin & la tant oppressive nourriture de leurs petits. Elles emmaillottent leurs enfans

sur des petits ais, tels que sont ceux qui pendēt aux espaules des crocheteurs de Paris, les aisles en estāt ostees. Ces ais pendēt à vne large courroye attachée à leur front, & ainsi chargees de leurs enfans s'en vont à l'eau, au bois, à la pesche. Si l'enfant crie elles se mettent à dansotter & chanter, berfants ainsi leur petit, lequel cessant de plourer, elles poursuivent leur besongne.

Pour ces raisons doncques aucuns Sauuages veulent defendre leur Polygamie, allegans outre ce, qu'ils viendroyent autrement à defaillance par extreme paucité; ignorants la benediction du mariage Chrestien. Et partant est digne de plus grande loüange ce leur insigne Membertou, qui quoi qu'il ait esté le plus grād Sagamo, le plus suiuy, & le plus redouté qu'ils ayēt eu de plusieurs siecles,
fi

si n'a-il voulu auoir plus que d'une femme à la fois, mesmes estant Payen, iugeant par instinct naturel, que ceste pluralité estoit & infame, & incommode à raison des riottes, qui en sourdent tousiours, tāt entre les femmes, qu'entre les enfans de diuers lits.

Or les femmes, quoy qu'elles ayent tant de peine, comme i'ay dit, si n'en font elles pas plus cheries. Les maris les battent comme plastre, & souuent pour bien leger subject. Vn iour certain François osa tancer quelque Sauuage, à cest'occasion: le Sauuage luy repliqua en cholere. Et quoy? Mais as-tu que voir dans ma maison, si ie bats mon chien? La comparaison estoit mauuaise, la responce estoit aiguë. Peu de diuorces arriuent entr'eux, & (comme ie croy) peu d'adulteres. Si la femme s'oublloit encela, ie ne pense pas qu'il

y allaſt de moins que de la vie de tous les deux adulterans. La faute des filles n'eſt paſtant eſtimée, ny elles ne perdent point pour cela de trouver party ; c'eſt toujours honte neantmoins.

Quant à l'exterieur habit, port & façon, les femmes & filles ſont fort pudiques & honteuses, les hommes auſſi ne ſont point impudens, & ſont fort mal edifiés, quâd quelque fol François oſe ſe iouer avec leurs femmes. certain eſcervelé ſ'eſtant vne fois licentié en cela, ils vindrent aduifer noſtre Capitaine qu'il reprimaſt ſes gêts, l'aduertiſſant que celui n'auroit pas beaujeu, qu'il recommencerait, qu'on l'eſtendrait par terre. On dreſſe toujours vne cabane à l'eſcart pour les femmes, qui ont leurs mois, car ils leſeſtimēt eſtre alors contagieuses.

Ils ſ'eſtonnent & ſe plaignent ſouuent

souuēt de ce que dés que les Frā-
çois hantent & ont commerce a-
uec eux, ils se meurent fort, & se
depeuplent. Car ils assurent qu'a-
uant ceste hantise, & frequenta-
tion, toutes leurs terres estoient
fort populeuses, & historient par
ordre coste par coste, qu'à mesu-
re qu'ils ont plus cōmencé à traf-
fiquer avecques nous, ils ont plus
esté rauagez de maladies: adjou-
stans que la cause pourquoy les
Armouchiquoys se maintiennent
en leur nombrosite, c'est à leur
aduis, parce qu'ils ne sont point
nonchalants. Là dessus ils alambi-
quent souuent leur cerueau, &
tantost ils opinent, que les Fran-
çois les empoisonnent, ce qui est
faux : tantost qu'ils donnent du
poison aux scelerats, & peruers de
leur natiō, pour s'en seruir à l'exe-
cution de leur malice. Ceste po-
sterieure coniecture n'est pas sans

exemple: car nous auons veu du reagal, & du sublimé entre leurs mains, lequel ils disoyent auoir acheté de certains Chirurgiens François, à fin de faire mourir tous ceux qu'il leur plairoit, & se vantoyent l'auoir ja expérimenté sur vn captif, lequel (disoyent-ils) estoit mort vn iour apres la prise. Autres se plaignent qu'on leur desguise souuent, & sophistique les marchandises, & qu'on leur vend des pois, febues, prunes, pani, & autres choses gastées? & que c'est cela qui leur corrompt le corps, & dont s'engendrēt les dysenteries & autres maladies, qui ont coustume de les saisir en Automne. Ceste raison de mesme ne se propose pas sans productiō d'exemples, dont ils ont esté souuent sur le poinct de rompre avecques nous, & de nous faire la guerre. Certes il y auroit bon besoin de
pour

pouruoir à ces meurtres execrables, par remedes conuenables si lon en pouuoit trouuer aucun.

Neantmoins la principale cause de toutes ces morts & maladies n'est pas ce qu'ils disent : ainsc'est à leur honte; que l'Esté nos nauires venus ils ne cessent de plusieurs sepmaines s'engorger outre mesure de plusieurs viandes non accoustumés avec oisiveté, d'yurongner, & au vin adiouster encores l'eau de vie; dont n'est pas de merueille si despuis l'Automne suiuant, il faut qu'ils endurent des trenchées de ventre. Ceste nation est fort peu soucieuse de l'auenir, ainsi que tous les autres Americains, qui iouyssent du present: & ne font pou'lez au traual, que par la necessité presente. Tandis qu'ils ont dequoy, ils font tabagie perpetuelle; chants, danfes & harangues: & s'ils sont
en

en troupe, n'attendez pas autre chose ; il y a lors belles treues par les bois. Parler de reſerues ſ'ils ne ſont en guerre, ſont propos de ſedition. Ils auront faim l'Hyuer, leur dirés vous: *Endriex*, vous reſpondront: c'eſt tout vn; nous l'endurons facilement: nous paſſons les ſept & huit iours, voire les dix aucunesfois ſans manger, ſi n'en mourons point pour cela. Toutesfois ſ'ils ſont à part, & où leurs fêmes puiſſent eſtre creuës (car les femmes ſont par tout plus meſnageres) ils feront aucunesfois des magafins pour l'Hyuer, où ils ſe reſerueront quelques chairs boucanées: quelques racines, du gland eſpeluché en noyaux, quelques pois, ou febues, ou pruneaux de la trocque, &c. La façon de ces magafins eſt telle. Ils mettent ces prouiſions dans des ſacs, qu'ils enueloppent dans des
gran

grandes & amples escorces; lesquelles ils suspendent en l'air aux branches de deux ou trois arbres, liées par ensemble, à ce que les rats ny les autres bestes, ny l'humidité de la terre, ne les endommage. Viola leurs magasins. Qui les gardera? eux s'en allants: car s'ils demeuroient, leurs magasins iroyent bientôt par terre; ils s'en vont doncques autre part iusques au temps de famine: Telles sont les gardes, qu'ils y mettent. Aussi de vray ceste nation n'est point larronneffe. Pleust à Dieu, que les Chrestiens, qui vont à eux ne donnassent en cela point de scandale. Mais aujourd'huy si on soupçonne aucun Sauvage d'auoir desrobé, aussi tost il vous mettra deuant le nez cette belle defense: *Nous ne sommes point larrons, comme vous, Ilinen auio aciquoan guiro derquir.*

Reuenants à la paucité de ce
peuple,

peuple, il y a encores des autres raisons d'icelle, ceste-cy principalement: qu'en vne vie tant inegale, si disetteuse, & tant laborieuse, le naturel luy peut durer, s'il n'est bien fort; & le fort mesme y reçoit des accidents souuent, & heurts irremediabiles. Leurs femmes aussi à cause du grand trauail, ne sont pas si fecondes: car c'est le plus, si elles enfantent de deux en deux ans. Aussi ne pourroyent elles nourrir leur fruit, si elles accouchoyēt plus souuent; veu mesmes qu'elles alaiēt leurs enfans iusques à trois ans, si elles peuuēt. Leur couche ne dure guieres, deux heures: souuent en chemin elles se deliurent, & vn peu apres reprendront leur trauail comme deuant.

Je me suis enquis souuent, combien grand pourroit estre le nombre de ce peuple: I'ay trouué par
la

la Relation des Sauvages meſmes, que dans l'enclos de la grande riuere, dés les Terres Neufues iufques à Chouacoët, on ne ſçauroit trouuer plus de neuf ou dix mill' ames. Regardez la carte, & ie vous en donneray le denombrement. Tous les Souriquoys 3000. ou 3500. Les Eteminquois iufques à Pentegoët, 2500. Dés Pentegoët iufques à Kinibequi, & de Kinibequi iufques à Chouacoët 3000. Les Montaguets 1000. Viola environ dix mill' ames, & ie crois que c'eſt pour le plus. Les autres peuples ne nous ſõt pas cogneus. Aduifez combien veritablement, & emphatiquement a parlé le S. Eſprit par la bouche d'Iſaye decès pauures Sauvages diſperſez, ſoubs la metaphore propre & conuenable d'un grãd vergier, ou par terre ſauuagin, & foreſtier. *Il ne fait que florir encores, ſur le temps de la recolte,*

G dit-

dit-il, *Il germe, quana il deuroit estre venu à maturité : Il le faut lors émonder, & tailler ; C'est pourquoy ses fruiets sont delaissez aux oyseaux des montagnes & bestes de la terre : Les oyseaux jucheront sur luy tout l'Esté ; & toutes les bestes de la terre hyuerneront sur luy.*

Car certainement, ce pauvre peuple, comme vn grand plan de sauuageons mal nez, & de mauuaïse venueë, quand par le laps & experience des siecles, il deuroit estre venu à quelque perfection des arts, sciences, & raison : Qu'il en deuroit auoir produict fruiet abundant en philosophie, police, mœurs, & commoditez de la vie ; qu'il deuroit estre ja disposé à la maturité du S. Euangile, pour estre recueilly en la maisō de Dieu : voilà qu'on ne le voit sinon chetif & rare, donné la pasture des corbeaux, hiboux & cocus infernaux : & la curee maudite des renards,

nards, ours, fangliers, & dragons spirituels. O Dieu de misericorde ! n'aurez vous point pitié de ce defastre ? ne ietterez vous point vos yeux de douceur sur ce pauvre desert ? Benin, & pieux laboureur, faiâtes que la prophetie, qui fuit se verifie en nous en nostre âge. *Encetēps là present sera apporté au Seigneur des Armées par le peuple rompu, & deschiré, par le peuple terrible, apres qui n'en y a point d'autre ; La nation attendāte, attendante, & mesprisee, de qui les fleuves ont gasté la terre ; au lieu où est inuoqué le nom du Seigneur des Armées à la montagne de Sion.* Ainsi soit-il.



CHAPITRE VII.

De la medecine des Sauvages.

IL est asseuré, que les disettes grandes suffoquent l'esprit, & l'oppressent de leur importun & tyrannique service, en sorte qu'à peine peut-il reuenir à soy iamais, ou se regaillardir en quelques gentiles considerations: non pas mesme songer aux autres moindres necessitez pour leur aller au deuant, ou les alleguer; pre-occupé tousiours & violenté par les plus fortes. Nous voyons cecy en nos pauvres Sauvages, lesquels pour ne viure qu'au iour à la iournée, & par consequent tousiours asseruis à la crainte de la faim, premiere, & plus forte necessité de toutes, n'ont moyen de cultiver leur esprit en la recherche des
scien

sciences; non pas même de se pourvoir des arts, & industries pour l'aisance, & amélioration de la vie, ny pour fournir aux autres défauts, quoy que bien pressants. A ceste cause donc ils manquent non seulement de toutes lettres & beaux artifices; ains aussi (chose misérable) de médecine, soit pour l'entretienement de leur santé, soit pour le secours de leurs maladies, sinon en ce peu que ie diray.

Ils entretiennent leur santé (l'Esté principalement) par l'usage des estuées & sueurs, & du baigner. Ils se seruent aussi de friction, après laquelle ils s'oignent tout le corps d'huile de loup marin. Ce qui les rend fort fâcheusement puants à qui n'y est accoustumé. Neantmoins ceste onction faict, que le chaud & le froid leur en sont plus tolerables, que leurs

cheueux ne sōt prins par les bois, ains glissent, que la pluye & mauuais temps ne leur nuit à la teste, ains coule en bas & iusques aux pieds. Item, que les moucherons, (qui là sont cruels en Esté, & plus qu'on ne croiroit) ne les tourmentent point tant és parties nuës, &c. Ils vsent aussi du petun, & en boient la fumée, de la façon commune en France. Celà leur profite sans doute, voire leur est du tout nécessaire, veu les grandes extremitez qu'ils endurent de froid & mauuais temps, de faim, & de repletion ou satureté, mais aussi beaucoup de maux leur en aduenient; à cause de leur excès en cela. c'est tout leur deduit quād ils en ont, & de certains François aussi bien que d'eux, qui s'y accouinent, tellement que pour boire de ces fumées, ils vendroient leur chemise. Tous leurs deuis,
trai-

traictés, bien-veignements, & caresses se font avec ce petun. Ils se mettēt en rond à l'entour du feu, deuifants, & se baillants le petunoir de main en main, & s'entretenants en ceste façon plusieurs heures avec grand plaisir. Tel est leur gouft, & coustume.

Or ceux qui professent entre eux la medecine, sont les mesmes, qui maintiennent l'estat de la Religion, sçauoir est, les *Autmoins*, qui en charge representeroient nos Prestres d'icy, & nos Medecins. Mais en verité, ils ne sont Prestres, ains vrais forciers ; ny Medecins, ains Triacleurs mensongers, & trompeurs. Toute leur science est en la cognoissance de quelque peu de simples laxatifs, ou astringents, chauds ou froids, lenitifs, ou corrosifs, pour le foye, ou pour le roignon ; & le hasart de bonne fortune, voilà tout.

G 4 Mais

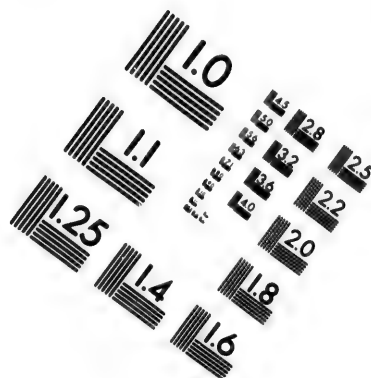
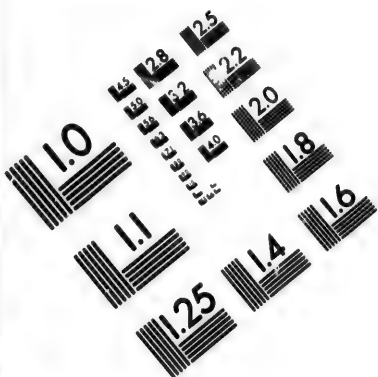
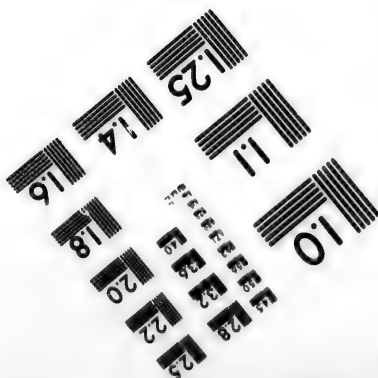
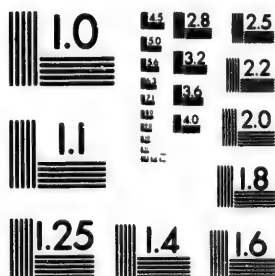


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Mais leurs malices, & tromperies sont grandes, desquelles ie vous presenteray icy vn eschantillon ; vous asseurant n'y auoir rien de feint, ou controuué en tout ce que ie vous en raconteray, quoy qu'il semble incroyable.

Le Sauuage, se sentant mal extraordinairement, se couche tout au long du feu; lors on dit; *Ouëscouzy. Ouëscouzy.* Il est malade. En son temps on luy donnera sa part de ce qu'on aura roufty, bouilly, ou trainé par les cendres ; tout ainsi qu'aux autres, car, de luy chercher ou apprester quelque chose de particulier, ils n'en ont point l'usage. Si donc le malade mange ce qu'on luy aura baillé, bon prou luy face; sinon, lon dira, qu'il est bien malade. Et apres quelques iours (si lon peut) on mandera querir l'*Autmoin*, que les Basques appellent *Pilotoys*, c'est à dire, for-
cier.

cier. Or ce *Pilotoys*, ayant considéré son malade, le souffle, & resouffle avec ie ne sçay quels enchantements; vous diriés que ces vents pectoraux doiuent dissiper la cacochymie du patient. Ques'il voit apres quelques iours, que pour tout son boursoufflement le mal ne disparoit point, il en trouue bien la cause à son aduis, c'est dit-il, pour-autant que le Diable est là, au dedans du malade, le tourmentant, & empeschant la guérison. Mais qu'il faut l'auoir le mauuais, l'enleuer de force, & le tuer. Lors tous se preparent à ceste heroïque action que de tuer Belzebut: Et l'*Autmoïn* les aduertit d'estre bien sur leurs gardes: car il se peut biē faire que cest audacieux se voyant mal mené par luy, se ruē sur quelqu'un de la troupe, & l'estrange là. Pour ceste cause il distribue à chascun son acte de la fable:

fable: mais elle feroit trop longue à raconter, car elle dure bien trois heures.

Le sommaire est, que le Jongleur enfoüit dans vn creux bien profond en terre vne cheuille, à laquelle il attache vne corde. Puis ayant fait diuers chants, danses & hurlements sur le trou, & sur le malade, qui n'en est pas loin, tel qu'il y en auroit assez pour estourdir vn homme bien sain; il prend vn'espee toute nuë, & s'endemenne si furieusement çà & là, qu'il en suë à grosses gouttes par tout le corps, & baue comm' vn cheual. Sur quoy les spectateurs estant ja intimidés: luy d'un effroyable & vraiment energuménique ton, redouble les denonciations, et mugissements, qu'on se garde, il est en fougues le Satan, il y a du grand danger. A ce cry les pauvres abusez deuiennēt pasles,
à demy

à demy morts comme linge, & tremblent comme la fueille sur l'arbre. En fin cest affronteur s'escrie d'un autre accent plus gail-lard. *Ilen a le maudit cornu: Ie le vois là tout estendu aux abois, & pantelant dedans la fosse.* Mais courage; il le faut auoir du tout, & l'exterminer entierement. Adonc le monde present bien-aïse, & tous les plus robustes de grande ioye se iettent à la corde pour enleuer Satan, & tirent, tirent. Mais ils n'ont garde de l'auoir: l'Autmoin ayāt trop biē fiché la cheuille. Ilstirēt encore vn' autrefois tant qu'il peuuēt, mais pour neant. Tandis le Pilo-toys de temps en temps va des-charger ses blasphemés dessus la fosse, & faisant semblant de donner à l'ennemy d'enfer de grandes estocades, deschauffe peu à peu la cheuille, laquelle en fin à force de tirer s'arrache, apportant
 avec

avec foy quelques badineries, que le charlatant auoit attachée au bout, comme des ossements pourris de mouluë, de roigneures de peaux chargées de fiente, &c. Alors ioye par tout; il a esté tué le meschant Lucifer. *Nepq. Nepq.* Tenez, en voyez-vous les marques? O victoire! vous guerirez, malade; Ayez bonne esperance, si le mal n'est pas plus fort que vous: ie veux dire, si le Diable ne vous a ja blessé à mort.

Car icy est la derniere Scene de la farce. L'Autmoin dit, que ja le Diable estant tué, ou bien blessé, ou du moins dehors, ie ne sçay, où bien loin: Il reste à sçauoir s'il aura point laissé le malade blessé à mort. Pour deuiner cela il faut qu'il songe: aussi a-il bon besoin d'aller dormir: car il est fort travaillé: cependant il gagne temps pour voir les crises de sa maladie.

Ayant

Ayant bien dormy, & songé, il re-
 uoit son malade, & selon les pro-
 gnostiques, qu'il recognoit, il le
 prononce deuoir, ou viure, ou
 mourir. Il n'est ja si sot de dire,
 qu'il viura, s'il n'en a des prorre-
 tiques asseurez: Il dira doncques
 qu'il mourra, par exemple dans
 trois iours. Or oyez maintenant
 vne belle façon de verifier ses
 propheties. Premièrement le ma-
 lade dés qu'il est ainsi iugé à mort
 ne mange point, & lon ne luy
 donne rien plus. Que si le troi-
 siesme iour venu il ne meurt point
 encores, ils disent, qu'il y a ie ne
 sçay quoy du Diable, qui ne le
 permet pas expirer à son aise: par
 ainsi on s'en court à l'ayde: Où ?
 A l'eau. Quoy faire? En apporter
 des pleins chauderons. Pourquoi?
 Pour la luy verser toute froide
 dessus le vêtre, & ainsi luy estein-
 dre toute chaleur vitale si aucune

H luy

luy reste. Il faut bien qu'il trespasse le troisieme iour, puis que s'il ne veut mourir de foy, on le tuë.

Le Pere Enemōd Massé se rencontra vne fois en vn tel badinage, & en conuainquit manifestement la piperie, & fausseté. Mais on ne sçauroit dire combien peut la coustume, & l'autorité ja preiugée, encores mesmes contre les demonstratiōs oculaires. Car toutes vos raisons, & apportez-en mille si vous voulez, sont biffées, par ce seul traict, qui leur est en main. *Aoti Chabaya*, c'est (disent-ils) la façon de faire des Sauvages. Vous vsez de la vostre, nous de la nostre. Chacun prise ses merceries, mais en despit de ces malencontreuses predictions Autmoinales nous en auons veu par la grace de Dieu, qui sont eschappez & reueenus en santé, par le bon soin & cure

cure des François, comme *Membertou*, que Monsieur de Potrin-court retira d'une toute telle mort, & depuis de nostre temps son fils *Astodin*. Ce qui a grandement decredité ces defastrez Magiciens, & a ouvert les yeux à ceste pauvre Gentilité, à la grande gloire de nostre Sauueur, & consolation de ses seruiteurs.

Pour la cure des playes, les Autmoins n'y entendent guieres plus : car ils ne scauent que succer la blesseure & la charmer, y appo-sant quelques simples au rencontre de la bonne auenture. Cependant la cōmune opinion est, qu'il faut faire plusieurs & bons presents à l'Autmoin, à celle fin qu'il aye meilleure main : car, disent-ils, cela y fait beaucoup en toutes sortes de symptomes. Les mesmes Pilotoyz ont aussi ce priuilege, que de receuoir de tous, & de ne

dōner à personne; Ainfi que s'en venta vn faux vieillard, audict P. Enemond Massé. C'est vne belle exemption de taille, que ceste-là: Ne rien donner, & receuoir tout.

C H A P I T R E V I I I .

De leur Testament, leurs obseques, & enterrement, & de leur Religion.

LE malade ayant esté iugé à mort par l'Autmoïn, ainfi que nous auons dit : Toute la parentée, & les voyfins s'assemblēt, & luy, au plus haut appareil qu'il peut, fait la harangue funebre : recite ses gestes, donne des enseignements à sa famille, recommande ses amis : enfin, dit à Dieu. Voyla tout leur testament : Car de dons, ils n'en font point, ains tout au contraire de nous, les suruiuants

uiuants en font en mourant, ainſi qu'ouyrez. Seulement faut excepter la Tabagie, parce qu'elle eſt vne rubrique generale qu'il faut obſeruer par tout, à fin que les ceremonies ſoyent ſelon le droit.

Doncques, ſi le mourāt a quelques prouiſions, il faut qu'il en face Tabagie à tous ſes parents, & amis. Cependant qu'elle cuit, les aſſiſtants luy font reciproquemēt leurs preſents en ſigne d'amitié, des chiens, des peaux, des fleſches, &c. On tue ces chiens pour les luy enuoyer au deuāt en l'autre monde. Leſdits chiens encores ſeruēt à la Tabagie, car ils y trouuent du gouſt. Ayant banqueté, ils commencent leurs harengues de commiſeratiō, & leurs Adieus pitoyables, que le cœur leur pleure, & leur ſaigne de ce que leur bon amy les quitte & s'en va; mais qu'ils'en aille hardimēt, puis

H 3 qu'il

qu'il laisse de beaux enfans, qui feront bons chasseurs, & vaillants hommes : & des bons amis, qui bien vengerōt les torts qu'on luy a faictz, &c. Ce train dure iusques à ce que le trespasſant expire, ce qu'arriuant ils iettēt des crys horribles, & est chose furieuse, que de leurs Nænies, lesquelles ne cessent ny iour, ny nuit, quelque fois durēt toute vne sepmaine; selon que le defunct est grand, & que les complorants sont de prouision. Si la prouision defaut entierement, ils ne font qu'enterrer le mort, & different ces obseques, & ceremonies à vn autre temps, & lieu, au bon plaisir du ventre.

Cependant tous les parents & amis se barboüillent la face de noir : & prou souuent se peignent d'autres couleurs; mais c'est pour se faire plus beaux & iolis ; le noir leur est marq̄ du dueil & tristesse.

lls

Ils enterrent leurs morts en ceste façon. Premièrement ils emmaillottent le corps, & le garrottent dans des peaux ; non de son long, ains les genoux contre le ventre, & la teste sur les genoux tout ainsî que nous sommes dans le ventre de nostre mere. Apres, la fosse estant faicte fort creuse, ils l'y logent, non à la renuerse ou couché comme nous : ains assis. Posture en laquelle ils s'aimêt fort, & qui entr'eux signifie reuerence. Car les enfans, & ieunes, s'assient ainsî en presence de leurs peres & des vieux qu'ils respectent. Nous autres nous en rions, & disons, que c'est s'asseoir en guenon, eux prisent ceste façon & la trouuent commode. Depuis le corps logé, & n'arriuant pas à fleur de terre pour la profondeur de la fosse ; Ils voutent la ditte fosse avec des bastons, à cel-

le fin que la terre ne retombe dedans, & ainſi couurent le tombeau au deſſus. Si c'eſt quelqu'illuſtre perſonnage, ils baſtiſſent vne forme de Pyramide, ou monument à tout des perches liées par enſemble: auſſi cupides de gloire en cela, que nous en nos marbres, & porphyres. Si c'eſt vn homme, ils y mettent pour enſignes & marque ſon arc, ſes fleſches, & ſon pauois: Si vne femme, des cueilliers, des *matachias*, ou iouyaux, & parures, &c.

I'ay penſé m'oublier du plus beau: c'eſt qu'ils inhument avec le deſunct tout ce qu'il a, comme ſon ſac, ſes fleches, ſes peaux, & toutes ſes autres beſongnes & bagage, & encores ſes chiens, s'ils n'ont eſté mangés. Voire les viuants y adiouſtent encores pluſieurs telles offrandes pour amitié. Eſtimés par là, ſi ces bonnes
gens

gens font loing de ceste maudite auarice, que nous voyons entre nous; laquelle pour auoir les richesses des morts, desire & pourchasse la perte, & trespas des vivants.

Ces obseques ainsi faictes, ils s'en fuyent du lieu, & hayssent deslors toute la memoire du mort. S'il arriue, qu'il en faille parler, c'est sous vn autre nom nouveau. Comme par exemple le Saggamo Schoudon, estant mort, il fut appellé le Pere; Membertou nommé le grand Capitaine. Et ainsi du reste.

Or toute leur Religion, pour le dire en vn mot, n'est autre qu'es forceries & charmes des Autmoins, tels que nous vous auons recité cy deuant, parlants de leurs maladies. Ils ont beaucoup d'autres semblables sacrifices faicts au Diable, pour auoir bonne fortune

ne à la chasse, pour la victoire, pour le bon vent, &c. Ils croient aussi aux songes, à fin que nulle forte de folie ne leur manque. Aussi, dit-on, que souvent ces Necromantiens de Pilotoy pro-uoquent des spectres, & illusions aux yeux de ceux qui les croient, faisant apparoitre des serpents & autres bestes, qui entrent & sortent de leur bouche tandis qu'ils harenguent : & plusieurs autres semblables traicts de Magicien. Mais ie ne me suis iamaïs rencontré en tels spectacles. On nous donnoit aussi à entendre deuant qu'arriuer là, que le malin esprit tourmêtoit sensiblement le corps de ces pauvres gēts auāt le baptesme, & non apres; ie n'ay rien veu de tout cela, ny ouy dire estant sur le lieu, quoy que ie m'en fois fort enquesté. Ce que ie mets icy, à fin de rembarrer les
faux

faux tefmoins de Dieu, comme les appelle S. Paul : c'est à dire, ceux qui racontent des faux miracles pour honorer Dieu. Combien que l'efcriuain du factum, qui a controuué tel mensonge, n'auoit pas deffein d'honorer Dieu, en auançant ces miracles : ains de charger les Iesuites cōmēt que ce fust.

Les Sauuages m'ont bien souuent dit, que du temps de leurs Peres, & auant la venuë des François, le Diable les mastinoit fort, mais qu'il ne le faiçt plus maintenant, comm'il appert. Membertou aussi m'a asseuré qu'estant encores Autmoin (car il l'auoit esté, & fort celebre) le Diable s'estoit apparu souuētesfois à luy : mais qu'il l'auoit quitté, ayant fort bien cogneu qu'il estoit meschant, parce qu'il ne commandoit iamais que de mal faire. Voila tout ce que i'en ay peu apprendre.

Ils

Ils croyent vn Dieu, ce disent-ils : mais il ne ſçauent le nommer que du nom du Soleil *Niſcaminou*, Ny ne ſçauent aucunes prieres, ny façon de l'adorer. Vn ieune Autmoin interrogé par moy ſur cela, reſpondit : Que quand ils eſtoient en neceſſité il prenoit ſa robe ſacrée, (car les Autmoins ont vne robe precieuſe, expreſ pour leurs Orgies) & ſe tournant vers l'Orient diſoit, *Niſcaminou higne-moüy ninem marcodam* : Noſtre Soleil, ou noſtre Dieu, donne nous à manger. Qu'apres cela ils alloyēt à la chaffe, & volontiers avec bōheur : autre choſe ne me ſceut il dire. Il ſtiennent l'immortalité de l'ame, & la recompenſe des bons & des mauuais, cōfuſement & en general ; mais ils ne paſſent point plus auant en recherche ny ſoucy, comment cela doit eſtre, occupés touſiours & preoccupés ou
des

des neceffitez de la vie, ou de leurs vs & couftumes. Voila briefuement le plus principal de ce que i'ay peu apperceuoir de ces nations, & de leur vie.

Mais fi ores nous venons à fommer le tout, & apparier leurs biës, & leurs maux avec les noftres, ie ne fçay fi en verité ils n'ont point bonne raifon de preferer (comm'ils font) leur felicité à la noftre, au moins fi nous parlons de la felicité temporelle, que les riches & mondains cherchent en cefte vie. Car fi bien ils n'ont pas toutes ces delices, que les enfans de ce fiecle recherchent, ils font frâcs des maux qui les fuiuent, & ont du contentement, qui ne les accompagne pas. Il eft vray, neanmtions, qu'ils font purement, & abfolument miferables, tant parce qu'ils n'ont aucune part en la felicité naturelle, qui eft en la con-

I tem

ceſtuy-cy, ſçauoir eſt, qu'il n'y a point d'apparence de iamais pouuoir cōuertir, ny aider ſolidement à ſalut ces Natiōs, ſi lon n'y fonde vne peuplade Chreſtienne, & Catholique, ayant ſuffiſance de moyens pour viure, & de laquelle toutes ces contrées dependent, meſmes quand aux prouiſions, & neceſſités du temporel. Tel eſt le reſultat, & conſequence des aduis.

Or comment eſt-ce que ſ'y pourroit dreſſer, fournir, & entretenir ceſte colonie, & peuplade? Ce n'eſt point icy le lieu d'en miner, & articuler les chefs. Seulement aduertiray-ie, que c'eſt vne grande folie à des petits compagnons, que de ſ'imaginer des Baronnies, & ie ne ſçay quels grands fiefs, & tenements en ces terres, pour trois ou quatre mille eſcus, par exemple, qu'ils auront à y foncer. Le pis ſeroit, quand

ceste folle vanité arriueroit à gens qui fuyent la ruine de leurs maisons en France: car à tels conuoiteux infailliblement aduiendroit, non que, borgnes ils regneroient entre les aueugles, ains qu'aueugles ils s'yroient precipiter en la fosse de misere, & possible feroiēt-ils au lieu d'un chasteau Chrestien, vne cauerne de larrons, vn nid de brigands, vn receptacle d'escumeurs, vn refuge de pendarts, vn atelier de scandale, & toute meschanceté. Qui seroit lors plus en peine à vostre aduis? ou des gens de bien & craignāts Dieu, se trouuans en ueloppés en my telle compagnie, ou telle compagnie se trouuant liée, & contrainte par des gens de bien entremeslez? Il y auroit des secouffes infailliblement des vns contre les autres, & Dieu sçait, quelle en pourroit estre l'yssue.

Aussi

voudrez prendre, que l'enfant aussi tost né, aussi tost se nourrisse, & soustienne de soy-mesme: car en fin, ce n'est pas en vain que les mammelles grossissent aux meres pour vn temps. Aussi est ce contre raison ce que quelques vns se font imaginer iusques icy: qu'il n'est point necessaire de faire autre despenſe apres ceste peuplade, que nous establiſſons en la nouvelle France, sinon pour du commencement y porter, & logger nos gens: estimans du reste qu'ils y trouueront assés de quoy s'entretenir, soit par la trocque, soit autrement. Cela est vouloir faire naistre des enfans avec les dents & la barbe; & introduire des meres sans mammelles, & sans lait: ce que Dieu ne veut pas. Il y faudra tousiours despenſer les premières années, iusques à ce que la terre suffisamment cultivée,

tiuée, les artifices introduicts, & les mesnages accommodés, le corps de la colonie ait prins vne iuste accroissance, & fermeté: & à cela faut se resoudre. Or tout de mesme, faut proceder pour le tēporel; aussi conuient-il le faire, & à semblable proportion pour le spirituel. Bien catechiser, instruire, cultiuer, & accoustumer les Sauuages, & avec longue patience, & n'attendre pas, que d'vn an, ny de deux ils deuiennent Chrestians, qui n'ayēt besoin ny de Curé, ny d'Euesque; Dieu n'a point faict encores de tels Chrestiens, ny n'en fera, comme ie croy. Car nostre vie spirituelle depend de la Doctrine, & des Sacrements, & par consequent de ceux qui nous administrent l'vn & l'autre, selon son institution sainte.

Mais si partout il faut diligemment Catechiser les peuples auāt

que les introduire dans l'Eglise; & leur communiquer le Sacrement de regeneration; c'est en ces lieux, où sur tout il le faut. La raison est, parce que ces Canadiens sont vagabonds (comme nous auons dit,) & ayans leur vie çà & là sans arrest; & qui partant ne pourrout assister ordinairement ny à messes, ny à prieres ou office publics, ny frequenter sermons, ny receuoir les sacrements, ny auoir des Prestres avec eux: comment est ce donc que vous voulez qu'ils se puissent entretenir en la foy & grace de Dieu, s'ils nesõt bien instruits, & au double des autres? Car nous, qui viuons entre les troupes des Religieux, & sous la garde de tant de Pasteurs, & en l'affluence de tant de bons liures, exemples, loix & police, à peine le pouuons nous, qui sommes vieux, & pour le dire ainsi,
natura

naturalisés Chrestiens, comment le pourront-ils faire tout nouveaux qu'ils font, seuls, sansgarde, sans lettres, sans institution, sans coustume ? Or de dire que c'est assés d'engendrer, sans penser comment on donnera l'entretien, c'est iustement dire, que c'est bien fait de donner vie, pour l'oster avec cruauté, ce qui n'est pas acte de Pere, ains de pire que meurtrier. Tout de mesme enest-il en la regeneration spirituelle, laquelle se faict par le Baptisme. Car la donner, sans pourvoir à la nourriture du regeneré, c'est faire ce qu'a dit nostre Sauueur ; chasser le Diable d'une maison, à celle fin qu'icelle estant balliée, & parée, l'ennemy dechassé y rentre de nouveau, non ja seul, ains accompagné de sept autres, pires que luy, & par ainsi faire que le miserable regeneré soit apres son Baptisme

ptesme en plus piteux estat de beaucoup, qu'il n'estoit deuant qu'estre baptisé. D'auātage la pratiqueades-ja mōstré cesteneceffité de bien catechiser auant le Baptesme en vnpaïs où la gēt n'estoit point Sauuage, ains ciuile; non coureuse, mais arrestee; non abandonnee, ains sur-veillée de Pasteurs, sçauoir est, au Peru & Mexique. Car au commencement on y baptisa fort facilēmēt. Qu'en aduint il? On se trouua subitemēt sur les bras, plustost vne Synagogue de Samaritains, qu'un'Eglise de fides. Car ces tost Baptisez venoyent bien à l'Eglise, mais ils y marmotoyent leurs anciennes idolatries. Ilschommoyent les festes commandées; mais en faisant leurs anciens sacrifices, danses, & superstitions, ilsalloient à la sainte Communion, si l'on vouloit, mais c'estoit sans sçauoir ny *Credo*,
ny

ny *Confiteor*. Et au fortir de là, s'en alloient enyurer, & chanter au Diable leurs forceleries accoustumées. Quel remede à ces malheurs? Quelle couverture à ces infamies? O qu'il a fallu que ceux-là ayent sué, qui sont suruenus depuis: là où facilement, & en peu de temps cest'yuraye eust peu estre defracinée dès le commencement, en bien labourāt le chāp auant que l'ensemencer. Je veux dire, en gardant l'ancien vsage de l'Eglise de donner le Baptême reseruément, ayant premieremēt des Postulans & Requerans, & puis des Catechumenes, & à la parfin des Baptisés. Aussi le maître de toute Sapience à dit treffagement : *Que la terre fructifie premierement l'herbe, puis l'espy, & en fin le plein froument en l'espy*. Ioseph Acosta a tres bien remarqué la faute, que i'ay dite cy deuant, & elle
n'est

n'est point excusable apres le iugemēt formel & sentence de l'Eglise. Voyez le Canon, *Ante baptismum. de consec. distinct. 4.* & les suiuaunts.

Certes ie suis marry de le dire, & m'en tairois fort volontiers, n'estoit la neceffité, qui me contraint, à cause que, ou par malice, ou bien par ignorance lourde, on accuse les Iesuites en chose, où toutes-fois ils ont paru estre vrayement sinceres, & cōstants seruiteurs de Dieu. Car il est vray qu'iceux arriués en la nouuelle France, ils trouuerēt qu'on y auoit ja baptisé (à ce qu'on disoit) enuiron quatre vingts personnes, mais ils n'eurent auoir la liste, quoy qu'ils misent peine de la recouurer. Or recontrants aucuns de ces nouueaux baptisez, ils tascherent à recognoistre leur portée, & recongneurent pour tout, qu'ils ne sçauoyent

uoient pas mesme faire le signe de la Croix; aucuns ignoroyent leur nom de Baptisme, & interrogés s'ils estoient Chrestiens, ils faisoient signe de n'auoir iamais ouy ce mot. Ils ne sçauoyent point de prieres, ny de creance, & ne monstroyent aucun changement du passé, retenoyent tousiours les mesmes forceleries anciennes, ne venās encores à l'Eglise q̄ comme les non baptisés, c'est à dire aucunes fois, par cōpagnie, ou curiosité, & assez indeuotemēt. Voire quelques François nous rapportoyent, que quand ils estoient à part ils se mocquoyēt insolēment de nos ceremonies, & qu'au fonds, & à les bien sonder, ils n'auoyent prins le Baptisme, que pour vne marque d'estre amis des Normans, car ainsi nous appellent-ils. On exceptoit de ce nombre, le grand Membertou, car de vray cestuy-

K là

là estoit Chrestien de cœur, & ne desiroit rien tant que de pouuoir estre bien instruiçt, pour instruire les autres. Les Iesuïtes dōc, apperceuants tout cecy, se resolurent de ne point baptiser aucun adulte, sinō apres que selon les Sainçts Canons, il auroit esté bien initié, & catechisé. Car le faire autremēt ils recognoissoyēt fort bien estre non seulement vne prophanation du Christianisme, ains aussi vn'injustice enuers les Sauuages. Car puis que c'est iniustice d'induire quelqu'un à signer vne promesse ou serment obligatoire sans luy donner à entendre les conditions auxquelles il s'astraint: combien plus le fera-il de pouffer vn hōme de sens, & d'aage competent à faire profession solemnelle de la loy de Dieu, (ce qui se faiçt par le Baptisme,) sans qu'il ait esté iamais au parauāt nouice, ny qu'on
luy

luy ait donné à entendre les regles & devoirs de saditte profession? Les Sauvages n'ont point esté si hebetés, qu'ils n'ayent fort bien sceu nous reprocher cest' iniustice, d'autant qu'apres ces baptêmes, que nous auons dit, comme les Iesuites requeroient, qu'ils quittaissent la Polygamie, & vécussent Chrestienement, puis qu'ils s'y estoient obligés; ils leur dirent, que nous estions de meschantes gents, qui leur voulions faire accroire qu'ils eussent cōtrâcté à des conditions, lesquelles ils n'auoyent iamais entendu, ny peu entendre. A ces causes dōc les Iesuites dilayants le Baptême de ceux, qui le desiroient, se mirent avec toute diligēce possible à traduire en Canadois l'oraison Dominicale, & la salutation de l'Ange, le Symbole, & les Commandements de Dieu, & de l'Eglise

avec vne petite explication des Sacremens, & quelques oraisons, car c'estoit toute la Theologie, de laquelle ils auoyent besoin. Si n'y eust-il moyen d'en venir à bout; nō pas d'un tiers, ou quart de tout cela, ainsi que nous monstrerons tantost.

Cependant voicy vn grād murmure, qui s'esleue entre nos François, de ce qu'on ne baptisoit point. Car nous sommes en vn siecle, auquel, qui scait lire, est à son opinion, grand Theologien: & qui a le moindre soin de son ame, est à son aduis le plus apte pour regir l'Eglise de Dieu, & pour entreprendre sur les oingts du Sauueur. Cecy n'est point tolerable, (disoient-ils, ainsi que le *Factum* le professe) ces gens cy sont inutiles: Il en faut escrire en Frāce: & autres menaces, lesquelles ils vindrent faire au P. Biard, lequel

lequel tafcha de les appaifer, & entre autres chofes leur dit : Mes amys, fi les Iefuites euſſent eſté conuoyteux de vaine gloire, vous leur monſtrez la route, qu'ils deuoyent tenir ; de toſt baptiſer le plus de gens, qu'ils euſſent peu ; parce qu'il y a bien à preſumer, que ces conuerſions eſtans ſceües en France, les Imprimeurs de Paris n'euffent pas eſté plus negligents, ny les Colporteurs plus enroüez à crier telles nouuelles par les rues de la ville en leur recommandation. Mais à Dieu ne plaife, (diſoit-il) que nous voulions ſembler Apoftres, n'eſtans que miſérables pecheurs ; ny que nous voulions acquerir le bruiſt de bons meſnagers, & diligens ſeruiteurs, en diſſipant l'heritage de noſtre Maïſtre. On meſdira de nous, nous le ſentons prou : ne croyez pas que nous ſoyons ſi ſtupides.

K 3 Mais

Mais il ne faut non plus laisser le bien pour l'infamie, que l'entreprendre pour les loüanges. C'est à Dieu à qui nous seruons, & à la maison de qui si nous deuons apporter aucun fruit, c'est en patience, car ainsi l'a-il dit, *Il apportera fruit en patience.* Nous baptisons les petits enfans, comme vous voyez de la volonté de leurs parens, & sous l'esperance, que nous aurons moyen de les instruire, quand ils viendront à l'usage de raison. Les aagez, qui meurent, nous les baptisons aussi, les catechifants du mieux que nous pouuons & que le temps le permet; Quant aux autres, qui sont hors le peril de mort, nous les baptiserons aussi, quand par vostre ayde nous les pourrons instruire en leur langage, & qu'eux nous sçauront répondre. Car il faut que le baptisé adulte responde luy-mesme, & non

non le parrain pour luy. Aydez-nous, & priez pour cela selon vostre grand zele, & ne vous tourmentez, pensants qu'ils periront, s'ils n'ont receu le Baptême : car aussi bien periront-ils, & pirement, s'ils l'auoyent receu sans bonne disposition : comme si apres le Baptême, ils meurent en peché mortel, ils perissent. Que si vous repliquez, qu'apres le Baptême leurs pechez leur seront pardonnez par la seule contrition, en cas qu'ils n'ayent point de Prophetes pour se confesser; Aussi vous dy-ie, que par la mesme detestation de leurs pechez, avec la volonté derecevoir le Baptême, ils seront sauuez, en cas qu'ils ne rencontrēt aucū qui puisse le leur appliquer. Partant vous voyez, que la premiere chose, que nous taschons de leur apprendre, c'est la maniere de se conuertir à dieu de tout leur

cœur par vraye contrition, & desir, de s'vnir, & incorporer avec nostre Sauueur I E S V S - C H R I S T. Car c'est vne disposition pour receuoir le Baptême mesme: & elle est telle, qu'elle suffit à salut, quand on ne peut receuoir le Sacrement par effect. Il est vray, nous auons la jambe fort pesante pour monter mesme ce premier degré; mais courage par vos prieres, Dieu nous renforcera de son S. Esprit. Telles & autres semblables raisons furent pour lors deduiçtes par ledit P. Biard, & ont esté souuent repetées depuis, sans que iamais on s'en soit voulu contenter; marque infaillible, que lon cherchoit quelque autre chose, que raison.

Or à l'occasion des Colonies, & de leur bon establissement, duquel nous parlions; nous sommes deualez sur le propos du Catechisme

me, & sur la defense des Iesuites: non sans necessité à mon aduis, ny sans profit bien grand. Ores, puis que nous auons fait mention du *Faëtum*, escrit contre lesdits Iesuites, & qu'il nous faudra d'ores-en-auant coup sur coup, en conuaincre les mensonges: c'est icy à nous d'exposer, quel est ce *Faëtum*, qui son Escriuain, & quelles causes il se dit auoir eu de sortir au monde.



CHAPITRE XII.

A quelle occasion les Iesuites allerent en la Nouvelle France, l'an 1611. & ce que les François y firent dès l'an 1608. iusques à leur venue.

N Ous auons cy-deuant discouru des terres, & peuples de la Nouvelle France, & parlâts du

du moyen de pouuoir ayder ces Nations: à ceste occasion nous sommes tombez sur le *Factum* escrit, & publié contre les Iesuites. Or d'autant, que ce difamateur, & factieux (ainsi le nommeray-ie d'ores-en-auant,) commençant dés l'embarquement des Iesuites, les poursuit, comme à la trace en Canada par boys, & riuieres, mer, & terres, de iour & de nuit, en tous leurs voyages & demeures, espiant par tout de tirer sur eux à couuert & proditoirement quelques impostures, & calomnies. A ceste cause il nous faut de necessité reprendre mesmes erres pour defendre l'innocence, & rapporter au vray ce qui est de leurs actions, & deportements: ainsi que i'ay promis de faire en l'Auant-propos. Et jaçoit qu'à cest'occasion nous serons contraincts souvent de particulariser plusieurs
petits

petits affaires, non guiere bien conuenables à la grauité d'un'histoire, ny à la dignité d'un Lecteur honorable; toutesfois i'estime que de ceste mienne diligence on pourra tirer trois grands fruiçts, outre la recognoissance de la verité d'auec les fraudes, & bourdes, qui de soy mesme seroit fort profitable.

Le premier emolument, que le sage Lecteur en tirera est, que de la practique, actions, voyages, & accidents, que nous luy specifierons l'un apres l'autre, il recognoistra beaucoup mieux, ce qui est de ces terres, de leur naturel, du moyē de les aider, & les accidēs de telles expéditions & enterprinſes.

Le second qu'il recontera tāt d'euenemens, & si diuers, tant de fortunes, & incidents auec leurs moments & articles, que sa prudēce pourra beaucoup s'y former.

Car

Car en verité, c'est tout autre chose que philosopher en these, & de practiquer en hypothese: de mouler ses idees en chambre, & d'esclorre ses actions entre les hōmes: de faire son compte sur la liberte du genre, & se trouuer puis apres asseruy au lieu, temps, personnes, & mille petits incidents, mais qui estreignent bien fort; de nul prix, mais qui souuent neantmoins font changer de resolutiō, & de fortune. Or c'est en l'exercice de ces particulieres circōstances, & pratique, qu'on acquiert la prudence; non en vne veuë, & recognoissance sommaire, & vniuerselle.

Le tiers fruiēt fera de recognoistre vne vrayement paternelle, douce & admirable prouidence de Dieu sur ceux, qui l'inuoquent, & se fient en luy parmy les hazards, & varietés de ceste
vie,

vie, tels qu'on en verra icy beaucoup. Ces trois profits, à mon avis, pourront bien contre-balancer la lōgueur du temps, qui s'employera en ceste lecture.

Mais à celle fin, que le tout s'entende mieux, il nous conuient retourner à ceux, qu'auons ja dés si longtemps laissés: sçauoir est, aux François, qui retournerent de Canada en leur pays, l'an 1607.

Il vous a esté raconté, comme sur la fin de ladicte année 1607. tout le train du sieur de Monts s'en reuint en France, & fut lors ceste nouuelle France entieremēt abandonnée des François. Neantmoins l'an suiuant 1608. le sieur de Monts constitua son Lieutenāt le sieur Champlain, & le manda descourir au long de la grande riuiera S. Laurens; Champlain y fit vaillamment, & fonda l'habitation de Kebec. Mais quant aux

L faicts,

faicts, voyages, & descouuertes dudit Champlain, il n'est ja besoin, que ie les vous crayonne, puis que luy mesme les a si bien & si au long depeint en ses liures.

Or le sieur Iean de Biencourt, appellé de Potrin-court auant que le sieur de Monts partist de la nouuelle France, luy demanda en don Port Royal. Le sieur de Monts le luy accorda, moyennant, que dans les deux ans prochains ledit de Potrin-court s'y transportast avec plusieurs autres familles pour le cultiuer, & habiter ainsi qu'il promettoit de faire. Doncques l'an 1607. tous les François estants reuenus (ainsi qu'a esté dict,) le sieur de Potrin-court presenta à feu d'immortelle memoire Henry le Grand la donation à luy faicte par le sieur de Monts, requerant humblemēt sa Majesté de la ratifier. Le Roy eust

eust pour agreable ladicte Re-
 queste, & proiettant en foy de
 puiffamment remettre sus ceste
 Françoisépeuplade, dit au P. Co-
 ton, qu'il vouloit se seruir de leur
 Compagnie en la conuersion des
 Sauuages. Qu'il en escriuit au P.
 General ; & qu'on designast au-
 cuns, qui se disposassent à ces vo-
 yages. Qu'il les appelleroit au pre-
 mier temps ; promettant dès lors
 deux mille liures pour leur entre-
 tien.

Le Pere Coton obeït à sa
 Majesté, & bien tost par tous les
 Colleges de la France fut en-
 tendu, qu'on en deuoit choisir
 quelques vns pour ceste mission.
 Plusieurs se presenterent pour
 estre de la partie, comme est la
 coustume en telles expeditions
 beaucoup penibles, & peu ho-
 norables ; & entre autres se pre-
 senta le P. Pierre Biard, ensei-

L 2 gnant

gnant pour lors la Theologie à Lyon, Dieu voulust que ledit Pere fut choisi, & enuoyé à Bourdeaux sur la fin del'an 1608. Parce qu'on pensoit à Lyon, que le project d'un Prince tant efficace, ayant esté signifié dès tant de mois, l'exécution n'en pouvoit estre que bien proche. Mais le P. Biard fut autant deceu du lieu, que du temps. Car à Bourdeaux on fut estonné, quand on ouyt ce pourquoy il y venoit. Nulle nouvelle d'embarquement pour Canada, ouy bien du debris, & defroute passée, de laquelle chacun philosophoit à sa façon. Nul apprest, nul bruit ou nouvelle.

Sur la fin de l'an suiuant 1609. Le sieur de Potrin court vint à Paris, où sa Majesté ayant sceu, que contre son opinion ledit sieur n'auoit bougé de France (car le Roy le croyoit auoir passé la mer aussi tost

toſt apres auoir obtenu la confirmation de Port Royal.) Il ſe faſcha cōtre luy. Dequoy le dit ſieur fort touché, reſpondit, que puis que ſa Majeſté auoit ceſt affaire tantà cœur deſlors il prenoit congé d'elle, & que de ce pas il ſ'en alloit mettre ordre à ſ'equipper pour ſon voyage. Or le P. Coton, qui eſtoit en peine pour le Pere Biard, & pour la grande ſemonce, qu'il auoit faiçt au nom du Roy, ayant ſceu le congé prins du ſieur de Potrincourt, l'alla trouuer, & luy offrit compagnied'aucuns de ſon Ordre. Il receut reſponſe que mieux ſeroit d'attendre l'an ſuiuant ; qu'auffi toſt eſtāt arriué à Port Royal il renuoyeroit ſon fils en France ; & qu'avec iceluy toutes choſes eſtant mieux diſpoſées, ceux-là viendroyēt, qu'il plairoit au Roy d'enuoyer. Sur ce il partit de Paris, & conſuma tout

l'Hyuer à se preparer.

L'an suiuant 1610. il s'embarqua sur la fin de Feurier, & n'arriua que bien tard à Port Royal, sçauoir est sur le commencement de Iuin, où ayant assemblé le plus de Sauuages qu'il peut, il en fit baptiser enuiron 24. ou 25. le iour de la sainct Iean, par vn Prestre appellé Messire Iossé Flesche, surnommé le Patriarche. Peu apres, il renuoya en France le sieur de Biencourt son fils, aagé d'environ 19. ans, pour apporter ces nouuelles du baptesme des Sauuages ; & rapporter bien tost secours : car on estoit assez mal pourueu, pour passer l'Hyuer contre la faim.

Le moyen de pouuoir trouuer secours estoit vne association, qu'il auoit contractée avec le Sr. Thomas Robin, dit de Coloignes, fils de famille, & en puissance de pere ; par laquelle association il conuenoit

uenoit entre eux, que lediēt de Coloignesourniroit l'habitation de Port Royal durant cinq ans, de toutes choses neceſſaires, & ſonſeroit abondamment pour pouuoir trocquer avec les Sauuages; & que moyennant ce, il auroit les émoluments, qu'il ſeroit icy trop ennuyeux de raconter.

Leſdiēts de Coloignes, & Bien-court arriuerent à Paris le mois d'Aouſt ſuiuāt, & par eux on ſceut en Court ces Baptēſmes, & nouvelles conuerſiōs que nous auons dit. Tous en furent bien-aīſes; mais le mal fut, que ceſte feſte ne ſe trouua pas eſtre celle des eſtreines.

Or Madame la Marquiſe de Guercheuille, comme entre ſes autres rares & ſingulieres vertus, elle eſt ardamment zelée à la gloire de Dieu, & conuerſion des ames: voyant vne ſi belle occa-

L 4 ſion,

sion, demanda au Pere Coton si à celle fois aucuns de leur compagnie ne s'en iroyent point à la nouvelle France. Le Pere Coton respondit, qu'il s'estonnoit fort du sieur de Potrincourt, qui luy auoit promis, que renuoyant son fils il appelleroit ceux de son ordre, qui auoyent esté destinés par le Roy; & ce nonobstant il ne faisoit aucune mention d'eux, ny par ses lettres, ny par ses commissions. Madame la Marquise voulut sçauoir comm'alloit tout cet affaire, & s'en enquit du sieur Robin: qui respondit, que toute la charge de l'embarquement luy auoit esté baillée, mais qu'il n'auoit point de commission particuliere pour les Iesuites; neantmoins qu'il sçauoit assez, que le sieur de Potrincourt se sentiroit fort honoré de les auoir aupres de foy, que pour leur entretenement luy
mesme

mesme s'en chargeroit, comme il faisoit aussi du reste de toute la despense : vous n'en ferés point chargé respōdit madame la Marquise, parce que le Roy les defraye. Et avec tel propos enuoya ledit de Coloignes au P. Christofle Baltasar Prouincial. Lequel sur ces promesses manda au P. Pierre Biard, (qui lors estoit à Poictiers,) de venir à Paris, & luy fut donné pour compagnon le P. Enemond Massé, Lyonnais. Eux deux ainsi destinés à ce voyage de Canada, s'abboucherēt avec les sieurs Robin & Biencourt, & partie faicte le rendez-vous fut assigné à Dieppe au 24. d'Octobre de la mesme année 1610. Car en cetemps là disoyent-ils, tout sera prest, si le vent, & la marée le font.

Ainsi les Iesuites furent bientôt en conche. Car la Royne leur fit deliurer cinq cents escus promis

ciatur ut pariat ; endure beaucoup de conuulsions, & tranchées, à pouuoir enfanter. Aussi la conception, & le proiect de toute bonne œuvre a besoin de grace. Car en fin sans ceste semence, & germe celeste nos cœurs ne peuuent rien concepuoir, ny former d'organique, fecond & viuant. Mais quand ce vient à esclorre le bon œuvre, ieveux dire, quand le terme de ce pieux enfantement de vertu approche, lorsil semble que tout conspire à la suffocation de ceste diuine creature, lors faut-il sentir des douleurs, & trāses, que Satan fuscite, & craindre plustost d'vn auortemēt infructueux, qu'auoir esperance d'vn heureux accouchement. Les Iesuites ont experimenté cecy partout, & nomméemēt aux effets salutaires, qu'ils ont desiré produire à la conuersion de la nouuelle France. Nous
 auons

auons dit cy deuant, que l'assignatiō leur auoit esté baillée à Dieppe au 24. d'Octobre, qu'en ce temps-là le nauire deuoit estre cōme l'oiseau sur la branchen'attendant rien plus, que de voler. Mais bien loin de conte: Ils trouuerent à Dieppe, que le nauire n'estoit pas seulement radoubé. De plus, à leur arriuée grād bruit parmy la Reforme. Car le sieur Robin, qui (comme nous auons dit) soustenoit, toute la charge de l'embarquement, auoit donné cōmissiō à deux marchands de la Pretenduë, appellés du Chefne & du Iardin, de vacquer auradoub & cargaison du nauire sous promesse de satis-faire à leurs vacations, & parties, & ensemble de les associer à quelque part du profit, qui reuiendroit de la traicte de rerie, & de la pesche des r. Or les Marchands n'auoyent

uoient guieres auancé de la besongne iusques à lors, ie ne sçay pourquoy : & dés lors mesme ils commencerent encores à reculer. Car ils s'opiniastrerent, iurants par leur plus haut iuron, que si les Iesuïtes deuoyent entrer dans ce nauire, ils n'auoyent que faire d'y rien mettre. Qu'ils ne refusoient point tous autres Prestres, ou Ecclesiastiques, voire qu'ils s'offroiēt à les nourrir ; mais que pour des Iesuïtes: infociable antipathie.

On escriuit de cecy en Cour : & la Royne mādā au sieur de Cigoigne, Gouverneur de Dieppe, qu'il fit sçauoir aux surintendans Consistoriaux estre de sa volonté, ce que son feu Seigneur, & mary auoit projectté de son viuant, sçauoir est, que les Iesuïtes allasēt en ses terres de la nouuelle France, & partant, que s'ils s'opposoyent à ce voyage, ils se bandoyent con-

M tre

tre son intention , & bon plaisir. Mais pauvre esperon. Nos Marchands n'enauācerent point d'un pas, & à faute d'argent les sieurs Biencourt, & Robin estoient cōtraincts de passer sous leur barre: qui à ceste cause leur promirent, & iurerent, que iamais les Iesuites n'entreroient dans leur nauire. Sous ceste promesse les Marchāds se mirent à equipper, veu mesmement, que les Iesuites n'estoyent plus deuant leurs yeux, car ils s'estoyent retirez à leur Coliege d'Eu.

Or madame la Marquise de Guercheuille ayant ouy ce mespris formel des volontés de la Royne, comme ell'est d'un cœur genereux, s'indigna que des petits mercadants fussent esté si outrecuidés ; & partant estima qu'il les falloit punir iustement en ce qu'ils ont de plus sensible, c'est
qu'on

qu'on se passaſt d'eux. Ayant dōcques ſceu, que tout ce que leſdits Marchands pourroyēt auoir fourni n'eût ſceu monter plus haut de quatre mille liures, elle ne ſe deſdigna point (à fin que pluſieurs euſſent part à la bonne œuvre) de faire vne queſte par tous les plus grands Princes, & Seigneurs de la Cour ; moyennant laquelle ceſte diſte ſomme de quatre mille liures fut bien-toſt cueillie.

Or la diſte Dame ſ'auifa, comme'll'eſt fort prudente, que ceſte diſte ſomme en payant les Marchands, qui auoyent faiſt la cargaiſon, & les deboutant de toute aſſociation, pourroit encores faire deux grands biens pour la nouuelle France. Le premier que ce ſeroit vn bon fonds pour y perpetuellemēt entretenir les Ieſuites, ſans qu'ils fuſſent à charge au ſieur de Potrincourt, ou autre

M 2 que

quelconque, où qu'il fallust tous les ans retourner pour eux à la queste. Le second que par ainsi le profit des pelleteries, & pêche, que ce nauire rapporteroit, ne reuiendroit point en France pour se perdre entre les mains des Marchands, ains redonderoit sur Canada, & là veu qu'il demeuroit en la possessiō, & puissance des sieurs Robin, & Potrincourt, & s'employeroit à l'entretien de Port Royal, & des François y residants. A ceste cause fut conclud, que cest argent ayant esté mis, & employé au profit de Canada, les Iesuites auroient part, & associatiō avec les sieurs Robin, & Biécourt, & partageroyent avec eux les emolumēts, qui en prouiendroyēt; le gouuernement & debite desdictes marchandises demeurant rier lesdits Robin, & Biencourt, ou leurs Agents. Voilale contract
d'asso

dement ; son pere auffi n'auoit que faire d'entendre aux nauigations d'outre-mer, ayāt tout fraichement entrepris le grand party du sel, qui requiert vn fonds, & vne occupatiō si grande, que chacun sçait. Ie dis cecy, parce que le factieux escriuain, iugeāt mal des benefices de Dieu, impute aux Iesuites, que le sieur de Biēcourt ne partit plustost de Dieppe pour la nouvelle France, estāt neatmoins le contraire : car à leur occasion lon trouua de l'argēt pour mettre viste la voile au vent : ce qu'on ne pouuoit faire sans cela. On desmare donques le vingt fixieme de Ianuier l'an 1611, avec d'autāt plus de resiouissance, que les disputes & l'attente auoyent causé d'ennuy. Encores partit-on trop tost, pour arriuer si tard : car on cōsuma quatre moys en la nauigation ; & alla-on surgir premiere-
ment

ment à Campseau, à cause dequoy on fut contraint puis apres de costoyer la terre avec surseance en plusieurs endroits. Ceste coste iusques à Port Royal est d'environ fix vingts lieües.

En nostre route nous eufmes le rencontre du sieur Champlain, qui tiroit à Kebec parmy les glaces sur la fin du moys d'Auril. Ces glaces estoient monstrueuses, car en aucuns endroits la mer en estoit toute couverte, autant qu'on pouuoit estendre la veüe. Et pour passer à trauers, falloit les rompre avec barres & leuiers apposez aux escobilles, ou bec du nauire; elles estoient d'eau douce & auoyent esté charriées plus de cent lieües auant en haute, & pleine mer par la grande riuere S. Laurens. En aucuns endroits apparoiſſoyent des hauts, & prodigieux glaçons nageants, & flottans, esleuez de

trente & quarante brasses, gros, & larges cōme si vous ioigniez plusieurs schateaux ensemble, & comme vous diriés, si l'Eglise nostre Dame de Paris avec vne partie de son Isle, maisons, & palais alloit flottant dessus l'eau. Les Holādois en ont bien veu de plus enormes & prodigieux à Spitbergen, & au destroit de Vbaigats, si ce qu'ils en ont publié est veritable. Nous arriuasmes à port royale le 22. de Iuin de la mesme année 1611. le S. iour de la Pentecoste.

Mais auant que mettre pied à terre disons vn mot touchant l'estat auquel les Iesuïtes ont vescu pendant le voyage. Car quoy que ce foyent choses de peu de consequence elles sont toutesfois necessaires pour fermer la bouche au mensonge. La verité doncques est, Premièrement, qu'il n'eurent aucun seruiteur en tout ce voyage,

ge, sinō leurs propres pieds, & bras: s'il falloit lauer leur linge, si nettoyer leurshabits, si les rapiecer, si pour uoir à aultres necessités ils auoyent priuilege de le faire eux mesmes aussi biē que le moindre. Secondement ils ne se mesloyent d'aucun gouuernement, ny ne faisoient aucun semblant d'auoir point de droict ou puissance dans le nauire; le sieur de Biencourt faisoit tout, seul maistre, & absolu: laquelle forme d'humilité ils ont tousiours cōtinuée despuis à port Royal. Leurs ordinaires exercices estoient de chanter le seruice diuin les Dimanches, & festes, avec vne petite exhortatiou ou fermō: tous les iours le matin, & soir ils assembloyēt toute la troupe pour la priere, & le Carefme par l'exhortation, trois fois seulemēt la semaine. Leur conuersation estoit telle, que le capitaine Iean d'Aune

mais bien plus redoublée au fleur de Potrincourt, qui auoit esté en de grandes peines, & apprenensions durant tout l'Hyuer. Car ayant eu avec soy vingt & trois personnes, sans prouisions iussifantes pour les nourrir, il auoit esté contrainct d'en cōgedier aucuns pour s'en aller avec les Sauvages, viure avec eux : aux autres le pain auoit manqué fix, ou septsemaines durant, & sans l'assistance des mesmes Sauvages, ie ne sçay si tout ne leur eust miserablement failly. Or le secours, que nous leur apportions n'estoit quasi que, comme l'on dit, vn verre d'eau à vn bien alteré. Premièrement parce que nous estions treute-fix en nostre equipage, lesquels adioustez à 23. hōmes, qu'il y auoit, cinquāte neuf bouches se retrouoyent tous les iours à sa table. Et Membertou le Sauvage
par

par dessus, avec sa fille, & sa femme. En apres nous auions demeuré quatre mois sur mer : & par ainsi nos prouisions estoient fort diminuées, veu mesmement, que nostre vaisseau estoit fort petit, sçauoir est de cinquante, ou soixante tonneaux, & plus prouissionné pour la pesche, que pour autre chose. A cest'occasion donc ce fut à Monsieur de Potrincourt de penser plustost comm'il renuoyeroit promptement ceste si grande famille, de peur qu'elle ne consumast tout, que non pas de procurer la trocque, & la pesche, esquelles neantmoins gisoit tout l'espoir de ressource pour vn second voyage. Si ne pouuoit-ils'empescher totalement de troequer ; car il falloit faire de l'argent, & pour payer les gages de ses seruiteurs, & pour estant en France, aller, & venir.

Aces

A ces fins doncques il partit dans ce sien nauire, quelques iours apres auec quasi toutes ses gens, pour aller en vn port des Etechemins, appelé la Pierre Blanche, à 22. lieuës de Port royal droict à l'Oüest. Il esperoit de trouuer là quelque secours de viures au moyen des nauires François qu'il sçauoit y trafiquer. Le P. Biard l'y voulut accompagner, à fin de reconnoistre le pays, & disposition des Nationaires, ce quiluy fut accordé. Ils y trouuerent quatre vaisseaux François, vn appartenāt au sieur de Monts, vn rochelais, vn Maloüin, ou de S. Malo, de du Pont Graué, auquel commandoit vn sien parent appelé Capitaine la Sale, duquel nous parleronstōst ; & vne barque aussi Maloüine, il se faut souuenir de ces quatre vaisseaux pour bien entendre ce qui suit.

N Le

Le sieur de Potrin courtappel-
lant vn chacun de ces quatre l'vn
apres l'autre leur fit recognoistre
son fils pour vice-Admiral: puis
leur demanda aide, remonstrent
les necessités, ausquelles il auoit
esté réduit l'Hyuer passé, promet-
tant de les rembourser en France.
chacun contribua. Mais Dieu par-
doit aux rochelais, car ils trom-
perent la Gabelle, donnant des
barils de pain gasté pour du bon.

Cependant que tout cecy se
traffiquoit, le P. Biard ouyt, que
le ieune du Pont estoit à terre a-
uec les Sauuages, que l'année pro-
chainement passée il auoit esté
faict prisonnier par le sieur de Po-
trincourt, d'où s'estant euadé sub-
tilement, il auoit esté contrainct
courir les bois en grande misere,
& lors mesme il n'osoit aller à son
nauire, de peur qu'il n'y fust faisi.
Le P. Biard ouyant tous ces acci-
dents

dents, supplia le fleur de Potrin-court d'auoir esgard aux grands merites du fleur du Pont le pere, & aux belles esperances qu'il y auoit du fils; adioustant que vraiment c'estoit bien estre malheureux, si les François courants au bout du monde pour conuertir les Sauuages, y venoyent perdre leurs propres concitoyens. Le fleur de Potrin-court se flechist à ces remonstrances, & permit au dit P. Biard d'aller chercher le ieune homme avec promesse, que s'il pouuoit l'induire à venir librement, pour faire la reuerence au dit fleur de Potrin-court, aucun mal ne luy seroit faict, & tout le passé seroit mis sous les pieds, & enseuely. Le Pere y alla, & fut heureux en sō effort, car il amena ledit du Pont au fleur de Potrin-court, & paix, & reconciliation faicte, on tira le canon. Du Pont

en action de graces, & pour l'edification des François, & des Sauvages voulut se confesser le iour suiuant, & faire ses Pasques, car il ne les auoit point faictes de cest' année là. Aussi les fit-il avec fort bon exemple de tous, au bord de la mer, où se chantoit le seruice. Ses deuotions acheuées il supplia le sieur de Potrincourt de permettre que le P. Biard vinst dîner à son nauire, ce qui luy fut accordé. Mais le pauvre inuitât ne sçauoit pas quelle defferte l'attendoit. Car ie ne sçay cōment son nauire luy fut saisi, & emmené. Lequel pour le faire court, luy fut rendu à la sollicitation instante dudit P. Biard, qui en auoit le cœur tout transi. En quoy le sieur de Potrincourt se mōstra fort quiteable. Et voulut obliger ledit Pere, qui luy en sçaura gré à iamais.

C H A



CHAPITRE XVI.

Le retour du sieur de Potrincourt en France, & la difficulté d'apprendre la langue des Sauvages.

NOus auons expliqué cy deuant la neccessité, laquelle pressoit le sieur de Potrincourt de renuoyer tost ses gēs en Frāce. Or ie voulut les reconduire luy mesme en personne, à fin de plus efficacement donner ordre à toutes choses, & principalement à vn prochain raitaillement: car sans iceluy ceux, qu'il delaiissoit à Port Royal, estoient sans moyen de passer l'Hyuer, en manifeste danger d'estre trouffés par la famine. Pour ceste cause donc il partit enuiron la my-Iuillet de la mesme annee 1611. & arriua en France sur la fin du mois d'Auost prochain

N 3 sui

fuiuāt: il laissa son fils en sa place, le sieur de Biencourt, avec vingt & deux personnes, en contant les deux Iesuites, lesquels voyants que pour la conuersion des Payens la langue du païs leur estoit totalement necessaire, se resolurent d'y vaquer en toute diligence. Mais on ne scauroit croire les grandes difficulés, qu'ils y rencontrèrent: parce principalement, qu'ils n'auoyent aucuns interpretes, ni maistres. Le sieur de Biencourt, & quelques autres y scauoyēt bien quelque peu, & assez pour la trocque, & affaires communes; mais quand il estoit questiō de parler de Dieu, & des affaires de religion; là estoit le faut, là le cap-nō. Partant ils estoient contrainsts d'apprendre le lāgaged'eux mesmes, s'enquestāts des sauuages comme il appelloyēt chasque chose. Et la besongne n'ē estoit point fort penible, tandis que

que ce qu'on demandoit se pou-
 uoit toucher ou monſtrer à l'œil;
 vne pierre, vne riuiera, vne mai-
 ſon; frapper, ſauter, rire, ſ'aſſeoir.
 Mais aux actions interieures, &
 ſpirituelles, qui ne peuuent ſe de-
 monſtrer aux ſens, & aux mots,
 qu'on appelle abſtracts, & vniuer-
 ſels; comme croire, douter, eſ-
 perer, diſcourir, apprehender,
 vn animal, vn corps, vne ſubſtan-
 ce, vn eſprit, vertu, vice, peché,
 raiſon, iuſtice, &c. En cela il fal-
 loit ahanner, & ſuer, là eſtoient
 les tranchées de leur enfantemēt.
 Ils ne ſçauoyent par quel endroit
 le prendre, & ſi en tentoyent plus
 de cent; il n'y auoit geſte, qui ex-
 primaſt ſuffiſamment leur conce-
 ption, & ſi ils en employoyent dix
 mille. Cependant nos meſſers de
 Sauuages à fin de ſe donner du
 paſſetemps, ſe mocquoyent libe-
 ralement d'eux; touſiours quel-

que fornette. Et à fin que la mocquerie fust encores profitable, si vous auiés vostre papier, & plume pour escrire, il falloit qu'ils eussent deuant eux le plat remply, & la seruiette deffous. Car a tel treprier se rendent les bons oracles: hors de là, & Apollon & Mercure leur defaillent: encores se fachoyent-ils, & s'en alloient quā on les vouloit retenir vn peu long temps. Qu'eussiez vous fait là dessus? Car de vray ce trauail ne peut estre apprehendé, que par ceux, qui l'experimentent. En apres comme ces Sauuages n'ont ny religion formée, ny police, ny villes, ny artifices, les mots aussi, & les paroles propres à tout cela leur manquent; Sainct, Bien-heureux, Ange, Grace, Mystere, Sacrement, Tentation, Foy, Loy, Prudence, Subiection, Gouvernement, &c. D'où recouurerés vous

vous tout cela qui leur manque ?
 Ou cōme vous en passerez-vous ?
 O Dieu que nous deuifons bien à
 noſtr'aife en France. Et le beau
 eſtoit, qu'apres qu'on s'eſtoit rom-
 pu le cerueau à force de deman-
 des, & recherches, comme lon ſe
 penſoit en fin d'auoir bien rencō-
 tré la pierre philoſophale ; on
 trouuoit neantmoins puis apres,
 que l'on auoit pris le phantoſme
 pour le corps, & l'ombre pour le
 ſolide : & que tout ce precieux E-
 lixir s'en alloit en fumée. Souuent
 on s'eſtoit moqué de nous au
 lieu de nous enſeigner, & aucu-
 nesfois on nous auoit ſuppoſé des
 paroles des-honneſtes, que nous
 allions innocemment preſchotāt
 pour belles ſentences l'Euan-
 gile. Dieu ſçait, qui eſtoient les
 ſuggeſteurs de tels ſacrileges.

Vn expedient ſe preſenta aux
 Ieſuites pour ſe depeſtrer heureu-
 ſement

fement de ces embroüillements, & entraues. C'estoit d'aller trouuer le ieune du Pont duquel on apportoit nouuelle, qu'il s'estoit resolu d'hyuerner à la riuiera S. Ieā, à quelques dix-huict, où vingt lieuës de Port Royal. Car d'autāt que ledit du Pont auoit ja long temps vescu au pays, & mesmes à la Syluatique parmy les Originaires, on disoit de luy, qu'il entendoit fort biē la lāgue. Et ne falloit point douter, qu'au moins il sçauroit propremēt expliquer les demandes pour tirer des sauages la responce à propos: ce qui estoit necessaire pour coucher par escrit vn petit Catechisme, & instruction Chrestienne. Le P. Biard donc se resolut d'aller chercher ledit du Pont, se determinant de plustost passer la Baye Françoise dans vn cauot, deuant que de ne se seruir de ceste occasion de bien faire.

Mais

pour presser le secours attendu, & représenter l'estat pitoyable auquel on estoit. Le P. Biard l'accompagna; & ils rencontrèrent ce nauire tant à propos, que s'ils eussent tardé d'un demy quart d'heure, la commodité en estoit perdue: car j'il faisoit voyle pour reuenir en France. Estans dedans, nous apprinsmes que le Capitaine Platrier s'estoit resolu de passer l'Hyuer en l'Isle sainte Croix, & qu'il y estoit resté lui cinquieme. Ceste nouuelle fit prendre resolution au sieur de Biencourt d'aller à Sainte Croix de ceste mesme tirade, auant que le Capitaine Platrier eust moyē de se fortifier: car il vouloit tirer de luy le Quint de toutes ses marchandises, & traicte, parce qu'il hyuernoit sur le pays. L'Isle Sainte Croix est à fix lieües du Port aux Coquilles, au milieu d'une riuere.

Doncques

Doncques le fleur de Biencourt y vint, accompagné de huit personnes, & y entra en armes, ayant laissé le P. Biard en vn bout de l'Isle, sur des rochers attendant l'euenement, parce que lediët Pere auoit conuenü avec lediët fleur, qu'en cas d'aucune inuasion, ou actes de guerre, ou force contre les François, il seroit delassé enquelque lieu à l'escart, en telle façon, qu'vn chacun peust sçauoir, qu'il estoit amy de tous les deux partys, & qu'il s'entremettrait fort volontiers pour accorder les differents, mais nullement pour estre partialiste.

Dieu mercy, tout passa heureusement : Platrier nous traicta le mieux qu'il peut : Et à son ayde le fleur de Biencourt recouura vne barque, laquelle estoit au Port aux Coquilles, avec laquelle il s'en retourna à Port Royal, où

O on

on trouua nouvelle besongne : car Henry Membertou, le Sagamo des Sauvages, qui premier d'iceux auoit receu le S. Baptisme, estoit venu de la Baye sainte Marie, pour se faire penser d'une maladie, qui l'auoit surprins. Le pere Enemond Massé l'auoit logé dans sa petite Cabane, au liét mesme du P. Biard, & là le seruoit comme vn sien pere & domestique. Le P. Biard trouuant ce malade dans son liét, fut bien ayse de l'occasion de charité, que Dieu luy enuoyoit : Et tous deux se mirent à le seruir de iour, & de nuict, sans qu'autre quelconque les y soulaageast, hors l'Apoticaire Hebert, qui apportoit des medecines, & viandes qu'il luy falloit dōner. Vne de leurs plus grandes peines estoit de tāt couper & apporter de bois qu'il en falloit pour le iour, & la nuict: Car la nuict commençoit à estre
bien

bien frilleuse, & tousiours il falloit bon feu, à cause de la mauuaise senteur, d'autant que c'estoit la dysenterie. Au bout de cinq, ou six iours de tel seruice, la femme, & la fille dudit Membertou vindrent à luy, à cause dequoy le P. Biard pria le sieur de Biencourt de faire changer le malade en quelque autre des cabanes de l'habitation, puis qu'il y en auoit deux ou trois vuides; parce qu'il n'estoit ny beau, ny bien seant que des femmes fussent iour, & nuiët en leur cabane: & moins encores qu'elles n'y fussent, estans la femme, & la fille du malade. D'autre part, la cabane estoit si petite, que quand on y estoit quatre assemblez, lon ne s'y pouuoit tourner.

Ces raisons estoient par trop euidentes, mais lediët sieur ne fut pas d'aduis, qu'on remuaist le malade en aucune des cabanes de

l'habitation, ains luy en fit dresser vne au dehors, où le malade fut transporté. Ce changement ne luy profita point : car il deteriora déslors manifestement, & mourut quatre ou cinq iours apres. Ce neantmoins les Iesuites ne māquerēt iamais de l'aider, & assister, luy fournissant toutes choses à leur possible : & le seruants iusques à sa mort. Ce bon Sauuage s'estant confessé, & receu l'extreme-onction dit au sieur de Biencourt, qu'il vouloit estre enterré avec ses peres & progeniteurs. Le P. Biard resista fort à ceste proposition, l'admonestant ne luy estre loisible estant Chrestien de vouloir estre enterré avec des Payēs damnés; veu mesmes qu'en cela il bailleroit vn grand scandale, d'autant que les Sauuages oyants, & voyants qu'il n'auroit voulu estre enterré avecques nous; facilement
entre

entreroient en soupçon qu'il n'auroit esté Chrestien, que par apparence. En tout cas, que tout cela sembleroit tousiours vn mespris de la sepulture Chrestienne, &c. Le sieur de Biencourt repliqua pour Membertou qu'on feroit benir le lieu, & qu'on l'auoit ainsi promis audit Membertou. Le P. Biard respondit, que cela ne se pouuoit faire: d'autant que pour benir ledit lieu il faudroit deterrer les Payens y enseuelis, ce qui seroit pour se faire abominer de tous les Sauuages, & sentiroit par trop son impieté. Les raisons ne seruoyent de rien, parce que le malade estimant que le sieur de Biencourt fust de son costé, persistoit en sa deliberation. Le P. Biard pour leur donner à entendre que cest affaire estoit plus important, qu'ils ne pensoient, leur denonça, que cest enterrement se feroit

fans luy, & qu'il le leur donnoit à
 entendre dés lors, protestant qu'il
 renonçoit à tous tels conseils, &
 resolutions, & sur ce s'en alla.
 Toutesfois, à ce que le malade ne
 pensast, que ce qu'estoit deuoir &
 charité ne fust cholere; il reuint
 en moins d'un'heure apres, & re-
 tourna seruir le malade comm'au-
 parauant. Dieu fauorisa son bon
 dessein, car le matin suiuant le
 Sauuage de foy mesme changea
 d'aduis, & dit vouloir estre en-
 terré au commun cemetiere des
 Chrestiens, à fin de tesmoigner à
 tous sa foy, & pouuoir estre parti-
 cipāt des prieres, qu'il y auoit veu
 faire. Il mourut en fort bō Chre-
 stien, & son decés contrista fort
 les Iesuites, car ils l'aimoyent, &
 estoient aimés de luy reciproque-
 ment. Souuent il leur disoit: Ap-
 prenés tost nostre langage: car
 quand vous l'aurés apprins vous
 m'ensei

m'enseignerez, & moy enseigné deuiendray prescheur cōme vous autres, nous conuertirons tout le pays. Les Sauuages n'ont pas memoire d'auoir eu iamais vn plus grand Sagamo ny plus autorisé. Il estoit barbu comm'vn François. Et pleust à Dieu, que tous les Frācois fussent autāt auisés & discrets comm'il estoit. Tel est le recit veritable de la maladie, & mort de Membertou. Sur lequeliene m'amuseray pas plus long temps à refuter les calomnies du factieux; estant assez & icy, & par tout conuaincu. Parquoy ie raconte la verité du faict sans perdre le temps à combattre les larues.

CHAPITRE XVIII.

Le voyage à la rivièrè S. Jean: & la querelle qui y suruint.

L'A y diſt cy deuant que le ſieur de Biencourt auoit amené vne barque du Port aux Coquilles, à fin qu'avec icelle il peult faire vn voyage iuſques aux Armouchiquois. Ainſi lon appelle les peuples, qui ſont dés le quarantetroiſieſme degré en bas vers le Sur-ouëſt. Leur commencement eſt dés Chouacoët, & à ce qu'on dit, ils ſont en grand nombre. La diſette preſſoit le ſieur de Biencourt à ce voyage; parce que ces peuples labourâts, & faiſants prouiſion de grains, il eſperoit par le moyen de la trocque, ou autrement tirer d'eux quelque ſecours pour ſe munir contre la famine qui

qui nous attendoit au pas de l'Hiver. Sa barque fut trop tard équipée pour vne si longue traicte : car nous ne fufmes prests qu'au troiesmed'Octobre ; & encores voulust-il aller à la riuiera Saint Iean auant que de prēdre ceste route.

La riuiera de saint Iean est au Noroüest de Port Royal, y ayant entre-deux la Baye Françoisē, large de 14. lieuës. L'entrée de ceste riuiera est fort estroicte, & tresdangereuse : car il faut passer au milieu de deux roches, desquelles l'vne iette sur l'autre le courant de la marée, estāt entre deux aussi viste qu'un traict. Apres les roches suit vn affreux, & horrible precipice, lequel si vous ne passez à propos, & quand il est comblé doucemēt, de cent mille barques vn poil n'eschapperoit pas, que corps & biens tout ne perist.

Le ieune du Pont & le Capitaine

ne Merueille s'estoyent allé logger à quelques fix lieuës auant dedans ceste riuiera S. Iean, n'estants en tout que sept ou huiët, tous Maloüins. Le sieur de Biencourt vouloitexiger d'eux le Quint de toutes leurs marchandises, pource qu'ils residoyent dansle pays, cōme il a esté dict, à ceste cause il auoit entreprins ce voyage. Nous estions en tout seize François & deux Sauvages, qui nous conduisoient.

Or comme nous nauignons cōtremont, estants ja presque à vne lieuë & demy de l'habitation des Maloüins sur le commencement de la nuit ; vn signacle nous apparut, qui nous espouuanta. Car lecielrougifestextraordinairement à costé del'habitation desdits Maloüins, & puislarougeurse decoupant en longs fuseaux, & lances s'en alla fondre droiët dessus ceste maison.

maison. Cela se fit par deux fois. Nos Sauvages voyants ce prodige crierēt en leur langage. *Gara gara : Maredo*. Nous aurons guerre, il y aura du sang. Les Frāçois faisoÿēt aussi des Almanachs là dessus chacun selon son sens. Nous arriuâmes au deuant de leur habitation ja la nuit toute close, & n'y eust autre chose pour lors, sinon que nous les saluames d'un coup de fauconneau, & ils nous respondi- rent d'un coup de pierrier.

Le matin venu, & les prieres accoustumées faictes, deux Malouïns se presenterent à la riue, & nous signifient, qu'on pouuoit aborder pacifiquement ; ce qu'on fit. On sceut d'eux que leurs Capitaines n'y estoient point, ains s'en estoient allez bien haut contre la riuere, depuis trois iours, & qu'on ne sçauoit quand ils reuiendroyent. Cependant le P. Biard
s'en

s'en alla preparer son Autel, & celebra la sainte Messe.

Après la Messe le sieur de Biécourt posa vn corps de garde à la porte de l'habitation, & des sentinelles tout à l'entour. Les Malouïns furent bien estonnés de ceste façon de faire. Les plus timides s'estimoyent estre perdus, les plus courageux en escumoyent & despitoyent.

La nuit venue, & ja close, le Capitaine Merueille s'en reuint à son logis, ne sçachant rien de ses hostes. La sentinelle l'oyant approcher cria son *qui voila ?* Le Malouïn, qui pēsoit que ce fust quelqu'un des siens, répondit se moquant, mais qui voila timesme? Et tousiours poursuivoit avançant. La sentinelle tout de bon luy delascha son mousquet contre. Et bien merueille fut que Merueille ne fut ny tué ny blessé. Mais il fut bien

bien estonné, & plus encores voyant aussi tost des gens d'armes sur soy l'espée nuë, qui le faifirent & emmenerēt dans la maison, comme vous pouuez penser en tel accident, que font gens de pouldre & de corde; leurs crys, leurs menaces, & leurs faic̃ts. Le pauvre homme ne se trouuoit point bien de sa personne ja dés plusieurs iours, & lors il estoit tout harassé du chemin. Plusieurs inconueniēs de perte, & de maladie luy estoient arriuez ceste année là, comme pour l'accabler; Partant se voyant ainsi tombé comme dans vn abyfme subitement, il ne sçauoit où il estoit. Il se coucha aupres du feu tout de son long, se lamentāt: les gardes estoient tout à l'entour de luy. Le P. Biard voyant la confusion en laquelle estoit toute la maison, & n'ypouuant donner ordre se mit à prier Dieu au pied

P d'vn

d'un banc, qui estoit contre vn des liëts assez loin du feu. Merueille, ayant eu quelque respit pour sentir ses miseres, & se recognoistre, & ayant apperceu le P. Biard qui prioit, se leuant subitement en sursaut, tout troublé, & à coup s'alla ietter à genoux aupres dudit Pere, à qui neantmoins il n'auoit iamais parlé auparauant, & luy dit: Mon Pere, ie vous prie confessez-moy, ie suis mort. Le P. Biard se leua pour le consoler, s'apperceuant bien, qu'il estoit troublé; Tout le corps-de-gardetourna les yeux de mesme sureux, & chacun aduisoit autour de soy s'il y auoit rien à craindre. De fortune, ou à dessein, comme que ce soit, ie n'en sçay rien, vn certaineceruelé va trouuer à deux bons pas de Merueille vn poiëtrinal tout chargé, amorcé, le chien abatu, & s'escria: O le traistre! il auoit enuie
de

de se faifir dece poytrinal, & faire quelque coup. Le Malouin refpondit, que cela nepouuoit eſtre, parce que dès ſa venuë il auoit touſiours eſté en leurs mains ; & partant il eſtoit impoſſible, qu'il euſt préparé, ny meſmes veu ce poytrinal, & que quand meſmes il l'eufſt veu, qu'il en eſtoit trop loin pour s'en faifir ſans eſtre preuenü. Mais nonobſtant tout ſon dire, il fut garrotté, luy, & trois de ſes gens, qui ſembloyent eſtre les plus mauuais.

Merueille eſtoit garrotté les mains derriere le dos, & ſi eſtroitement que ne pouuant prendre aucun repos, il ſe lamentoit fort pitoyablement. Le P. Biard en ayant compaſſion pria le ſieur de Biencourt de faire deſſier ceſt affligé, lequel il plegeoit corps pour corps, alleguant que ſi on ſe craignoit dudit Merueille, qu'on l'en-

ferraft dans vn des liëts faicëts à la Chartreuse, & qu'il se tiendroie à la porte, à fin de luy empescher la sortie; Que si on entendoie du remuemēt, qu'on frappaft sur luy aussi tost que sur l'autre. Le sieur de Biencourt accorda au P. Biard sa demande, & Merueille fut deliē & confiné dans vn des liëts, le P. Biard estant à la porte.

Or quelle fut ceste nuit, ie ne vous le scaurois expliquer: car elle passa toute en alarmes, en escopeterie & impetuositē de quelques vns, telles, qu'à bon droit pouuoit-on craindre que les prognostiques veus au ciel la nuit precedente n'eussent lors leurs effets sanguinaires en terre. Le P. Biard fit promesse de ramenteuoir ce benefice toute sa vie, s'il plaisoit à Dieu de brider ces esprits mutins, & meurtriers, qui sembloiēt d'estre estachés & voler par dessus

dessus la maison attendans leur curée. Dieu par sa bonté l'exauça, & les feruentes prieres du Capitaine Merueille, car certes il mōstra vn cœur vraiment Chrestiẽ dès qu'il fut à part deslié, ne cessant quasi toute la nuit de louer, & benir son Createur, nonobstant toutes les algarades, qui luy furēt faictes. Et le matin venu il se confessa, & fit son bon-jour luy & trois de ses gents avec vne grande tranquillité d'esprit. De vray c'est vn exemple bien rare, & bien excellent à qui sçait estimer la vertu.

L'après-disnée le P. Biard demanda congé d'aller trouuer du Pont, sous promesse du sieur de Biencourt, que tout bon traictement luy seroit faict. Mais comme ledit Pere fut à vn quart de lieüe; desloy-mesme le dict du Pont arriva, & toutes esmotions furent accoisées. Le sieur de Biencourt em-

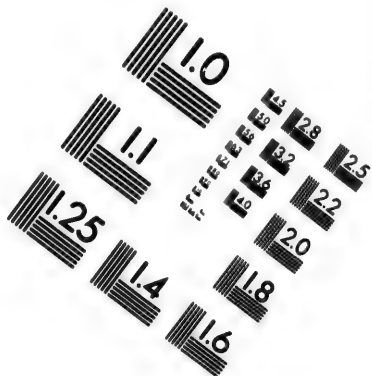
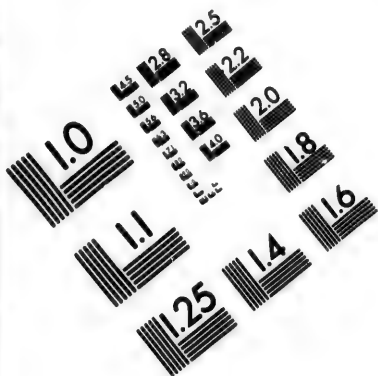
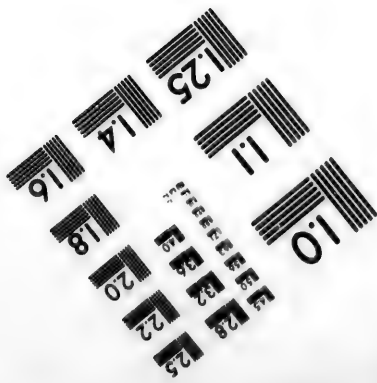
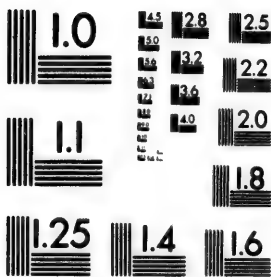


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



prunta la barque de Merueille, & l'emmena avec soy, & vn des Malouïns, qui depuis mourut de maladie à Port Royal.



C H A P I T R E X X I .

*Le voyage de Quinibequi, & le retour
à Port Royal.*

NOus auons remarqué peu au parauant, que ce voyage à la riuiera S. Iean, n'estoit qu'un destour du plus grand entrepris aux Armouchiquois pour auoir du bled. Comme donc nous eussions ainsi tranfigé avec les Malouïns, nous mîmes la voile au vent, prenants la route des Armouchiquois. Avant que partir, le sieur du Pont & Merueille prièrent le P. Biard de vouloir demeurer avec eux ; mais il leur respondit,

dit, que pour lors il ne pouuoit faire, d'autant que ce ne luy feroit point beau de quitter le sieur de Biencourt en vn voyage tant perilleux : Et qu'il importoit à sa charge de recognoistre les gens, & disposition des lieux ; & peu à peu domestiquer le sens des Sauuages à la veüe, vs, & façon du Christianisme, les visitant, & leur en donnant quelq; goust de pieté, bien que ce ne fust qu'en passant. Mais qu'il esperoit avec la benediction de dieu, le voyage accompli de venir passer l'Hyuer avec eux : & avec leur ayde composer son Catechisme. A quoy il pria le sieur du Pont de se preparer, s'enquerant des Sauuages de la propriété des mots, qui peuuent correspondre à ceux de nostre langue, & Religion. Et à fin qu'il le peust faire commodément, il luy laissa vne explication bien ample des

principaux articles de nostre sainte Foy.

Nous arriuâmes à Kinibequi sur la fin d'Octobre. Kinibequi est vne riuiera proche des Armouchiquoys à quarantetrois degrez, & deux tiers d'eleuation, & au Suroüest de Port Royal, à soixante dix lieües, ou enuiron. Elle a deux emboucheures bien grandes, distantes l'une de l'autre au moins deux lieües, elle a aussi plusieurs bras, & Isles, qui la decouparent. Au reste, belle & grande riuiera, mais nous n'y vîmes point de bonnes terres, non plus qu'à la riuiera S. Iean. On dit toutesfois qu'en haut, loin de la mer, elles y sont fort belles, & le séjour agreable, & que les peuples y labourent. Nous ne montâmes pas plus auant de trois lieües, nous tournoyâmes par tant de vireuoltes, & sautâmes tant de precipices, que

que grand miracle de Dieu fut que ne perîsmes plusieurs fois. Aucuns de nos gens s'escrierent par deux diuerfes fois, que nous estions perdus ; mais ils crierent auant le temps ; Nostre Seigneur en soit beny. Les Sauuages nous emmielloyent de l'esperanced'a- uoir du bled ; puis ils changerent la promesse du bled en trocque de castors.

Or pendant qu'on faisoit ceste trocque, le P. Biard s'en estoit allé en vne Isle proche, avec vn gar- çō pour celebrer la saincte Messe. Les Sauuages à l'occasion de la traicte qui se deuoit faire, se iette- rent fort auidement, & à la foule dans nostre barque ; de curiosité (comme i'estime) pource qu'ils ne voyent pas souuēt tels spectacles. Nos gens auoient peur, que ce ne fust malice, & que sous couleur de trocque, ils ne se voulussent
 saisir

faisir de la barque: auffi s'estoyent ils armez, & barricadez, à fin de n'estre surprins voyant donc, que nonobstant leurs menaces, & crieries, ils ne cessoyent d'entrer à la file, & queja ils estoyent bien trente sur le tillac, ils cuiderent que tout à faiēt c'estoit à bon jeu qu'on les vouloit surprendre: & ja couchoiēten iouë pour tirer. Mōsieur de Biencourt a souuent dit, & souuent repeté despuis, qu'il eut plusieurs fois sur la langue de crier, tuë, tuë: Mais que ceste consideration le retint, que le Pere Biard estoit à terre, qu'il ne falliroit d'estre massacré si lon meffaisoit à aucun Sauuage. Ceste consideration obligea le P. Biard, & nous sauua trestous: car si lon eust commencé la charge, il n'est pas croyable, qu'on eust iamais peu eschapper la chaude chole & furieuse poursuite des Sauuages dedās une
riuiere

riuiere, qui a tant de tours, & retours, & souuent bien estroicts, & perilleux : outre que de cent ans apres ceste coste n'eust peu estre reconciliable, ny hospitaliere aux François, tant les Sauuages eussent eu ceste offense dessus le cœur. Dieu doncques nous sauua par ceste consideration. Et de là tous Capitaines retiendront de n'estre point trop subits aux executions de perilleuse suite. Or les Sagamos s'apperceuant d'eux mesmes de la iuste apprehension, ou leurs gens pouissoient nos François, se prirent à les retirer hastiue-ment, & mirent ordre à la confusion.

Ce peuple ne monstre point d'estre meschant, quoy qu'il aye deffaiect les Anglois, qui vouloient habiter parmy eux l'an 1608. & 1609. ils s'excusoient à nous de ce faiect, & nous racontoient les outrages

trages, qu'ils auoyent receu desdicts Anglois, & nous flattoient: disans qu'ils nous aymoient bien, parce qu'ils sçauoient, que nous ne fermions point nos portes aux Sauuages comme les Anglois, & que nous ne les chassions pas de nostre table à coups de baston, ny ne les faisions point mordre à nos chiens. Ils ne sont point larrons, comme les Armouchiquoys, & sont les plus grands harangueurs du monde. Ils ne font rien sans cela. Le P. Biard les alla voir par deux fois : & (ce qu'il faisoit par tout) pria Dieu en leur presence, & leur mōstra des images, & marques de nostre creance, lesquelles ils baisoient volontiers, faisant faire le signe de la sainte Croix à leurs enfans, qu'ils luy offroyent, à fin qu'il les benist: & oyoient avec attention grande, & respect ce qu'on leur annonçoit. Le mal estoit

estoit, qu'ils ont vne langue toute diuerſe, & falloit qu'un Sauuage ſeruiſt de truchemant, lequel ſachant bien peu de la Religion Chreſtiene, ſebailloit neantmoins du credit enuers les autres Sauuages; & à voir ſa contenance, & ouyr ſon long parler, il faiſoit grãdement du Docteur: ſi bien ou mal, ie m'en rapporte.

Nous fuſmes à Kinibequi iuſques au quatre, ou cinquieſme de Nouembre, faiſon ja trop auancée pour paſſer outre ſelon noſtre premier deſſein: c'eſt pour quoy le ſieur de Biencourt ſe mit au retour d'autant qu'il penſoit eſtre moindre mal de ſouffrir l'Hyuer, & la diſette à Port Royal, y eſtans bien logés, & chauffés, & attendāts la miſericorde de Dieu; que non pas de riſquer ſur mer en vn temps de tempeſtes, parmy des Barbares & ennemis, ayants

Q enco

encores de plus la faim à craindre ; car nos prouisions commençoÿēt fort à faillir : ainſi donc nous adreſſaſmes à Pêtegoet pour nous en retourner à Port Royal.

A Pentegoet nous trouuaſmes vn'aſſemblee de quatre vingts cauots Sauuages, & vne chaloupe. C'eſtoit en tout enuiron trois cents ames. De là nous repaſſaſmes à l'Iſle S. Croix, où Platrier nous donna deux barils de pois, ou de febues: l'vn & l'autre nous fut vn bien grand preſent.

Icy le P. Biard ſupplia le ſieur de Biencour de le faire paſſer à la riuiera S. Ieā à ce qu'il peuſt aller trouuer du Pont & trauailler au Catechiſme, ainſi qu'ils auoyent conuenu au depart. Mais ledit ſieur ne luy vouluſt point accorder ſa requeſte, ſinon aux conditions, qu'il entretinſt & nourriſt avec ſoy les matelots, qui le condui

duiroient iufques au Printemps fuiuant ; Condition totalement impoffible. Ainfi falluft qu'il laiffaft fon Catechifme, & s'en reuint avec les autres à Port Royal à fon grand regret.

Tandis que nous étions en voyage aucun n'étoit refté dās l'habitation de Port Royal, finon le P. Enemond Maffé, & vn ieune Parisien, appellé Valentin Pageau. Ledit Pere viuoit en Hermite bien auftere, ne voyant aucun, finon quelque fois deux, ou trois François, qui labouroient à deux lieuës de là : & fi par fortune, quelque Sauvage paffoit. Le P. Biard tomba peu apres fon retour en vne legere maladie, mais lente, & chronique, qui donna fubiect de charité audit Pere Enemond.

On leur auoit assigné vn garçon pour les aider en leurs necef-

Q 2 fités;

fités, & ils l'auoyent accommodé bien honnestement: mais il les quitta au gros des neges, & au cœur de l'Hyuer.

Les neges commencerent le 26. de Nouembre, & avec elles (ce qui faschoit le plus) le retranchement des viures. On ne donnoit à chaque personne pour toute la sepmaine, qu'environ dix onces de pain, demy liure de lard, trois escuellées de pois, ou de febues, & vne de pruneaux. Les Iesuites n'en eurent iamais plus, ny autrement qu'un chacun de la troupe. Et est mensonge tres-impudente ce que le Factieux allegue du contraire.

Pendant tout ce temps les Sauvages ne nous venoyēt point voir, sinon rarement quelques vns de la maison de Membertou, pour nous apporter quelque present de leur chasse. C'estoit lors bonne feste,

feſte, & jouine: nos gens en repre-
noient vn peu de courage. Ce qui
faſchoit le plus, eſtoit l'apprehen-
ſion du temps, quand on confide-
roit l'eſtenduë lōgue des mauuais
moys, qu'on auoit à paſſer.

Les Ieſuites taſchoient, & en
priué, & en public de conſoler
tous, & vn chacun parmy ceſte
miſere. Et aduint, que le troiſieſ-
me Dimēche apres Noël, auquel
on lit l'Euangile *Vinum non habent*:
Le P. Biard exhorta la Compagnie
à bien eſperer, & prendre la glo-
rieuſe vierge Marie pour aduoca-
te enuers ſon miſericordieux Fils,
en toutes neceſſitez, & ſpirituel-
les, & corporelles, eſtant ainſi, que
par ſon interceſſion iamais le vin
de conſolation ne manque à ceux
qui l'ont pour hoſteſſe & pour
mere. Le ſeruice finy, le P. Biard
ſ'adreſſant au ſieur de Biēcourt,
& luy monſtrant les compagnōs,

Q 3 luy

luy dit en riant: *Vinum non habent.* Le priant de leur en donner de ce peu qui restoit, adioustant, que le cœur luy disoit qu'on auroit bien tost secours, & au plus long, dans le mois qui couroit, sçavoir est dans Januier: & que peut estre verroit-on, qu'il deuinerait sans y penser. Les Compagnons furent bien-aises, & se gaudissants apres auoir beu, disoyent: Or bien, nous voy-cy de bon courage, pour attendre si le Pere sera point Prophete. Et certes il le fut de bonne aduventure: car vn nauire nous arriua iustement huit iours apres, lequel il nous fallut aller querir assez loin.



CHAPITRE XX.

Comme Madame la Marquise de Guercheuille obtint du Roy les terres de la Nouuel

*Nouvelle France, & le secours qu'elle
y moyenna.*

LE sieur de Potrincourt estât
revenu en France au mois
d'Aoust del'an 1611. ainfi qu'a esté
dit cy deuant, esuentoit de tous
costés la trace, & le moyen de
pouuoir secourir ses gêts, lesquels
il sçauoit ne pouuoir long temps
durer sans renfort, & raitaille-
ment nouveau. La peine estoit
de trouuer quelque bon *Æole*,
Roy des Autans Burfins, qui les
voulust donner, non comme ils
le furent à Vlysses, liés dans le
cuir pour ne souffler pas, ains de-
liés, & de bon cours pour bouffer
dans les voiles, car sans cela point
de nauire ne sçauoit auancer.
Or considerant que Madame la
Marquise de Guercheuille affe-
ctionnoit extremement la con-
uersion des Sauvages; qu'ell'auoit

ja procuré des aumosnes aux Iesuïtes, à laquelle ils faisoit fort bō accueil, & voyāt que plusieurs rares vertus brilloient en elle, il cuida qu'elle pourroit bien encliner à ceste bonn'œuure. Il luy en parla, & ladiēte Dame respondit, que volontiers ell'entreroit en l'association que le sieur Robin, & les Iesuïtes auoyent avecques luy pour le secours de Canada, moyennant que ce fust de la bonne volonté des associés, & qu'elle les aideroit trestous de bonn'affectiō. Vous pouuez estimer si les Iesuïtes deuoyent resister à ceste proposition, ou si le sieur Robin en estoit malcontent, à qui ja Canada ne pesoit que trop. Ainsi donc contract fut passé d'association. Ladiēte Dame estant à ce autorisée par le sieur de Liencourt premier Escuyer de sa Majesté, & Gouverneur de Paris son honnoré

ré& digne mary. Par ce contract estoit arresté qu'icelle Dame dōneroit presentement mille escus pour la cargaison d'un navire, & moyennant ce ell'entreroit en part, & des profits que le dit navire rapporteroit du pays, & des terres que sa Majesté avoit donné audit sieur de Potrin court, ainsi qu'il est amplement porté dans la minute. En ce contract, le sieur de Potrin court se reserve Port Royal & ses terres, & dit n'entendre point, qu'il entre en division, ny communication des autres Seigneuries, Caps, Haures, & Provinces, qu'il donne à entendre d'avoir audit pays, outre Port Royal. Or Madame la Marquise somma ledit sieur de Potrin court de produire les papiers & instruments, par lesquels il constast de ces fiennes appartenances & domaine si grand; il s'excusa, disant, qu'il

qu'il lesauoit laiffé en la nouuelle France. Ceste reſponſe fit ſoupcōner ladiçte Dame & comme, elleſt prudente, engin ne luy manqua pas pour ſe garder d'eſtre ſurpriſe: car elle fit avec le ſieur Pierre du Gua, dit de Monts, qu'il luy retrocedaſt tous les droitſ, actiōs, & pretenſions qu'il auoit, & auoit oncques eu, en la nouuelle France à cauſe de la donation à luy faiçte par feu Henry le Grand. Item d'autre part, elle impetra lettres de ſa Majeſté à preſent regnant, par leſquelles donation luy eſt faiçte de nouueau de toutes les terres, ports & haures de la nouuelle France dés la granderiuiere, iuſques à la Floride, hormis ſeulement Port royal. Et en ceſte façon celuy qu'on euſt penſé eſtre le plus fin ſe retrouua contre ſon opinion ferré & conſiné comm'en priſon dedans ſon Port royal ;

royal, parce qu'en vérité, il n'a, ny n'a iamais eu autres terres, Caps, ny aures, Isles, ny continent, sinon Port Royal, & sa coste: Là où maintenant ladicte Dame tient tout le reste par double til-tre, sçauoir est, & de donation ou cession du sieur de Monts, & de donation nouuelle faicte par sa Majesté à present regnant.

Or icelle craignant, que son argent ne fist naufrage auāt que de monter sur mer, elle l'auoit confié entre les mains d'un Iesuite coadiuteur, qu'on enuoyoit à la nouuelle France pour aider les Prestres qui ja y estoient. Le Iesuite deuoit consigner cest argent à Dieppe entre les mains d'un marchand, quil'employast en l'achept de victuailles, marchandises, & affretement; mais il fut trop à la bonne foy. Car à la requisition du sieur de Potrincourt il s'en laissa tirer

tirer quatre cēts escus sans autre caution, que d'en retirer vne cedula. Ainsi il n'y eust que fix cents escus employez en tout cet affretement; Emplete bien digne de Canada.

Cen'est pastout. Lefieur de Potrincourt cōmit à l'administratiō du nauire, & maniemēt des affaires vn certain sien seruiteur, appelé Simon Imbert, anciennement taubernier à Paris, & alors cherchant parmy les bois de la nouvelle France de quoy payer ses creanciers. Le nauire appartenoit à vn Capitaine, appelé Nicolas l'Abbé, de Dieppe, honneste, & sage personne. Ce nauire donc ainsi équipé & freté partit de Dieppe le 31. de Decembre au le plus fort del'hyuer, & paruint heureusement à Port Royale le 23. de Ianuier en l'an suiuant 1612. n'ayant consumé que deux moys en chemin.

CHA

n'auoit pas esté si borgne (comme l'ondit) qu'il n'y eust tousiours veu d'un œil; comme il en auoit charge, & commandement. Iceluy doncques pour s'acquitter de son deuoir, & garder le droit, s'en alla trouuer le sieur de Biencourt, en presence du P. Biard luy dit, Qu'il s'esmerueilloit bien fort, que Simon Imbert ayant eu l'administration de tout l'embarquement, ceneantmoins il n'auoit apporté aucun roolle, ny charte-partie, ny memoires de ce qui auoit esté embarqué, ny où, ny comment l'argent de Madamela Marquise auoit esté employé. Qu'il deuoit bien l'auoir faict au moins pour iustification de sa probité, & bonne foy mesmes, puis qu'il apportoit plusieurs marchandises qu'il asseuroit estre à luy en propriété, & desquelles on pourroit auoir soupçon, qu'il se fust accom

commodé au detriment de la dicte Dame, & d'eux. Qu'ils ne vouloyent point l'accuser auant que del'auoir trouué coupable, neãtmoins qu'auant aussi de le recognoistre non coupable, il y auoit bien de quoy s'enquerir en tout cela, & mesmes de ce qu'il auoit vendu à Dieppe du bled, qui luy auoit esté dōné pour l'embarquement: chose qui tournoit au grand preiudice del'habitation, laquelle defailloit principalement en victuailles. Item, qu'il comptoit sept barrils de Galette despensez durant le voyage, & il ne disoit rien que de ces sept il y en auoit deux, qu'un certain Robert de Roüen auoit fourny pour sa part: car en ceste façon il ne falloit pas compter sur la compagnie sept barrils, ains cinq tant seulement. Qu'on supplioit ledit sieur de s'enquister de tout l'affaire prudem

demment, & s'y conduire tousiours comme nous deuons par tout, avec charité, & retenuë. Telle fut la simple remonstrence, que luy fit le Iesuite, & le sieur de Biencourt a souuent depuis rendu tesmoignage, qu'on ne luy pouuoit indiquer ce mesnage, avec plus de modestie que lon fit. Neantmoins au lieu de faire ce dequoy on l'auoit requis, & à quoy il estoittenu, il s'en alla rapporter le tout audit Simon Imbert, adioustant que le Iesuite coadiuteur l'auoit accusé.

Or quels conseils furent prins là dessus, & quelles menées, ou pretensions, ien'en scay rien. Tant y a, que comme de petites exhalaisons & vapeurs, qui au commencement ne sont rien, s'esleuent d'espaisses nuees, vents furieux, & horribles tempestes qui à traict de temps s'effarouchent & gastent

gastent les cāpagnes & moissons :
 Ainsi dece peu de cause par l'agi-
 tation de l'esprit malin se grossit
 en vn tourbillon malencontreux
 de discorde, qui a dissipé, & raua-
 gé tous les fruiçts, & les esperan-
 ces de ce premier essartemēt. Car
 Imbert luy depeignit l'affociation
 faicte avec la Dame Marquise de
 de Guercheuille comm'vn moyen
 inuenté par les Iesuïtes, à fin de
 l'expulser hors de ses amples Sei-
 gneuries de Canada.

Or les Iesuïtes n'estants point
 aises de se voir loger en si ioly pre-
 dicament, par deux fois en pre-
 sence du sieur de Biencourt, &
 de toute l'habitation conuainqui-
 rent de fausseté ledit Imbert par
 les tesmoins mesmes qu'il alle-
 guoit : & en la secōde le presserent
 tellement qu'il fut contrainct de
 dire qu'il auoit esté yure quand il
 auoit ainsi parlé. Desquelles veri-

tés & innocence, y a bons & authentiques actes, & tesmoignages faicts & rendus iuridiquemēt à Dieppe par deuant le Magistrat, apres le retour du nauire.

~~000000000000000000000000000000000000000000000000000~~

CHAPITRE XXIII.

*Vn voyage du Pere Enemond Mafsé &
vn autre du P. Biard.*

LA reconciliation ayant esté
faicte du depuis, & toutes
choses pacifiées, les Iesuites ser'a-
donnans à l'estude, & apprentif-
sage du langage Sauuaginois, esti-
merent vn bon moyen de s'y cō-
traindre, & d'apprendre mieux
les vs, façons, & vie du pays, s'ils
alloyent, & demeuroyent avec
les naturels, errants, & courants
avec eux par monts & vallées; &
vians à leur mode quant au ci-
uil,

uil, & corporel. Ils s'offrirent à Louys Membertou, pour en ceste façon demeurer avec luy, s'il luy plaisoit l'agreer: ce qu'il accepta fort volontiers. Le P. Enemond Massé, comm'il est courageux, voulut que cest' entreprinse fust pour luy; aussi fut-il iugé plus propre à cela par la cōmune voix de ceux de l'habitation, á cause de son industrie, & engin practic, idoine de trouuer tous remedes à tous inconueniens. Il s'en alla dōc avec Louys Membertou, & sa famille, au delà de la Baye Françoisè à la riuierè S. Iean, & commença son nouitiat de ceste vie Nomadique, bien aspre de vray, & de fort essay.

Ceste vie est sans ordre, & sans ordinaire, sans pain, sans sel, & bien souuent avec rien; tousiours en courses, & changements, au vent, à l'air, & mauuais temps,

R 4 pour

pour toict, vne meschante cabane: pour reposer, la terre: pour reposer les crys, & chants odieux: pour remedes, la faim, & le trauail. C'estoit à la verité, vne regle bien forte. Ledit P. Enemond, à fin de garder par tout l'honnesteté religieuse auoit amené avec soy vn ieune garçō François biē gaillard, quil'aidoit, luy assistoit par tout, & luy seruoit à la messe. Mais & maître & seruiteur tous deux se trouuerent bien tost rudement examinés par vne diete si distemperée; tout leur en-bon-point decheut; leurs forces, couleur, & gaillardise; les iambes leur deuindrent grosses & pesantes, les esprits assopis, & succeda vne fieure lente: laquelle toutesfois se passa bien tost: & depuis peu à peu ils prindrent ply, & reuindrent aucunement à leur vigueur. Le Pere Enemond y pensa perdre la veuë
sans

fans aucun mal des yeux: L'atrophie à mon aduis cauſoit ceſte debilité des ſens, & des eſprits.

Ce temps pendant, le P. Biard demeueroit à Port Royal, ayant pris avec ſoy vn Sauuage, lequel il nourriſſoit, & ſ'en ſeruoit comme de maïſtre en langue Sauuagine. Il le nourriſſoit, diſ-je, de ce qu'il auoit peu eſpargner de ſon ordinaire, & meſme le ſeruoit, parce que les Sauuages, ou de paresſe, ou pluſtoſt de hautaineté de courage ne ſe daigneroyent faire aucuns ſeruice, comme d'aller à l'eau, au bois, à la cuiſine, &c. d'autant que, diſent-ils, cela appartient aux femmes. Il entretint donc ce Sauuage, & fut ſon apprêtif au lāgage trois ſemaines durant, mais il ne peut plus long temps, faute d'auoir dequoy le nourrir, ce qui luy fut fort grief, parce que ce Sauuage eſtoit de bon
bon

bon naturel, & demeueroit avec luy bien volontiers.

Or tandis que le P. Enemond estoit malade entre les Sauvages, arriua vn plaissant rencontre. Ledit Pere s'étant cabané à part pour cause de sa maladie, Loys Membertou le vint trouuer fort en peine (comm'il monstroït,) & luy dit : Escoute Pere. Tu t'en vas mourir, ie le deuine. Escry donc à Biencourt, & à ton frere, que tu es mort de maladie, & que nous net'auons pas tué. Je m'engarderay bien (dit le P. Enemond :) car possible apres que i'aurois escrit la lettre, tu me tuerois, cependant tu porterois ta lettre d'innocence, que tu ne m'aurois pas tué. Icy le Sauvage reuint à foy, & se recogneut (car il n'est pas lourd :) & se prenant à rire. Bien donc (dit-il,) prie Iesus que tu ne meure pas, à fin qu'on ne nous accuse de t'auoir

uoir faict mourir. Auffi fais-je, dit le P. Enemond, n'aye peur, ie ne mourray pas.

Sur la fin d'Aouſt d'icell' année 1612. le ſieur de Biencourt voulut aller à la Baye des Mines, à 21. ou 22. lieuës de Port Royal: de vray il y alloit bien mal enconche, dans vne pietre chaloupe, n'ayant que pour huit iours de viures, & manquant de toute autres prouiſions. Le P. Biard neantmoins s'offrit à l'accompagner, parce que ledit ſieur promettoit de s'enqueſter, & rechercher nouuelles du P. Enemond, duquel ja dés deux mois nous n'auions rien ouy, & nous nous craignons fort, qu'il ne fuſt tombé en quelque inconuenient, ou maladie.

Or quoy que ſi mal prouiſionnés, toutesfois nous n'allasmes pas ſeulement à la Baye des Mines : ains auſſi à Chiniſtou; Champlain appelle

appelle ceste Baye, la Baye de Genes. A ce Chinictou y a de fort belles, & grandes prairies à perte de veüe, plusieurs riuieres se deschargent dans ladicte Baye, & par aucunes d'icelles on monte bien haut pour aller à Gachepé. Les Sauuages de cest endroit peuuent monter à soixante, ou quatre vingts ames, & ne sont point si vagabons, que les autres, soit pource que le lieu est plus retiré, soit qu'il est plus abondant en chasse, n'estant point de besoin d'en sortir pour viure. Le paysest pour la pluspart agreable; & à mon aduis, de grande fertilité s'il estoit cultiué. Il est dans le quarente fix degré d'eleuation polaire.

A nostre retour de la dicte Baye Dieu nous preserua euidement deux fois emmy la tempeste. Et la troisieme fut celle que
ie

ie m'en vais raconter. Nous n'a-
uions apporté que pour huit iours
de viures, & ja y en auoit quinze
de nostre despart. Le mauuais
temps nous tenoit au delà de la
Baye des mines, du costé de la ri-
uiere S. Iean, si le contraste ou
contrarieté de vents eust duré,
c'en estoit fait, il falloit mourir de
faim, car nous n'auions rien. La
nuiët venuë le P. Biard persuada à
la compagnie de faire vn vœu à
nostre Seigneur, & à sa benoïste
Mere, que s'il leur plaisoit nous
donner vent propice, les quatre
Sauuages qui estoient avec nous
se feroient Chrestiens. Les Sau-
uages en furent bien contans, &
ainsi le vœu fut faict. Le matin ve-
nu, le vent fut esueillé tel qu'il le
nous falloit, & à son ayde nous
trauersâmes la dicte Baye, qui
est de huiët lieües de large. Or ar-
riuez à terre du costé de Port Ro-

S yal

yal le vent nous manqua. Et si auions marée contre nous & quinze lieües iusques à Port Royal.

A ceste cause le sieur de Bien-court nous quitta, ayment mieux s'en aller à pied avec les Sauuages : Mais il fut trompé, car aussi tost, qu'il nous eust delaissez, le bon temps nous reuint a l'aide du quel, & du bon courage des compagnons, nous arriuasmes ce mesme iour à Port Royal; là où ledit sieur n'y reuint, que trois iours apres ayant prou paty. Or les Sauuages estoient prests à receuoir le S. Baptesme, mais on n'auoit pas de quoy les nourrir quatre ou cinq iours, qu'il eust fallu pour les Catechiser. Car tout nous manquoit. On les differra iusques à ce que le nauire fut venu qu'on attendoit de iour à autre. Mais l'attente fut vayne, ainsi qu'ouïrez. Et ainsi l'occasion de ce bien se perdit à
nostre

nostre grand regret.

Or le P. Biard reuenu à la maison comme il estoit bien aise d'auoir si merueilleusement euadé la mort, la faim & les orages; Aussi estoit-il en tristesse fort grande pour n'auoir sceu nouuelles aucunes de son cher Confrere le P. Enemon-d, qu'il aymoît vniquement. Mais Dieu le resiouyt plenierement ce mesme iour. Car comme si le rendez-vous leur eust esté donné à mesme assignation, il arriua ce mesme iour sur le vespre, sain & saue, & chargé de merites & bonnes œuures: tant pour auoir beaucoup paty, comme pour auoir mis au Paradis quelques âmes, qui estoient passées aussi tost apres le S. Baptême. Devray il seurent tous deux grande occasion de benir d'un grand cœur leur bon Dieu, & Seigneur, qui les cōsoloit si paternellement,

& si oculairement les protegeoit
en tout, & par tout.



CHAPITRE XXIV.

*Ce qu'arriua l'Hyuer, & le Printemps
suiuant, de l'an 1613.*



LE fleur de Biencourt
s'attendoit totalement
de receuoir secours de
France auant Hyuer, voyre mes-
me on auoit dit qu'il y auoit trois,
ou quatre nauires en chemin, & ja
recherchoit-on, où l'on pourroit
loger tant & tant de biens, qui ve-
noient en flotte. Sur ceste con-
fiance le fleur de Biencourt auoit
trocqué quasi tout. Et partant se
vit bien esbahy, quand à la Touf-
saincts il se trouua hors de tout es-
poir de secours pour ceste an-
née là.

Or

Or les Iesuites, qui n'auoyent point mis cuire (comme l'on dit) sur ces imaginatiues attentes, auoyent reserué dans leur magasin cinq grands poinçons de bled; quatre de pur froment, & vn d'orge qu'on leur auoit enuoyé de France pour leur particulier. Tout cela faisoit quatorze barils de bon grain. Eux donc voyants la necessité du sieur de Biencourt, l'allèrent trouuer, & luy offrirent leurs moyens de bonne volonté, & qu'il prinft tout leur bled, hors seulement deux barrils de froment, & vn d'orge, qu'ils se desiroient reseruer pour diuers accidens de necessitez, & maladies tant d'eux, que des autres. Quant au reste, qu'on n'innoueroit rien, ains à leur accoustumée ils receuroient la distribution quotidienne à l'egal des autres. Le sieur de Biencourt accepta l'offre, & les

conditiōs, & selon icelles on com-
mença de viure.

Ce pendant les Iesuites ayants
Dieu pour appuy, ne perdoient
point courage, ains selon la lumie-
re, & l'engin, qui leur estoit don-
né, pouruoyoyent à l'aduenir.
Partant ils s'auiserent de bastir
vne chaloupe, tandis que les au-
tres demeuroyent au pres du feu à
leur aise sans traualier. Car ils pre-
uoyoyent, que sans bateau, il leur
conuiendroit mourir de faim
apres deux mois que leur pour-
roit durer leur orge, parce qu'ils
ne pourroyent aller sans bateau
ny au gland, ny aux coques, ny
aux racines, ny à la pesche, ny au-
tre part, où seroit quelque espe-
rance de queste. Parce que les
chemins de ce païs là sont les ri-
ueres, & la mer.

Au commencement de ceste
leur entreprinse de bastir vne
chalou

chaloupe, on se mocquoit deux: car le cōducteur de l'œuure estoit leur garçon, qui n'en sçauoit pas plus qu'un apprentif: ses aides estoient deux Prestres, qui iamais n'auoyent faict ce mestier. Neantmoins, (disoit-on) le P. Enemond sçait tout faire, & au besoin il se trouuera bon Scieur d'ais, bon calfeutreur, & bō Architecte. Mais le P. Biard de quoy seruira-il à cela? Ne sçais-tu pas, (disoit l'autre,) que quand la chaloupe sera faicte, il luy donnera sa benediction. Ainsi causoient ils, & en auoyent beau loisir, aupres du feu. Mais les Iesuïtes ne perdoyent point de temps à scier planches, à raboter ais, rechercher courbes, à faire estoupes des bouts de cordages qu'ils recouroyent, à courir les bois pour amasser de la resine. Que voulez-vous? A la my-Mars leur gaillarde chaloupe fut

dans l'eau équipée, parée, accommodée brauement avec l'admiration de ceux qui s'en estoient moquez ; & tout au contraire, le sieur de Biencourt, qui au commencement de l'Hyuer auoit eu trois bonnes chaloupes, à la fin ne s'en trouua du tout point, & fut contraint du bris d'icelles faire rauaudeur vn malotru bateau pour trois personnes au plus, qui n'eust sceu faire trois lieües continuellement en mer, qu'il ne fust pery, tant il faisoit d'eau.

Or la chaloupe estant prestee, & appareillée, le P. Biard s'en alla premierement en haut contre la riuere avec leur seruiteur, & vn tiers qui se ioignist à eux, appelé Iean Baptiste Charpëtier. Ils allerent à la queste du gland, & des racines. Ces racines sont appelées en Sauuageois *Chiquebi*, & s'engendrent volontiers auprès
des

des chesnes. Elles sont comme des truffes, mais meilleures, & croissent sous terre enfilées l'une à l'autre en forme de chapelet. Il y en a beaucoup en certains endroits. Vray est qu'il est bien difficile d'aller aucune part où les Sauvages n'ayent déjà fouillé, par ainsi on n'en trouve guieres que des bien petites. Et encores faut-il bien travailler pour en vivre un iour.

Après avoir couru en haut contre la rivière pour les glands, & racines, ils'en alla à l'Eplan. Eplan ou Epelā est un petit poisson comme les sardines de Rouē, qui venāt de la mer, fraye contre certains ruisseaux sur le commencement d'Auril. Il y en a un à quatre lieues de l'habitation de Port Royal, qui aucunes fois en fourmille tout en ce temps là. Pour ceste cause les Sauvages aussi s'y vont cabaner, & en vivent.

Après

Après l'Eplan succedent les Harencs, qui frayent de mesme en vn autre riuiera. Le P. Enemond Mafsé entreprit ceste pesche des harencs, & apres celle-cy celle des molües, ja le mois de May estant venu. En ceste façon, nous boutames le temps (comme l'on dit) avec les espaules; ou plustost avec les pieds & bras, trainants nostre miserable vie iusques à ce que le nauire arriua. Le voyage, & route duquel il nous faut reprendre de plus haut.



C H A P I T R E X X V.

*L'arriuée de la Sauffaye à Port Royal, &
& de là, à S. Sauueur.*

ON dresseoit en France vn equipage pour retirer les Iesuites de Port Royal, & fonder
vne

vne nouvelle habitation de François en vn autre lieu plus com-
mode.

Le chef de cet equipage estoit le Capitaine la Sauflaye ayant trente personnes, qui deuoyent hyuerner sur le pays, en contant les deux Iesuites, & leur seruiteur qu'il deuoit prendre à Port Royal. Il auoit de plus avec soy deux autres Iesuites, le Pere Quantin, & Gilbert du Thet qu'il conduisoit : mais ils deuoyent reuenir en France au cas que les deux de Port Royal ne fussent pas morts, de quoy on se doutoit. Tout l'equipage en contant les Matelots, montoit à 48. personnes. Le maître du nauire estoit Charles Florry de Habbe-ville, homme iudicieux, hardy & paisible. La Royne de sa grace auoit cōtribué aux despenfes quatre tentes ou pavilions du Roy, & quelques munitions

tions de guerres. Le sieur Simon le Maistreauoit vacqué serieusement à tout l'affretement & auitaillement. Et Gilbert du Thet, Iesuite coadiuteur, homme fort industrieux, nes'y estoit point esparagné, de maniere qu'on estoit richement prouisionné de toutes choses pour plus d'un an. Outre lescheuaux, & les cheures qu'on y conduisoit ja pour commencement de mesnage. Le nauire estoit de cent tonneaux.

Cest equipage ainsi ordonné partit de Honfleur le 12. de Mars l'an 1613. & territ premierement au Cap de la Heue en la coste de l'Acadie, le 16. de May ayant consumé en son traiect deux mois entiers. Au Cap de la Heue ils dirent Messe, & dresserēt vne Croix, y apposants les armoiries de Madame la Marquise de Guercheuille, pour marque de possession prise

prinſe en ſon nom. De là ſe remettans en mer , ils vindrent à Port Royal.

A Port Royal ils ne trouuerent que cinq perſonnes, ſçauoir eſt, les deux Ieſuites, leur ſeruiteur, l'Apothicaire Hebert, & vn autre. Le ſieur de Biécourt & ſes autres gens eſtoient tous bien loin, qui çà, qui là. Or parce que Hebert tenoit la place dudit ſieur: on luy preſenta les lettres de la Roïne, par leſquelles iuſſion eſtoit faiçte de relâſcher les Ieſuites, & leur permettre d'aller, où bon leur ſembleroit: ainſi les Ieſuites retirerent leurs hardes en bonne paix. Et tant ce iour-la, que le ſuiuant on fit la meilleur chere qu'on peut à Hebert, & à ſon compaignon, à fin que ceſte venuë ne leur fuſt point triſte. Au depart (quoy qu'ils ne fuſſēt point en diſette:) on leur laiſſa vn barril de pain, & quel-

T
ques

ques flacons de vin, à ce que l'A-dieu fust pareillement de bonne grace.

La contrariété des vents nous retint enuiron cinq iours à Port Royal, d'où s'esleuant vn prospere Nordest, nous partimes, en intention d'aller à la riuiera de Pentegoet, au lieu appelé *Kadesquit*, lieu qu'on auoit destiné pour la nouvelle habitation, & ayant à tel effect beaucoup de grāds auantages. Mais Dieu en disposa autrement. Car comme nous fusmes au Suest de l'Isle de Menauo, le temps se change, & suruint en mer vne si espaisse brume, que nous n'y voyons pas plus de iour que de nuict. Nous apprehendions grandement ce danger, pourtāt qu'en cest endroit y a beaucoup de brifants, & rochers, contre lesquels nous craignons de donner parmy les tenebres; le vent ne nous permet

permettant point de nous tirer hors, & nous mettre au large. Nous demeurâmes en ceste façon deux iours & deux nuits, virants tantost d'un costé, tantost de l'autre comme Dieu nous inspiroit. L'affliction nous esmeut de faire prieres & vœux à Dieu à ce qu'il luy pleust nous deliurer du peril, & nous adresser à quelque bon lieu pour sa gloire. De sa bonté il nous exauça, car au soir nous commençâmes à voir les estoiles, & avec le matin les brouées se dissipèrent. Nous nous recogneusmes estre au deuant des monts deserts, Isle que les Sauvages appellent *Pemetiq*. Le Pilote adressa au costé Oriental de l'Isle, où il nous logea en un beau, & grand port, & nous y rendîmes nos vœus, esleuans une Croix, & chantans à Dieu ses loüanges avec le sacrifice de la sainte Messe. Nous appellâmes

ce lieu & port Sainct Sauueur.



CHAPITRE XXVI.

*A quelle occasion nous nous arrestames
à Sainct Sauueur, la bonté
du lieu.*

OR en ce Port icy de S. Sau-
ueur grande contention
s'esleua entre les Matelots, & no-
stre equipage ou nous autres pas-
sagers. La cause en estoit, parce
que la charte partie, & l'accord
passé en France portants, que les-
dits Matelots seroyent tenus an-
chrer en vn Port de l'Acadie, que
nous leur nommerions; & là se-
journer l'espace de trois mois :
Lesdits Matelots se maintenoyēt
estre arriués en vn Port de l'Aca-
die, & que partant ledit terme
de trois mois deuoit courir dés
cest'arriuée. On leur repliquoit
que

que le Port n'estoit point celuy qu'on leur auoit nommé *Kadefquit*, & partant, que le temps ne courroit point auant qu'ils y fussent. Le Pilotes'opiniaistroit làcōtre, maintenant, que iamais nauire n'estoit allé iusques à *Kadefquit*, & qu'il ne vouloit point se faire vn descouureur de nouuelles routes: il y auoit aussi faute, au nom del'Acadie, pour dire la Norambegue, ce qui augmentoit la dispute: raisons deçà, raisons delà. Rien que plaidoyerie, mauuais augure de l'aduenir.

Sur ces contestes, des Sauuages nous firent de la fumée. Ce signal veut dire, qu'on les aille reconnoistre, si on a besoin d'eux, ce qu'on fit. Le Pilote par occasion leur dit, que les Peres de Port Royal estoient en son nauire. Les Sauuages repliquerent, qu'ils verroyent bien volōtiers celuy qu'ils

auoyent cogneu y auoit deux ans, à Pentegoet. Ce cogneu, estoit le P. Biard qui les alla incontinent trouuer, & s'informāt d'eux touchant la route de *Kadesquit*, leur signifia, qu'il s'y vouloit habiter. Mais (dirent-ils) si tu veux te loger en ces quartiers, que ne demeures tu pluſtoſt icy avecques nous, qui auons bien vne autant belle & bonne place que *Kadesquit*? Et commencerent à luy raconter les loüanges de leur demeure, aſſeurants qu'elle estoit si ſaine, & si agreable, que quand les Sauuages ſont malades autrepart, ils ſe font porter en ce lieu, & y gueriffent. Ces benediſtions n'eſmouuoient pas beaucoup le P. Biard, parce qu'il ſçauoit aſſez que les Sauuages ne manquoyēt point de ce en quoy quaſi tout chacun abonde; c'eſt de ſçauoir priſer ſes denrées. Mais ils ſceurēt
bien

biē bander la machine pour l'enleuer. Car (dirent-ils) il faut que tu viennes: d'autant que Afticou nostre Sagamo est malade à la mort, & si tu ne viens il mourra sans baptême, & n'ira pas au ciel. Tu en feras la cause, car pour luy il voudroit bien estre baptisé. Ceste raison ainsi naïfvement deduite, fit estonner le P. Biard, & luy persuada totalement de s'y en aller, veu mesmes qu'il n'y auoit que trois lieuës à faire: & que pour tout il n'y entreuenoit pas plus grande perte de temps, que d'une apres disnée; ainsi il se mit dans vn de leurs cauots avec le sieur de la Mote Lieutenant, & Simon l'interprete, & s'en allerent.

Arriués aux cabanes d'Afticou, nous le trouuames malade voirement; mais non pas à mort, car ce n'estoit qu'un rheume, qui le tourmentoit: partant l'assurance de

ses forces nous donna beau loisir d'aller visiter ce lieu tant vanté, & meilleur que Kadesquit, pour vn'habitation Françoisse. Et de vray nous ne trouuâsmes point, que les Sauvages eussent eu mauuaïse raison de le haut louer, car nous mesmes nous en esmerueillions; & en ayants porté les nouuelles aux principaux de nostre equipage: & eux encores l'estants venu recognoistre tous vnanimēt consentirent, qu'il falloit s'arrester là, & ne pas chercher mieux, veu mesmement, qu'il sembloit que Dieu le nous disoit par les heureux rencontres, qui nous estoient arriués, & par vn euident miracle, qu'il fit en la guerison d'un enfant, de laquelle nous parlerons autre-part.

Ce lieu, est vne iolie colline esleuée doucement dessus la mer, & baignée à ses costés de deux fontai

fontaines; la terre y est effartée à vingt, ou vingt & cinq arpēs, herbuë en quelques endroits presque à la hauteur d'un homme. Son aspect est au Midy & Orient, quasi à l'emboucheure de Pentegoet, & où se deschargēt plusieurs agreables, commodés, & poiffoneuses riuieres, le terroir y est noir, gras, & fertile; Le Port & Haure sont des plus beaux, qu'on puisse voir, & en endroit propre pour commander à toute la coste; le Haure spécialement est asséuré comm'un estang. Car outre qu'il est réparé de la grande Isle des Mōts deserts, il l'est encores de certaines petites Islettes, qui rompent les flots & les vents, & fortifient son entrée. Il n'y a flotte, de laquelle il ne soit capable, ny si haut nauire, qui ne puisse s'approcher de terre pour descharger, iusques à la longueur d'un chable. Sa situation

tuation est à quarante quatre degrés, & vn tiers d'eleuation; position moins encores boreale, que celle de Bourdeaux.

Or estants descendus en ce dit lieu, & y ayans planté la Croix, nous commençames à trauailler, & auec le trauail commencerent aussi nos contestations, second signal, & prodige de nos mal-heurs. La cause de ces contestations, estoit d'autāt que la Sauffaye, nostre Capitaine, s'amusoit trop à cultiuer la terre, & tous les principaux le pressoyent de ne point distraire en cela les ouuriers, ains de vacquer sans respit aux alogement & fortification, ce qu'il ne vouloit pas faire. De ceste cōtention en fourdirent des autres iusques à ce que l'Anglois nous mit trestous de bon accord, ainsi que vous ouyrez tout maintenant.

C H A



CHAPITRE XXVII.

Nostre prinse par les Anglois.

LA Virginie est le continent de terre, que les anciens appelloient, *Mocosa*. entre la Floride, & la nouvelle France sur les 36. 37. & 38. degrez d'eleuation. Ce païs auoit premierement esté descouuert, & faisi par Jean Verazan au nom de François premier (ainsi que nous auons dit cy deuant) mais les Anglois l'ayants recognu despuis, sçauoir est l'an 1593. & 1594. enfin l'asõt venus habiter, despuis seulement sept, ou huiët ans. Leur demeure principale, qu'ils appellent Ieutom, est distante de S. Sauueur où nous nous estions logez d'environ 250. lieües par droiëtes routes. Regardez

dez s'ils ont bien dequoy nous quereller.

Or ces Anglois de la Virginie ont accoustumé tous les ans de venir aux Isles de Peucoit, qui sont à 25. lieües de nostre S. Sauueu: à celle fin de se pourueoir de mouluës pour leur hyuer. S'y acheminants doncques selon ceste coustume en l'Esté de l'année de laquelle nous parlons 1613. aduint qu'en mer ils furent surprins de brumes, & broüillas, que nous auons dit cy deuant, s'espan-dre fouuent l'Esté sur ces terres & mer. Pendant qu'elles durerent quelques iours, la marée les ietta insensiblement beaucoup plus loin au Nordest, qu'ils n'eussent pensé. Car ils estoient bien quatre vingts lieües plus auât dans la nouvelle France, qu'ils ne croyoyent, au pres de nostre port. Mais ne se cognoissants point au lieu, à
la

la mal'heure quelques Sauvages passerent par là, qui les allerent trouuer cuidants que ce fussent François qui nous cherchassent. les Anglois n'entendoyent rien en Sauvage: mais aux gestes, & façons de faire ils recogneurent assez qu'on leur faisoit signe, qu'il y auoit vn vaisseau là aupres, & qu'iceluy vaisseau estoit François, car ils entendoyēt le mot de Normandia, duquel il nous appellent: & aux ceremonies, que les Sauvages faisoient pour leur complaire, ils recognoissent, que c'estoyent ceremonies de courtoisie, & ciuilité François. Doncques les Anglois, qui estoyēt en necessité, & de viures, & de tout; deschirez, demy-nuds & ne questans que proye; s'enquirent diligemment combien grand estoit nostre vaisseau, combien nous auions de Canons, combien de gens, &c.

V Et

Et ayants eu réponse suffisante, & qui leur plaisoit, firent vn cry ioyeux demonstnants, que c'estoit bien ce qu'ils cherchoyent, & qu'on les menast à nous : car ils ne desiroyent autre. Aussi ne faisoient-ils, mais ce n'estoit pas en la façon, que les Sauvages l'entendoient : car les Sauvages estimoient que ce fussent aucuns de nos bons amis, estants en grande peine de nous : & qui d'amitié desirassent surtout de nous voir. Par ainsi vn d'entre eux demeura dans leur nauire pour les conduire à nous ; ce qu'il fit le bon vent venu. L'Anglois dès qu'il nous descouurit, commença à se preparer au combat, & ce fut alors que le bon homme de Sauvage reconnest, qu'il auoit esté trompé, donc il se print à plourer & lamenter sa faute, & maudire ceux qui l'auoyent ainsi deçeu. Sou-
uent

uent depuis il a plouré, & demandé pardon de ceste sienne defadventure, & à nous & aux autres Sauuages; parce que les autres Sauuages vouloyent venger nostre mal'heur sur luy, pensants que de malice il en eust esté la cause.

Or nous, confiderants ce nauire venir ainfi de loin à pleines voyles, ne sçauions que penser, si c'estoyent amis, ou ennemis, François ou estrangiers. A ceste cause le Pilote s'en alla au deuant dans vne chaloupe pour le recognoistre, tandis que les autres s'armoyent. La Sauſſaye demeura à terre & y retint la pluspart des hommes: la Mote Lieutenant, Ronſeré Enseigne, & IoubertSergent, & tous les plus deliberez allerent au nauire. Aussi estoit-celà où lon deuoit recognoistre les gens de bien.

V 2 Le

Le nauire Anglois venoit plus viste qu'un dard, ayant le vent à souhait, tout paais de rouge, les pauillons d'Angleterre flottans, & trois tompettes & deux tambours faisaient rage de sonner. Nostre pilote, qui estoit allé descourir ne reuint point à son nauire, parce (dit-il) que les Anglois auoyent le vent sur luy, & partant pour ne tomber en leurs mains, il s'en alla prendre le circuit d'une Isle. Tant y a qu'à ceste occasion le nauire se trouua destitué de la moitié de ses Matelots, & n'auoit autre gens de defense que dix en tout, encores n'y en auoit-il aucun de tous qui fust entendu aux combats de mer, hors le Capitaine Flory, qui de vray ne manqua ny de conduite ny de courage. Mais il auoit ny assez de temps pour se preparer, ny des gens, à cause dequoy il ne peut leuer l'anchre pour se
defen

desengager: ce qu'est toutesfois la premiere chose qu'on doit faire és combats de la mer, combien qu'aussi en vain eust-on leué l'ancre, considéré que les voyles estoient empestrees. Car à cause que c'estoit l'Esté, & qu'on sejournoit au port sans crainte, on les auoit tendues en forme de berceau dés la Dunette iusques à la bite pour auoir ombre sur le tillac, d'où lon ne pouuoit les deffaire en si peu de temps. Mais ce malheur eust fort bonne chance: car a ceste occasion nos gents demurerent fort bien couuerts pendant le combat, de maniere que les Anglois n'en pouuants choisir aucun durant leur escopeterie, moins de gents furent ou tuez, ou blesez.

A l'approche, comme c'est la coustume de fommer, à dire, qui l'on est: Nos gens crierent à la

V 3 Mar

Marinesque leur OO. Mais l'Anglois ne respondit en ce ton, ains d'un autre plus furieux, à grands coups de mosquet, & de canon. Il auoit quatorze pieces d'artillerie, & soixante soldats mosquetaires duits au nauigage, &c. venants à la charge sur les costez, sur le beau prè, à la dunette & où il falloit, à la file, & en ordre, aussi bien que gens de pied font sur terre.

La premiere escopeterie fut terrible du costé des Anglois; tout le nauire estoit en feu, & en fumée. De nostre part on respōdoit froidement, & l'artillerie estoit du tout muette. Le Capitaine Flory ciroit bien lasche le canon, lasche; mais le Canonier n'y estoit pas. Or Gilbert du Thet, qui de sa vie n'auoit esté paoureux, ny coüart, ouyant ce cry, & ne voyant personne, qui obeist, print la mesche & nous fit parler aussi haut que
l'enne

l'ennemy. Le mal fut qu'il ne miras pas, que s'il l'eust fait, peutestre y eust-il eu quelque chose de pis, que le bruit.

L'Anglois apres ceste premiere, & furieuse escopeterie mit son nauire de costé, & tenoit vn Anchre preparé pour accrocher nostre bite. Le Capitaine Flory fila du chable fort à propos, ce qui arresta l'ennemy, & luy fit tourner à costé: car il eust peur qu'en poursuivant on ne le voulust attirer sur des basses; despuis voyant nostre nauire à requoy, & s'estant rassuré, il recommença les approches avec escopeterie comme deuant. Ce fut en ceste seconde charge, que le Gilbert du Thet reçeut vn coup de mosquet dans le corps & tomba estendu à l'enuers sur le tillac. Le Capitaine Flory fut aussi bleissé au pied, & autres trois autre part, ce qui fit faire signe, &

crier qu'on se rendoit. Aussi certes la partie n'estoit pas egale. A ce cry, l'Anglois se ietta dans son bateau pour venir à nostre nauire. Nos gents aussi par mauuais conseil, se ietterent dans le leur, pour faire à terre: car ils craignoient l'arriuée du victorieux. Le vainqueur fut plustost dans nostre nauire, qu'eux ne furent loin, & partant il se print à leur crier, qu'ils retournaissent, & pour les y contraindre tiroit sur eux. Dequoy espouuâtez deux de nos gēs se ietterent dans l'eau pour à mō aduis gagner terre à la nage, mais ils furent noyez, soit que ja ils eussent esté blesez, soit (ce qui est plus vray semblable) qu'ils fussent atteints, & percez dans l'eau. C'estoyent deux ieunes compagnons de bonne expectation, l'un de Dieppe, appelé le Moyne, l'autre dit Nepueu, de la ville de
Beau

nostre Prince, qu'ils y auroient esgard, ne voulants en rien contreuenir à la bonne confederation de nos deux Rois. Le malheur fut qu'on ne trouua point la Sauflaye, à l'occasion de quoy l'Anglois fin, & subtil se faisit de ses coffres, les crocheta industrieusement, & y ayant trouué nos commissiōs, & lettres royaux, les faisit; puis remettant toutes les besongnes en sa place, chasque chose tout ainsi qu'il l'auoit trouuée, referma lescits coffres gentiment. Le lendemain la Sauflaye estant venu, le Capitaine Anglois, qui sçauoit fort bien sa leçon, l'accueillit humainement, & luy fit les premieres interrogats avec belles ceremonies: Puis vint au point: luy demandant ses commissiōs, à celle fin qu'il n'y eust aucun doute, quand reellement on verroit, & considereroit les paroles, & autorité

torité du Roy nostre SIRE. La Sauffaye respondit que ses lettres estoient dans ses coffres. On luy apporta ses coffres, & auant qu'il les ouurist avec ses clefs, on l'aduisa qu'il regardast bien si personne y auroit touché: car quant à eux ils y alloient fort simplement. La Sauffaye recognoissoit tout estre en fort bon ordre, mais malheur! il n'y retrouuoit pas ses lettres. Icy le Capitaine Anglois chargea de mine, & de ton, & se refroignant comm'il falloit, quoy donc (dit-il) vous nous imposez icy? Vous donnés à entendre qu'auiez commission de vostre Roy, & n'en pouuez produire aucun témoignage? Vous estes des Forbās & Pirates trestous; vous merités la mort. Et dés lors, il fit la part du butin aux soldats: En quoy il consuma toute l'apres-dînée. Nous de la terre considerions le guastpillement

pillement de tous nos biens: car les Anglois nous laissoient à terre, eux se tenants en mer, & ayâts ioints par ensemble nos vaisseaux au leur, car nous en auions deux, sçauoir est nostre nauire, & vne barque construicte sur le lieu, & equippee de neuf. Nous estions reduits en piteux estat: mais ce n'estoit pas la fin. Le iour suiuant on vint à terre, & on nous pilla encores ce qu'y auions: non pas tout du commencement, ains à passades, & à chasque fois qu'on descēdoit à terre, tousiours quelque detrouffe de nos manteaux, habits, & autres choses. Vne fois on fit quelques violences, & atrocitez de traictement sur la personne de deux de nos gents, ce qui espouuanta tellemēt vne partie des autres, qu'ils s'enfuirent par les bois comme pauures bestes esgarées, demy nuds, & sans
aucuns

aucuns viures, ne ſçachants ce qu'ils pourroyent deuenir.

Venons aux Ieſuites. Je vous ay dit, que Gilbert du Thet fut outré d'une mouſquetade durant le combat. Les Anglois entrants dans le nauire le mirent entre les mains de leur Chirurgien & luy, & tous les autres bleſſés. Ce Chirurgien eſtoit Catholique, & reconnu pour tel; & perſonne fort charitable, & qui nous a faiſt mille bons offices. Or le P. Biard ayant ſceu la bleſſure de Gilbert du Thet fit demander au Capitaine, que les bleſſés fuſſent portés à terre, ce qui fut accordé, & par ainſi ledit Gilbert euſt le moyen de ſe confeſſer, & de benir & louer Dieu iuſte, & miſericordieux en la Compagnie de ſes Freres, mourāt entre leurs mains. Ce qu'il fit avec grande conſtance, reſignation, & deuotion;

X tion;

tion, vingt & quatre heures apres sa bleſſure, il euſt ſon ſouhait, car au deſpart de Honfleur, en preſence de tout l'equipage il auoit hauſſé les mains, & les yeux vers le Ciel priant Dieu, qu'il ne reuint iamais plus en France, ains qu'il mouruſt trauaillāt à la conqueſte des ames, & au ſalut des Sauuages. Il fut enterré le meſme iour au pied d'un grande Croix que nous auions dreſſée du commencement.

Les Ieſuites n'eſtoient iuſques alors recognus des Anglois, ſinon que pour Preſtres. Or le P. Biard & le P. Enemond Maſſé s'en allerēt au nauire parler au Capitaine Anglois, & luy expliquerēt ouuertement comm'ilſeſtoyēt Ieſuites, venus en ces quartiers-là pour la cōuerſiō des Sauuages, puis le ſupplierent par le ſang de celuy, qu'il recognoiſſoit pour Sauueur, &
par

par les misericordes qu'il en attendoit, qu'il luy pleust auoir pitié de ces pauvres François, sur lesquels Dieu luy auoit dōné puissance, & qu'en leur misere il recognuſt combien les affaires de ce monde varient: qu'il luy pleust leur donner & leur moyenner retour en leur pays de France. Le Capitaine les ouyt fort paisiblement, & leur respondit avec pareil honneur: mais (dit-il) dissimulant, ie m'estonne fort comme vous autres Iesuites, lesquels on tient communement pour gens de conscience, & de Religion, vous vous retrouuiez icy, neantmoins en la compagnie des forbans, & picoreurs, gens sans adueu & sans loy, ny honneur. Le P. Biard respondit & preuua avec tant d'arguments, que toute leur troupe estoit de gens de bien, & recommandés par sa Majesté

tres-Chrestienne : & refuta si per-
emptoirement toutes objections
contraires, que le Capitaine An-
glois fut constrainct de faire sem-
blant, qu'il s'y accordoit, vaincu
par ses raisons. Certes (adiousta-
il) il y a bien eu de la faute, à ce
que ie voy, d'ainfi perdre vos let-
tres. Neantmoins ie traiçteray de
vostre retour avec vostre Capi-
taine, & dès lors iusques au de-
part, il fit tousiours manger à sa
table lesdits deux Peres, leur mō-
strant beaucoup de respect & hō-
nesteté. Or il auoit vne espine au
pied, qui le tourmentoit ; c'estoit
le Pilote, & les Matelots, qui e-
stoyent euadés, & desquels il ne
pouuoit sçauoir nouuelles. Ce Pi-
lote appelé le Bailleux, de la vil-
le de Roüen, s'en estant allé pour
reconoistre (ainfi que vous a esté
dit) ne peut point retourner à
temps au nauire pour le desfendre,
& par

& partant il retira sa chaloupe à l'escart, & la nuit venue print encores avec soy les autres Matelots, & se mit en sauueté hors la veuë, & le pouuoir des Anglois. De nuict il nous venoit trouuer pour auiser avecques nous ce qui seroit de faire. Il fit en particulier ce bon office aux Iesuites : car il vint trouuer le P. Biard, & le prenant par la main le coniura de ne se point meffier de luy, pource qu'il estoit de la Pretendue, l'asseurant qu'il ne manqueroit ny à luy, ny a aucun des Peres : & qu'il supplioit Dieu, que tout ainsi il ne l'abandonnast point, comm'il le disoit de cœur sincere. Le P. Biard le remercia de bonne affection, & luy promit de se souuenir de ceste si bonne volonté : il luy dit neantmoins qu'il ne vouloit encores penser à soy, iusques à ce qu'il vit tous les autres en beau

chemin. Que lors il deuiendroit ce qu'à Dieu plairoit, admonnestant ledit Pilote de se garder de tomber és mains des Anglois: parce que le Capitaine buttoit fort à le pouuoir attraper. Ledit Pilote fit sagement son profit de cest aduertissement, & de celuy des autres. Car de là à deux ou trois iours, il passa à la barbe des Anglois, comme se sauuant, & s'en allant chercher nauire, & leur disant que ce n'estoit pas pour ceste fois là, qu'il le falloit attēdre. Mais il se retira seulement derriere quelques Isles non loin de là pour y estre aux escoutes & considerer quelle fortune nous arriueroit. Cela fit à mon aduis, que le Capitaine Anglois se resolut plustost à ne nous pas faire pis, toutesfois il en auoit quelque volōté, ce que ie ne sçay. De vray par les coniectures de ce que nous auons experimenté

rimēté depuis, il estoit bien Capitaine fort sage & rusé, mais neātmoins gentil-homme ayāt le courage noble: ses gents aussi n'estoyēt point inhumains, ny cruels contre personne de nous.

On ne sçauroit on croire les angoisses auxquelles nous estions en ce temps, car nous ne sçauions où donner de la teste. Du costé des Anglois, nous n'attendions que la mort, ou du moins la seruitude: aussi d'arrester sur le pays, & viure parmi les Sauuages à leur façon tout vn an entier, & tant de gens, nous sembloit estre vne mort bien longue & miserable. Ces bons Sauuages ayants ouy nostre desastre s'en vindrent à nous, & nous offroyent leur possible, promettants de nous alimenter durant l'Hyuer, & mostrants vne grande cōpassion. Mais nous ne pouuons pas esperer mieux,

qu'ils n'ont. Auffi de trouuer autres expedients en vn tel desert: nous n'en voyons point. Voicy en fin comme Dieu nous pourueut.



CHAPITRE XXIX.

Les expedients trouuez pour reuenir en France, & comme trente de nos gens y arriuerent apres plusieurs traux.

LE Capitaine Anglois appelle Samuel Argal, & son Lieutenant, dit Guillaume Turnel, commencerent à traicter de nostre retour selon leur promesse avec nostre Capitaine la Saussaye. Les Anglois offroyent des conditions bien iniques, mais pour le faire court, la conclusion fut qu'v-
ne

ne chaloupe nous restant de deux, q̄ nous en auions, ils nous en l'aif-feroyent vne, & qu'avec icelle nous allaffions où Dieu nous conduiroit. Le Capitaine Anglois, cauteleux qu'il est; voulut auoir vn escrit, signé de la main de la Sauffaye, par lequel il tesmoignast, que c'estoit de son choix, que ce parti auoit esté prins.

Ceste conclusion ouye, le P. Biard s'en alla trouuer le dit Capitaine, & luy representa, qu'ils restoyent trente personnes, & qu'il estoit impossible que tant de gens peussent estre entassez dans vn si petit vaisseau, tant s'en faut qu'ils peussent dans iceluy faire cent cinquante lieües, & trauffer des bayes de dix & douze lieuës, comme il leur conuenoit faire, auant que trouuer aucū nauire François, auquel ils se peussent refugier: que cela estoit ma-
nife

nifestement nous ietter à la mort, & au desespoir. L'Anglois respondit, q̄ la Sauſſaye ne le croyoit pas ainſi: mais que ſi on vouloit deſcharger ladiſcte chaloupe, qu'il en ouuriroit bien vn moyen: qu'il conduiroit à la Virginie les artiſants qui voudroyent y venir ſous promeſſe, qu'on ne les forceroit point en leur Religion, & que, apres vn an de ſeruice, on les feroit repaſſer en France. Trois accepterent ceſte offre.

Pareillement le ſieur de la Motte dès le commencement auoit conſenti de ſ'en aller à la Virginie avec ledit Capitaine Anglois, qui l'honnoroit beaucoup, parce qu'il l'auoit trouué l'eſpée au poing, & voyoit en luy pluſieurs autres bōnes qualitez, ce qui profitoit de beaucoup à toute noſtre troupe. On luy auoit auſſi permis de mener avec ſoy aucuns, qui de meſme

me feroient affeurez sous sa fa-
 veur. Le Capitaine Flory se reso-
 lut pareillement de tenter la mes-
 me fortune, parce qu'on luy don-
 noit esperance qu'il y pourroit re-
 couurer son nauires. Le P. Biard
 pria, que quatre qu'ils estoient,
 sçauoir est deux Iesuites, & deux
 autres fussent portez aux Isles de
 Pencoit, & que là on les recom-
 mandast aux pescheurs Anglois,
 qui y sont d'ordinaire, à celle fin
 que par leur moyen ils peussent
 repasser en France, ce que le Ca-
 pitaine Anglois luy octroya fort
 volontiers.

En ceste façon la chaloupe se
 trouua competemment deschar-
 gée, & toute nostre troupe fut di-
 uisée en trois egales bandes : Car
 quinze estoient avec la Pilote :
 quinze restoyent avec les An-
 glois ; & quinze entroyent dans la
 chaloupe accordée. De ces quin-
 ze

ze le P. Enemond Mafsé en estoit l'un, car le choix ayant esté baillé à la troupe de ceux, qui deuoient entrer dans la chaloupe à ce qu'ils peussent eslire de tous les trois Iesuistes celuy qu'ils aimeroient mieux pour leur faire compagnie; ce fut luy, qu'ils agreerent le plus.

Ceste chaloupe donc fut deliurée entre les mains de la Sauffaye, & dudit Enemond Mafsé, Iesuiste, que le Capitaine Anglois hōnora beaucoup. Il la liura quelque peu amonitionnée de viures, & autres prouisions. Mais nos pauvres gens furent bien en peine, quand il la fallut conduire: car ils n'estoyent pour tout, que deux, ou trois mariniers, & iceux n'auoient ny carte, ny cognoissance des lieux. En ceste destresse Dieu les secourut fort à poinct: car le Pilote, qui auoit mis ses gens en
seurté,

seurté, desireux de sçauoir en quel estat estoit le reste de la troupe, se deguisa en Sauvage & s'en vint espier sur les lieux. L'Ange de Dieu le conduisit par le bon endroit; car il rencontra tout à propos ceste chaloupe, qui s'en alloit, & ne sçauoit comment ceste bonne fortune parut de si bon augure aux rencontres, qu'ils s'affeurent dès lors, que Dieu leur vouloit faire misericorde, mesmes que pour surcroit de grace, ils firent vne fort belle pesche de gros Aumars ou Canchres de mer, & les Sauvages leur donnerent liberalement force oyseaux, & poissons, & de tout ce qu'ils auoyent avec grande signification de compassion.

En ceste façõ ils se vindrēt ioin-
dre à la chaloupe des Matelots,
& de compagnie gagnerent l'Isle
de Menano. C'est' Isle est à l'em-

Y bou

boucheure de la Baye Françoisse, & d'icelle iusques à l'Isle Longue, où falloit qu'ils trauerfassent dix lieües de pleine mer fort fascheuses à cause des grandes marées, qui y courent, & bouillent : & de mal'heur, mauuais temps les retint icy huit, ou neuf iours. Leurs maux & apprehensions les firent recourir à Dieu par vœus, & prieres, qui furent exaucées, comme il parut par le beau temps qui vint selon leur souhait : à la faueur duquel ils paruiurent à l'Isle Longue, où pour tenir leur promesse ils planterent vne Croix, celebrerent la Sainte Messe, & firent vne processio. Là aussi Dieu leur auoit préparé vn magasin : car ils y trouuerent vn bon monceau de sel, que le sieur de Biencourt y auoit autrefois delaisé & pour l'employer ils firent vne fort bonne, & heureuse pesche. Ainsi provision

uisionnez ils passerēt au Cap Forchu, auquel lieu ils trouurent le Sagamo Louys Membertou, qui fit grand accueil au P. Enemond Mafsé, & le vouloit retenir à toute force. Mais ledit Pere s'excusa sur la neccssité de ne point delaisser sa compagnie. Le Sauuage leur fit à trestous Tabagie d'un Orignac, ce qui leur fit grand bien, & en doublerent plus ioyeusement despuis le Cap de Sable. Estants ja proches du Port au Mouton, ils eurent au deuant d'eux quatre chaloupes de Sauuages, qui reuenoyent de la trocque. C'estoit Roland, & autres Sagamos, qui aussi tost recogneurent ledit P. Enemond, & luy firent leurs liberalitez bien grandes certes: demie Galette de pain à chacun des cōpagnons, & vne entiere à luy. C'estoit le monde renuersé, les Sauuagesournissoient du pain, aux

François gratuitement. Ce pain sembloit de la Manne à nos tribulez: car de trois semaines ils n'en auoyent mangé. Et pour le comble de souhait, les Sauvages leur dirent, que non guieres loin de là y auoit deux nauires François, l'un à Sezambre, & l'autre à Passépec. Ce qui fit diligenter nos Pelerins, à ce qu'ils ne les perdissent.

Ces deux nauires estoient Malloüins, l'un appartenant au Jeune Dupont, duquel nous auons souuent parlé cy deuant, d'environ cinquante tonneaux seulement: le Capitaine Vible Bullois commandoit à l'autre, qui estoit de cent tonneaux, & (de bon augure) s'appelloit le Sauueur. Chacun de ces deux print sa moitié de toute la troupe, mais ceux du petit vaisseau patirent beaucoup: car tout leur defailloit: place, viures, eau: & furent horriblement agitez de
tempe

tempestes & contrariété de vents: nostre meschef neantmoins arriua prosperemēt pour ce vaisseau, parce qu'il auoit perdu beaucoup de ses gens, & à peine s'en fut-ils peu reuenir sans ce recontre, & nouveau renfort des nos desbandez.

Au grand vaisseau, appelé *le Sauueur*, on fut mieux, mesmes que les Matelots furent si charitables, que de leur propre gré ils retrancherent leur ordinaire, & quitterent plusieurs honnes places pour accommoder leurs hostes. Le P. Enemond Mafsé fut retiré en cestuy-cy, & le Pilote Alain Yeon luy fit beaucoup de charitez. Ils furent accueillis pareillement de tempestes, & experimenterent estre vray, ce qu'on dit du feu S. Elme, où Freres consoians, que quand ils apparoiſſent deux à la fois, c'est bon signe. Car deux ap-

parurēt vn quart d'heure sur leurs Antemnes, & bien tost apres les bourrasques & furies de mer s'accoiserent.

Tous les deux nauires arriuerent en sauueté à S. Malo, quasi en mesme temps quoy que le Sauueur fust parti douze iours plus tard. La ioye, qu'ils receurent vous la pouuez estimer, repassant par la memoire les dangers dont ils se voyoyent eschapper. Le P. Enemond Mafsé, & toute la troupe se loüent beaucoup de l'humanité & bon accueil, qu'ils receurent en ladicte ville de Saint Malo, de mon Seigneur l'Euefque, de Monsieur le Gouverneur, de MM. les Magistrats, Marchands, & generalement de tous.

neaux, & vne barque de douze tonneaux, laquelle pareillement ils tenoyét de nous, & ne la nous auoyent point voulu quitter, pour fournir à nostre retour. Ils remplirent ces trois vaisseaux de leurs gens, & nous partagerent entre eux. Le sieur de la Mote, le Capitaine Flory, & le reste d'une moitié faisant en tout huit personnes, furent logez en la Capitaneffe, & les autres en nombre de sept, demurerent dans le nauire captif, duquel le Lieutenant Turnel estoit faict Capitaine.

Or pour commencement de mal heur, on ne conduisit point les Iesuites aux Isles de Peucoit, selon la promesse, ains on les mena droit à la Virginie avec le reste de la troupe, laquelle on consolait par belles esperances d'autant que (disoit-on) le Marechal de la Virginie, qui a toute charge

ge, & autorité de iurisdiction, estoit grand amy des François, cōme ayant obtenu tous les principaux honneurs par la recommandation de feu Henry le Grand, & ayant esté son soldat, & son pensionnaire. Cela nous preschoit on souuent.

Mais nos prescheurs ne prenoient pas leur texte de l'Euangile. Car ce beau Mareschal, qui à leur dire auoit le fil, & la trempe si François, ayant ouy nouuelles de nous, ne parloit que de harts & gibets, & de nous faire pendre trestous. L'espouuante nous en fut donnée, & aucuns en perdirent le repos, ne s'attendants plus qu'à monter ignominieusement par vne eschelle, & deualer miserablement par vne corde. Mais le Capitaine Argal se mōstra genereux à nous defendre: car il résista audit Mareschal, opposant la
foy

foy par luy donnée. Et comm'il se vid trop foible en ceste oppositiō; il publia nos commissiōs, & lettres Royaux, dont ie vous ay parlé cy deuant, qu'il auoit subtilement enleué des coffres de la Saussaye. Et c'est par ce moyen que nous auons sceu qu'il auoit vſé de telle ruse, car autremēt nous n'en eussions peu rien descouurir. Le Marechal voyant ces autoritez de sa Majesté tres-Chrestienne, & la resolution du Capitaine, n'osa passer plus outre, ainsi apres quelques iours & quelques autres apprehensions, on nous fit sçauoir, que parole nous seroit gardée.

Or comment on nous la garderoit, & quel moyen on nous trouueroit de nous renuoyer en France, c'estoit vne grande question. Le General, le Marechal & tous les Principaux chefs de la Virginie s'assemblerent en Conseil.

Sur

Sur icelle le resultat & conclusion des opinions fut de pis faire que iamaïs, puis qu'il leur sembloit d'en auoir le moyen. Car il fut ordonné que le Capitaine Argal avec ses trois vaisseaux retourneroit en la nouuelle France, pilleroit, & raseroit toutes les forteresses, & habitations des François qu'il trouueroit en toute la coste iusques à Cap Breton : c'est à dire iusques au 46. degré, & demy : (parce qu'ils pretendent à tout tât de pays : qu'il feroit pendre la Sauffaye, & tous ceux de ses gens, lesquels il trouueroit estre demeurez dans ces confins ; pilleroit de mesme tous les vaisseaux, qu'il rencontreroit, trouuant toutes-fois moyen aux personnes de se pouoir retirer en France : en cas qu'ils ne fissent point de resistance ; & qu'on nous mettroit nous autres vieux prisonniers en compagnie

pagnie de ceux à qui en ceste façon lon feroit grace de la vie. Telle fut la deliberation. Mais Dieu estoit par dessus, & cōme vous orrés, il en disposa autrement, quant à plusieurs articles.

Selon ceste conclusion, Argal reprint vn'autrefois la route de la nouvelle France, plus fort que deuāt, car il auoit trois vaisseaux, & avec meilleure esperance: parce que le butin, qu'il auoit faict sur nous luy accroissoit, & la cupidité & l'espoir. Il ne prit cependant avec soy la moitié de nos gens, ie ne scay pourquoy. Dans son vaisseau estoit le Capitaine Flory, & quatre autres: dans celui du Lieutenant Turnel (qui estoit le nostre captif) les deux Iesuites, & vn garçon.

Le premier lieu où ils tirerent fut S. Sauueur. Car ilss'attendoyēt d'y trouuer la Saussaye: & vn nauire

uire nouvellement venu. Ils furēt trompez, d'autant que la Sauſſaye eſtoit en France, ainſi qu'a eſté dit: ils bruſlerent nos fortifications, & abattirent nos Croix, en dreſſants vne pour marque, qu'ils ſe ſaiſiſſoyēt du pays, comme Seigneurs.

Ceſte Croix portoit le nom graué du Roy de la grande Bretagne. Ils pendirent auſſi vn de leurs hommes, pour cauſe d'une conſpiration au meſme endroit, où huit iours au parauant ils auoyent abbatu la premiere de nos Croix.

De ſainct Sauueur ils addreſſerent à S. Croix, ancienne habitation du ſieur de Monts, & parce qu'ils auoyent ſceu, que le P. Biard y auoit eſté, Argal vouloit qu'il les y conduiſit, mais ledit Pere ne le voulut point, ce qui le mit entierement en la diſgrace dudit

Z Argal,

doutoit de s'aller engouffrer en si dangereuse plage sans conducteur bien cognoissant des lieux, & par l'exemple frais, qu'il auoit du P. Biard, il n'osoit attendre qu'aucun François l'y voulust cōduire, ou l'y conseiller sincerement. A ceste cause il se mit en queste de quelque Sauuage, & fit tant par ses courses, embusches, enquestes, & industries, qu'il surprit le Sagamo, homme tresexperimenté, & entendant au faict du pays; à la conduicte d'iceluy il vint à Port Royal. Or il y eust eu là sans doue de mal-heur pour le regard des François, parce que l'Anglois entrant à la Lune, dans le Port comm'il fit, & venāt anchrer à la veuë de l'habitation à plus de deux lieuës loin, si les François eussent veillé, ils auoyēt beau moyen ou de se preparer au combat, ou de se delbagager: car à

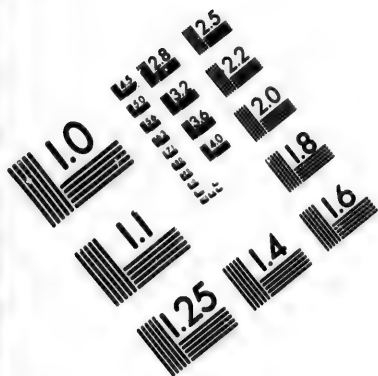
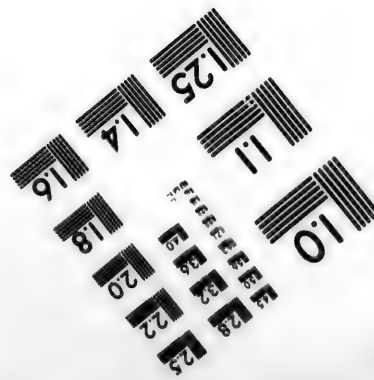
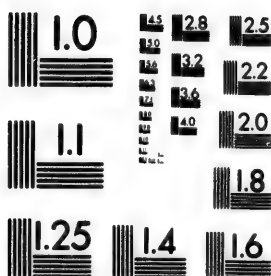
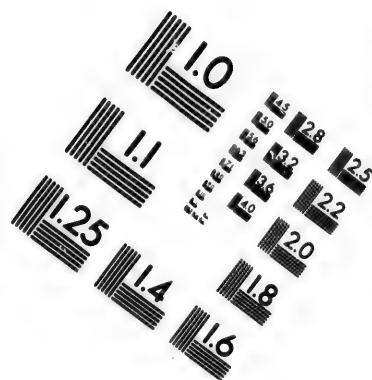


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





cause de la marée, l'Anglois ne fut deuant l'habitation qu'à dix, ou onze heures du iour suiuant. Je ne sçay ce qu'on fit. Tant y a que l'Anglois mettant pied à terre ne trouua personne dans le fort, & vit des souliers & des hardes esparfes. Par ainsi il eust double ioye en ceste prinse: l'vne qu'il ne trouua aucune resistance, ce que iamais il n'eust pensé; l'autre qu'il rencontra vn assez bon butin, à quoy il ne s'attendoit pas.

Ce rencontre de butin non attendu, pensa couster la vie au P. Biard: voicy comment. Les Anglois ayant ja perdu beaucoup de temps à chercher sainte Croix: & depuis à attrapper vn Sauvage, qui fust leur conducteur, le Lieutenāt Turnel estoit d'aduis de laisser le voyage de Port Royal, & s'en retourner au plustost à la Virginie, alleguant pour raisons, que le lieu estoit

estoit tres-dangereux, & la saison par trop auancée (car c'estoit la fin d'Octobre,) & qu'au bout de tant de peines, ils n'y auroit point de profit, parce qu'on n'y trouueroit rien, sinon misere, & la haine des François, qu'ils s'acqueroyent bien meritoirement par le bruslement qu'ils y alloient faire, sans recompense d'aucun emolument. Le Lieutenāt Turnel auoit ouy ces raisons du P. Biard, avec lequel il prenoit souuēt plaisir de deuiser, & les estimoit fort valides. Or le Capitaine Argal ayant eu le bō-heur d'une facile entrée, & depuis dans Port Royal (ainsi qu'a esté dit) vn assez bon butin, en viures, hardes, & vtenfiles dans l'habitation; il reprochoit à son dit Lieutenant, son conseil, & la croyance qu'il auoit eu au Iesuite: & mesmes pour ceste cause luy faisoit moindre part de la pro-

ye. Le Lieutenant en estoit en grande cholere, & d'autant plus qu'on l'auoit tousiours en reputation d'homme d'esprit, & de bon conseil, de quoy il se voyoit deceu à l'occasion comm'il pensoit, du Iesuïte.

Or il y auoit vn Puritain Anglois, maistre du grand nauire, plus malin que tous les autres, dissimulé neantmoins, car ils faisoit les plus beaux semblants du monde : mais les autres Anglois nous aduertissoiēt de ne no^y point fier en luy, d'autant qu'il estoit malignement enuenimé contre nous. Cestuy cy donc voyant son coup, persuadoit au Capitaine, & au Lieutenant, lesquels il voyoit esmeus, d'abandonner à terre le Iesuïte, disant, qu'il estoit estoit indigne que les Anglois, luy donnassent des viures, puis qu'il les auoit voulu empescher d'en auoir,

&

& mille autres raisons qu'il alleguoit. I'enſçay qui ſecouruſt tant à propos le Jeſuite en ce danger, que ſa ſimplicité. Car tout de meſme, que s'il euſt eſté bien fauoriſé, & qu'il euſt peu beaucoup enuers ledit Anglois, il ſe mit à genoux deuāt le Capitaine par deux diuerſes fois, & à deux diuerſes occaſions, à celle fin de le flechir à miſericorde enuers les François du dit Port Royal eſgarés par les bois, & pour luy perſuader de leur laiſſer quelques viures, leur chaloupe, & quelque'autre moyen de paſſer l'Hyuer. Et voyez combien différentes petitions on faiſoit audit Capitaine : car au meſme temps, que le P. Biard le ſupplioit ainſi pour les François, vn François crioit de loin avec outrages, & iniures tres indignes à haute voix, qu'il le falloit maſſacrer. Or Argal (qui eſt d'vn cœur

Z 4 noble,)

noble,) voyant ceste tant sincere affection du Iesuite, & de l'autre costé ceste tant bestiale & enragée inhumanité de ce François, laquelle ne recognoissoit ny sa propre nation, ny biens-faicts, ny Religion, ny estoit domtée par l'affliction & verges de Dieu, estima que ce luy seroit tousiours reproche, & impropre, si sans iugement, & sans auoir ouy parties, il venoit à delaisser pour vne accusation subtile, celui à qui il auoit donné sa parole. Et par ainsi reietta tout ensemble, & la suasion del'Anglois, & la forcenerie du François, d'autant plus appaisé enuers le Iesuiste, que plus il le voyoit attaqué sans qu'il remarquast en luy changement, ou alteration.

Or le dit Capitaine ayant enléué de Port Royal tout ce qui luy sembla commode, iusques aux
ais,

ais, verroils, ferrures, & cloux; il y mit le feu. Chose certes bien pitoyable, car dans vn'heure ou deux on vit reduit en cendres le trauail & despenſe de pluſieurs années & perſonnes de merite. Et plaife à noſtre Seigneur que ce meſme feu aye tellement deſtruit tous les pechés, qui peuuent auoir eſté commis en ceſte place, que iamais ils ne reſuſcitent plus en aucune part, ny ne prouoquent la iuſte & redoutable vengeance de noſtre Dieu. L'Anglois (comme i'ay dit autre part) eſſaçoit par tout, tous monuments, & indices de la puiffance Françoisé: ce qu'il n'oublia pas icy iuſques à faire vſer du pic, & cifeau ſur vne groſſe & maſſiue pierre, en laquelle eſtoient entaillés les nōs du ſieur de Monts, & autres Capitaines avec les fleurs de lys. Ce faiſt, il leua l'anchre pour s'en aller; mais
il

il fut retenu par le mauuais temps à l'emboucheure du Port trois, ou quatre iours.

Tandis qu'il seiournoit icy à l'Anchre, vn François de ceux dudit Port demanda de parler; ce quiluy fut accordé. Or entre las bōs affaires, que ce beau parlementateur vint traicter, fut de dire au Capitaine Anglois, qu'il s'esmerueilloit bien fort, comment il n'auoit pieça deliuré le monde du pernicious Iesuite, qui estoit en ses nauires. Si ce n'estoit, peut-estre que le mal-heur l'y conseruaſt pour reuancher les François par quelque trahison meschante, que ledit Iesuite ioüeroit à son coup, & occasion. Car c'estoit (disoit-il) vn vray, & naturel Espagnol, qui ayant commis plusieurs forfaitſ en France, à cause desquels il en estoit fuitif, leur auoit encores donné beaucoup

coup de scandales à Port Royal, & qu'il ne falloit aucunement douter, qu'encores ne fit-il pis aux Anglois. Argal oyant dire, que le P. Biard estoit naturel Espagnol, ne le pouuoit croire; mais on luy donna cest'accusation par escrit, & soubigné decinq ou six: & le pressoit-on fort à ce qu'il iettast en terre à l'abandon ledit P. Biard. Mais tant plus qu'on l'en pressoit, tant moins l'Anglois y consentoit, parce que y consentant il ne pouuoit fuir le deshonneur d'auoir manqué de foy, & de iustice; là où le gardant pour la Virginie, il s'attendoit de l'y faire mourir en acquerant louange de fidelité à son office, & de patience à supporter. Car en communiquant au Mareschal ceste deposition des François, & adioustant par dessus comme ledit Pere n'auoit voulu monstrier l'Isle S. Croix

Croix, & auoit tafché de diuertir les Anglois d'aller à Port Royal; il n'auoit garde deschapper des mains du Marefchal, desquelles à peine l'auoit-on peu arracher, lors mefme, qu'on n'auoit aucune prinfe fur luy. Ainfi Dieu le voulut faauer pour lors, & encore pl⁹ merueilleusement despuis, comme vous orrez. Cependant vous remarquerez fagement iufques à quelle rage le malin efprit agite ceux, qui fe vendent à luy, & combien il faut eftre referué à croire les delations & detractions, puis que le P. Biard auoit vefcu dans Port Royal, & auoit tousiours esté notoirement recogneu pour ce qu'il eft, c'est à dire bon François naturel, & qui iamais ne fut en Espagne ny luy, ny fon pere, ou mere, ou aucun de fes parens. Or que ce neantmoins vn François fe foit trouué fi poffédé par l'efprit fan

leur Virginie, & y iouïr du butin l'huyet suiuant. Or dès ce temps le Lieutenant Turnel, ne regardoit plus le P. Biard, que comme vn pendar abominable: il le detestoit encores d'auantage, quand il repensoit au passé: car par le passé, il auoit faict estat de le priser, & l'aymer pour sa naïfue simplicité, & ouuerte candeur. Mais ayant veu le tesmoignage par escrit de tant de François, qui l'asseuroyent estre naturel Espagnol, & meschant homme, il aimoit mieux croire, que le Iesuite fust menteur, que non pas tant d'autres, qui l'accusoyent. Par ainsi il haïssoit d'autant plus irreconciliablement ceste si profonde & impenetrable dissimulation (comme il pensoit) d'un Espagnol, contre faisant le François, laquelle luy, homme réputé pour accort, & bien aduisé, n'auoit sceu descouurir

urir en tant de temps; ains à laquelle il s'estoit laissé surprendre iusques à vne familiarité, & amitié grande. Telle estoit la cholere du Capitaine Turnel, lequel d'ores en auant i'appelleray absolument Capitaine & non plus Lieutenant, parce que nous allons nous separer: escoutez comment.

Le second iour apres nostre depart, veille de S. Martin, vn si grand orage s'esleua, qu'il escarta nos trois vaisseaux en telle façon, que depuis ils ne se sont point reueus ensemble; ains ont tiré trestous bien diuerses routes.

La barque n'a point comparu depuis, & nouuelles aucunes n'en ayant esté ouyes aucuns se doutent qu'elle soit perie, avec les six Anglois, qui estoient dedans.

La Nau Capitaneffe, où commandoit Argal, nonobstât le contraste, vint à port heureusement

à la Virginie dās trois sepmaines, ou enuiron. Le Mareſchal (duquel nous vous auons parlé cydeuant) ouyt fort volontiers du Capitaine Argal, tout ce qui s'eſtoit paſſé, & attendoit en bonne deuotion le P. Biard pour luy toſt accourir les voyages, luy faiſant trouuer au milieu d'vne eſchelle le bout du monde; mais Dieu, maiſtre de la vie, & des puiffances diſpoſe à ſon bon plaifir de ſes creatures, & non à la fantaſie du brashumain; prenant plaifir au tiltre, queluy donne ſon Pfalmiſte, d'eſtre le Seigneur, *qui deliure le pauvre des mains des plus forts, & le deſtitué, de la uiſſance de ceux, qui le pillent*, comme ie m'en vais vous monſtrer, qu'il a faiſt.

Les deux Ieſuites, & vn garçon François eſtoient dans le nauire captif, ſur lequel auoit eſté commis le Capitaine Turnel; ce nauire

uire separé d'auec Argal par la tēpeste en fut tant incessamment pourfuiuy seize iours durant, que le Capitaine perdant esperāce de pouuoir aborder la Virginie, appella tous ses gents, & mit en deliberation, qu'est-ce qu'il faudroit faire pour sauuer leurs vies. Car de combattre les orages plus long temps pour ne se pas esloigner de ladicte Virginie, il n'y auoit point d'apparence, parce que on auoit dans le nauire des cheuaux prins à Port Royal, qui les ruinoient d'eau tant ils en beuoyent, les tourbillons rompoient tant de voiles, ausuents, & cordages, qu'il n'y auoit plus de quoy les refaire, & les viures estoient bien bas, hors la moluë seulement, de laquelle y auoit assez; mais de pain on n'en auoit eu, par l'espace de trois mois, que deux onces chasque iour pour te-

A a 3 ste,

ste, bien rarement trois: & si il en restoit fort peu. En ceste deliberation les mariniers furēt d'aduis qu'il falloit soustenir encores quelques iours pour leur hōneur. Et (approbation de leur conseil) le bon temps leur arriua au iour suiuant, & les conduisit si auant qu'ils ne s'estimoyent pas estre à plus de vingt & cinq lieuës de leur port.

Pour en confesser la franche verité, les Iesuïtes ne prioient point pour ce bon temps, car ils sçauoyent assez où c'est qu'il les conuoyoit. Or Dieu, croy-ie, ayāt pitié d'eux, suscita vn gaillard, & fougueux furoüest, qui vint donner droiçt en face à nos Anglois, & les contraignist de mettre le nauire en cappe (comme l'ondit) de plier toutes les voiles, & de penser à leur conscience.

Le Capitaine voyant ceste rage

ge de vents, & de vagues ne voulut plus s'opiniastrer, ains conclud, qu'il falloit relascher aux Açores à 7. cents lieuës de là, pour s'y pourvoir de leurs necessitez, & attendre le bon temps. Il fit tourner le cap pour adresser là, & aussi tost apres on tua les cheuaux qui nous auoyent gasté & consumé nostr'eau, de maniere qu'elle estoit toute infecte, & puante, & encores la donnoit on en bien petite mesure. Mais la chair de cheual estoit fort bonne, au goust des Iesuïtes.

Or durant ces furieuses, & horribes tempestes, comme tous auoyent bien occasion de penser à leur conscience, Dieu particulièrement disposoit le Capitaine. De maniere, qu'une fois bien repentant, il appella le P. Biard, & luy tint ces discours, que ie vais inferer quasi de mot à mot : car ce

Capitaine parloit bon François, & beaucoup d'autres lāgues vulgaires, outre le Latin & le Grec, qu'il entendoit bien, homme de grand esprit, & qui a bien estudié: P. Biard, (disoit-il) Dieu est courroucé contre nous, ie le voy biē; il est courroucé contre nous, di-je, mais non pas contre vous; contre nous, parce que nous vous sōmes allez faire la guerre, sans la vous premierement denōcer, ce qu'est contre le droict des gens. Mais ie proteste, que ç'a esté contre mon aduis, & mon gré. Je n'eusse sceu qu'y faire, il me falloit suiure, i'estois seruiteur. Ainsi ie vous dy, que ie voy biē que Dieu est courroucé contre nous, mais non pas contre vous, ains à l'occasion de vous: car vous ne faiçtes que partir. Le Capitaines'arrestāt icy, vo⁹ pouués estimer si le Iésuite manqua de respōdre à propos. Le Capitaine

pitaine, le prit d'un autre endroit, mais, P. Biard (dit-il) c'est chose estrange, que vos François de Port Royal vous accusent ainfi. Le Pere respondit, Mais mōsieur, m'aués-vous iamais ouy mesdire d'eux? Nenny, dit-il; ainsi'ay fort bien remarqué que quand on mesdisoit d'eux & deuant le Capitaine Argal, & deuant moy, tousiours vous les aués defendus, i'en suis bon tesmoin. Monsieur (dit le Pere) prenez argument de là, & iugés, qui a Dieu, & la verité de son costé; ou les mesdisants, ou bien les charitables. Je l'entends bien, dit le Capitaine: mais, Pere Biard, la charité ne vous a elle point fait mentir, quād vous me disiez, que nous ne trouuerions que misere à Port Royal? Le Pere repartit, Pardonnez moy, monsieur, vous priant de vous souuenir, qui ie ne vous ay dit
finon

finon que moy estant là, ie n'y auois veu, & trouué que misere. Cela seroit bon, dit le Capitaine, si vous n'estiés Espagnol, comme l'on dit que vous estes, car l'estât, ce que vous desirés tant de bien aux Frāçois n'est pas pour amour que vous leur portés, ains pour haine des Anglois. A cecy le Pere Biard respondit fort au long: mais il ne luy peut iamais desraciner cest'opinion, disant, qu'il n'estoit point croyable, que cinq, ou six François constitués en affliction eussent voulu signer vne fausse accusation contre vn leur concitoyen Prestre: n'y ayants autre profit que de le faire perdre, & par ce moyen satis-faire à leur maudite passion.

Je vous ay faict ce recit à fin que la suaue disposition de la diuine prouidence sois recogneuë, & que vous entendiez, cōme Dieu alloit

alloit preparant peu à peu le cœur du Capitaine. Car il se trouua biē perplex, & luy & ses gens, quand il se virent pres des Açores. La cause en estoit, parce que ces Isles sont habitées des Portugais Catholiques; par ainsi les Anglois consideroyent, que venants à y anchrer, il faudroit souffrir la visite du nauire. Que si en la visite on descouuroit les Iesuites que c'estoit faict d'eux, parce qu'on deliureroit lesdits Iesuites, comme Catholiques: & qu'eux seroyent pendus, ou pour le moins mis à la cadene comme voleurs de Prestres.

Le remede à ce mal estoit facile, faisant faire ausdits Iesuites vn saut dans la mer. Neantmoins comme ie vous ay monstré, la crainte de Dieu s'estoit resueillée, qui combattoit pour eux. Nostre Seigneur en fin, qui les
 prote

protegeoit aux prieres de sa glorieuse Mere, fit que le Capitaine se resolut de les cacher au fonds du nauire, esperant que cela suffiroit pour seurté: comme il suffit aussi, mais la bõne foy des Iesuites y aydant, ainsi que vous entendrés tout à cest'heure.



CHAPITRE XXXII.

*Comme le nauire fut visité aux Açores,
& la bonne foy, que les Iesuites
garderent aux Anglois.*

LA main de Dieu estoit euidentement sur les Iesuites pour les proteger, ainsi que vous auez peu appercevoir par cy deuant: Et fut manifeste en vn autre danger, qu'ils passerent; que nous ne racontons pas icy, pour n'estre longs, auquel neantmoins

moins ils confessent d'auoir eu plus de peur, qu'en beaucoup d'autres, & non sans cause. Ceste protection diuine se monstra encores clairement en ce quell'osta l'apprehension du peril au Capitaine. Car s'il eust preueu les grands dangers qu'il courut puis apres, ie ne sçay s'il eust esté assez consciencieux, ou ses gens pour ne se point resoudre au meurtre, auant que de tomber aux perplexités, ausquelles ils furent reduits, en ceste façon.

Ils arriuerent à l'Isle de Façal, qui est vne des Açores, & ne se pensoient à leur arriuée, que d'anchrer aupres de la ville, d'en- uoyer leur batteau pour se charger d'eau, de laquelle ils auoyent principalement besoin, & acheter quelque peu de biscuit, & autres necessitez plus pressantes. En ceste façon il estoit fort facile

Bb de

de cacher les Iesuites, parce qu'on ne visite gueres, que fort legerement ceux qui sont loin de terre, & puis la visite passée : tout le peril est passé. Ceste consideration fit resoudre tant facillemēt le Capitaine à ne pas vser de cruauté. Mais la fortune trouua bien autres tours, & destours qu'il ne pēsoit : car il luy fallust entrer dans le haure, & se tenir à la veuē de la ville, & des autres nauires. Là de sinistre accident, nostre nauire s'alla heurter contre vne carauelle Espagnolle, chargée de sucre, & luy rompit son beau-pre ; l'Espagnol pensa que ce fut vn guet à pens, à celle fin de surprendre son vaisseau, & le voler : tout ainsi qu'auoit faict vn François dans le mesme port, cinq semaines auparauāt, & partant se print à crier au coursaire, faisant armer ses gens, & peu s'en fallut que lon
ne

ne vint aux mains. Grand bruit & grande esmeute dans la ville, & par tous les nauires qui estoient là, grand alarme. Il fallut que le Capitaine allast à terre, & y demeurast pour gages, & assurance : encores ne pouuoit-on croire, qu'il fut autre que Pirate. on vint visiter & reuisiter le nauire, & les Iesuites ioüoyent comme l'on dit a esconfailles, de trou en cachot, & de cachot en fonds, tousiours en quelque nouvelle mussé. Or sur le vif, & le chaud des soupçons, & grabuge, les Espagnols venants visiter les pauvres Peres & le garçon François estoient derriere vne chaloupe se tenant coys & sans souffler, car si seulement ils eussent soufflé vn peu gros, ou remué la main ou le pied, ils eussent esté descouverts. La chose estoit si hazardeuse, que nos Anglois en transissoient de

male-peur. Mais les Iesuites leur voulurent constamment garder la foy pour plusieurs raisōs, & entre autres, pour faire voir par effect aux calomniateurs de l'Eglise Catholique, qu'a tort, & contre verité ils luy imposent d'enseigner, qu'il ne faut point garder la foy aux heretiques. Ce qu'est totalement faux, & contre sa doctrine. Mais reuenons aux Espagnols, ils n'apperceurent iamais lescdits peres en leur visite, & s'en allerent en fort bonne opinion des Anglois, qui les voyants dehors, & reuenants à foy de la grande apprehension en laquelle ils auoyent esté, se prindrent à faire tant de caresses aux Peres, & tant de feste en recognoissance de leur sincerité, qu'en pourroyēt faire vne troupe de bons parents & amys s'entre-rencontrants en paix apres vne absence, & separation

ration de bien long-temps. Les
mesmes Anglois ont souuent de
puis louangé lesdicts Peres en la
presence de leurs Ministres en
Angleterre de ceste leur fidelité,
& les Ministres en demonstroïent
grands signes d'estonnement &
d'admiration.

CHAPITRE XXXII.

La venue en Angleterre: Et la delivrance des Iesuites.

LEs Anglois demeurèrent trois sepmaines entieres engagez en ceste Isle, que nous disons de Fæal, pendant lequel tēps les pauvres Iesuites ne peurent point voir le Soleil. Or parce que lesdicts Anglois auoyent faute d'argent, ils ne peurēt guieres s'y remplumer, ce qui les fit du tout

Bb 3 refou

resoudre à ne plus retenter la Virginie, ains s'en reuenir en Angleterre, attendu mesmemēt que ja ils se voyoient dans la presente année 1614. qui estoit le terme de leur seruice.

Or estants en la course & voye d'Angleterre, la tempeste nous ietta hors la marche (qu'on appelle) c'est à dire, horsle Canal qui est entre France & Angleterre, & nous fallut refugier au Port de Milfier, en la Prouince de Galles. Là vne autre fois toutes prouisiōs nous defaillirent, ce qui contraignit nostre Capitaine d'aller à Pembroch, ville principale de cest endroit, & Viceadmirauté, mais à Pembroch il fut arresté prisonnier, sur le soupçon qu'on auoit qu'il ne fust pirate. Le soupçon naissoit de ce que luy, & ses gens estoient Anglois, & leur nauire toutesfois estoit faict à la
 Fran

Françoise, ce qui faisoit presumer, qu'il venoit du Port de Gryp aux Isles de l' Arcin, pardeçà le Cap Escumant. Le Capitaine se iustifia du mieux qu'il peust, disant la verité: mais on ne luy croyoit pas, d'autant qu'il n'auoit point de Commissions: & n'en pouuoit auoir, parce que n'estant que Lieutenant, il suiuoit son Capitaine, & ne s'estoit separé d'avec luy que par accident de tempeste, ainsi qu'avez ouy. A ceste cause il, fut contrainct de produire pour tesmoins de sa preud'homie les deux Iesuites, qu'il auoit dans son nauire, gens irreprochables, ce disoit-il, & disoit vray.

Aussi tost par commandement du Magistrat lefdits Iesuites furent appellés a terre; & interrogés en Iustice avec grand respect. Eux conterent la verité du faict, & à leur deposition le Capitaine fut

tenu gentil-hommed'honneur, & de bien, sauf à demesler nos differents touchant la nouvelle Frânce par deuât le Roy. Neantmoins il fallut seiourner vn grand long temps audit Pembroch attendât responce de Londres, car il fut necessaire d'y enuoyer, tant pour auoir de l'argent, que pour aduertir de cest affaire le grand Admiral, & la compagnie des Marchands, qui ont charge de la Virginie.

Et cest icy, où l'admiration arreste, & mon haleine, & mon pas; pour m'escrier avec le Sage, *Que les dispositions de la Diuine prouidence sont veritablement dressées au compas, articulées au nombre, & mesurées au poids, & trebuchet, iusques à vn demy grain.* Car cest appel des Iesuites fut sans doute, vne industrie de ceste paternelle prouidēce, qui les assistoit par tout: d'autant que
s'ils

s'ils fussent demeurés dans le nauire, comm'ils y estoient, destitués de tout, au cœur de l'hyuer (car c'estoit en Feurier) & ce, quatre sepmaines durant, il est vray-semblable qu'ils fussent morts de froid, & de misere : mais au moyen de cest appel, ils furent cogneus par le Iuge, lequel fort hōneste & graue personnage qu'il est, ayant entendu combien ils estoient mal dans le nauire, les fit loger chez le Maire de la ville, & paya pour eux, disant, que s'ils auoyent dequoy, ils le luy rendroient : sinon que cela seroit donné pour Dieu : car autrement ce nous seroit trop de honte, (disoit-il) si gens tant honnestes, & sçauants ne trouuoyēt de la courtoisie parmy nous. Ce bon Seigneur s'appelle Nicolas Adams, Vice-admiral dudit Pembroch.

OR pendant ce sejour toute
forte

forte de gens les alloient voir, & de bien loin, par curiosité de voir des Iesuites en leur habit, ainsi qu'ils estoient, & ont tousiours esté iusques à leur retour en Frāce. Ministres, Iusticiers, Gentilshommes, & autres venoyent conferer avec eux ; Vn Milord mesme du grād Conseil voulut auoir le plaisir de les accarer en dispute rangée avec quatre Ministres. Ie dy Ministres, pour m'accommoder à l'intelligence Françoisē : car en Angleterre ils les appellent Prestres : Et le Chef de la dispute estoit vn Archidiacre, parce que les Anglois retiennent encores beaucoup de l'Eglise Catholique, comme l'ordre de la Hierarchie Ecclesiastique, Archeuesques, Euesques, Prestres, Archiprestres. Archidiacres, Curez, Chanoines, &c. L'imposition Episcopale des mains en la creation des Prestres

stres, & moindres Ordres, & en la confirmatiō des enfans, Le Cresme, & les ceremonies, le signe de la Croix, & l'Image d'icelle, & d'autres: La Psalmodie, & culte ordinaire, les festes ordonnées des Saints, & Saintes, les Vigiles, les Jeufnes, le Carefme, l'Abstinence des viandes au Vendredy, & Samedy, les habits Sacerdotaux, & vaisseaux sacrez. Et ceux qui condamnent toutes ces choses, comme font les Caluinistes de France & d'Escoffe, & les appellent superstitions damnables, & inuentions de l'Antechrist, sont nommez des Anglois, Puritains, & les detestent comme pestes execrables.

Or en fin, responce venant de Londres, on sceut, que Monsieur l'Ambassadeur de France auoit esté aduerty de l'arriuée de ce nauire, & en poursuiuoit la reddition

dition, & particulièrement des Iesuites, ayant eu commandement de ce faire de sa Majesté tres-Chrestienne. Ce fut vn autre effect de la Prouidence diuine, lorsqu'elle moyenna ce nostre arrest, en la Prouince de Galles, à celle fin qu'il fust cogneu de tous: car nous auons de grands indices: & vous en verrez tantost aucuns, que si les Marchands, qui ont surintendance de la Virginie, en pouuoient faire à leur gré, pas vn estranger, qui auroit esté en ladicte Virginie, ne reuiendroit iamais en son pays.

Pour tost finir nostre discours, notez que les Iesuites furent conduits par vn long circuit au Port de Sanduiçts; & de là ramenez à Douure par le commandement du Roy, & de Douure à Calais, où ils rendirent graces à Dieu pour tant de signalez benefices,
 & pro

fut conduit à Londres, & de là renuoyé à son Pere à Honfleur.

Sur ce mesme temps le sieur de la Mote reuint aussien Angleterre dans vn vaisseau de la Bermude, qui auoit passé par la Virginie.

Le Capitaine Argal combatit genereusement contre le Marechal Thomas Deel (que vous auez ouy estre fort aspre en ses humeurs) à fin d'obtenir de luy permission du retour, pour ledit sieur de la Mote, & l'obtint enfin.

Or ledict sieur la Mote fut fort estonné, que subitement estant arriué en Angleterre, personne ne luy parloit plus, personne ne le voyoit, il estoit delaisné de tous; & le pis est, que sur ce il tomba malade dans le nauire. Il se soupçonna incontinent du danger où il estoit, & d'où il venoit : sçauoir est, des marchands de la Virginie, qui

qui eussent desiré se deffaire de luy, & ne sçauoyent comment. Il tascha donc par subtilité, & en trouua le moyen, de faire sçauoir de ses nouuelles à Monsieur de Bisseaux, digne Ambassadeur de sa Majesté tres-Chrestienne, qui aussi tost luy manda deux Gentils-hommes, & le fit deliurer, & bien traicter, ainsi qu'il meritoit pour son courage, & valeur.

En ce mesme temps aussi Madame la Marquise de Guercheuille enuoya la Sauffaye à Londres, à celle fin de solliciter la reddition du nauire, & la reparation des torts receus par vn vol tant inique. Le nauire a esté rendu, mais on n'a rien obtenu d'auantage iusques à maintenant.

Or ainsi que nostre nauire ayāt mainleuée prenoit ja le vol en France, país de son origine: voicy, que le Capitaine Flory son Mai-

stre arriua comme à poinct nommé, pour entrer dedans, & y commander.

Le Capitaine Argal s'en reuenant en Angleterre l'auoit encores arraché des mains du Marefchal, & luy, & deux autres François. Certes ledit Argal s'est montré tel, que nous auons occasion de luy fouhaitter, qu'il ferue d'ores-en-auant vne meilleure cause, & où sa noblesse de cœur puisse paroistre, non à la perte, ains à la manutention des gens de bien.

De tout nostre nombre, trois font morts à la Virginië, & quatre y restēt encores, à la deliurance desquels on trauaille autant que faire se peut. Dieu par sa misericorde leur donne patience, & tire de nostre affliction le bien que sa prouidence, & bonté agreent. Ainsi soit-il.

CHA

& ne despend pour seulemēt s'espuiser: Ains a tres-biē dit le saint Apostre, *Que, qui laboure, c'est en esperance de recueillir du fruiēt.* Quel fruiēt doncques nous apportez-vous de vos trauaux?

A cela ieresponds que par tout, & aussi bien en France, qu'en Canada, il faut semer auant que moyssonner, & planter auant que recueillir, & ne point tant estre ou auare, ou impatient, qu'on vueille, comme les vsuriers, aussi tost le profit que le prest. Combien que certes au seruice de Dieu il n'y auroit que despenſes, & trauaux, elles ont de ſoy-mesme assez grand emolument, & ſalaire; non ja pour estre despenſes & trauaux, ains pour estre preuues, & exercices de nostre deuoir, & pieuſe volonte enuers nostre liberal donateur de toutes choses nostre Dieu tout-puiſſant. Car il
ne

ne poise pas, ny n'estime nos conseils, & desseins à la balance & au poids des euenements, qui sont en sa main, & ordonnance; ains à la solidité de nostre vouloir, à la massiueté de l'entreprinse, à l'intégrité de la deuotion, & deliberation.

Il dispose les euenements comme il luy plaist, les rendant souuent plus heureux, & plus fructueux, que moins on les reconnoit pour tels. *Car celuy, qui plante n'est rien, ny celuy qui arrouse; ains celuy, qui donne l'accroissement; lequel accroissement se fait premiere-ment sous terre, & hors la veüe des hommes.*

Quant à moy, i'estime vn tres-grand profit en ce que nous auõs tousiours mieux, & mieux descouuert le naturel de ces terres, & país: la disposition des habitans: le moyen de les pouuoir ayder :

les contrarietez, qui peuuent sur-
uenir au progrez de l'œuure: &
les secours, qu'il faut opposer à
l'ennemy. L'architecte qui fait, &
deffaiçt ses plans & modeles ius-
ques à la cinq, & sixiesme fois, ne
se pense pas pour cela n'auoir rien
faict en son premier, & second
essay, lesquels il aura deffaits pour
s'arrester, au sixiesme; Parce que,
dira-il, ce dernier n'a sa perfectiõ,
que de l'imperfectiõ des premiers.
De mesme en est-il de l'orateur,
qui efface & raye deux, & trois
fois ce qu'il auoit escrit de pre-
miere ardeur, parce que la beau-
té, & force des concepts, & paro-
les, qu'il substituë pour la qua-
triesme fois, luy naist de la reie-
ction, & du desplaisir des prece-
dentes. Aussi de vray, ce n'est pas
autrement, que Dieu nous donne
pour l'ordinaire la prudence, &
l'ameliorement des choses; sinon
par

par diuerſes experiences, & pour la pluſpart de nos fautes & de celles d'autrui. Nous auons donc vne partie de nos pretenſions, nous auons experimenté: nous ſçauōs ce qu'il faut, & ce qui nuit: & où giſt le poinct principal de l'affaire. Les moyens, qu'on a employé n'ont point eſté ſi grands, ne ſi proportionnez à plus haute fin, qu'il faille nous beaucoup meſcōtenter de ce que Dieu nous dōne.

Mais encores d'autre coſté c'eſt vn grand fruit, que la confiance & amitié que les Sauuages ont prinſe avecques les François, par la grande familiarité, & hantiſe, qu'ils ont eu avec eux. Car tousiours faut-il mettre ceſte baſe auant que d'eſleuer le chapiteau; ſçauoir eſt, de les nous rendre ou citoyens, ou bons hoſtes, & amis auant que de les auoir pour freres. Or ceſte confiance, & ceſte

priuauté est ja si grande, que nous viuons entr'eux avec moins de crainte, que nous ne ferions dans Paris. Car dans Paris nous n'offerions dormir, que la porte bien verrouillée; mais là nous ne la fermons que contre le vent, & si n'en dormons pas pour cela moins assurez. Au commencement ils nous fuyoiēt, & craignoyent: ores ils nous desirēt. A nostre premiere descente, & visite de S. Sauueur, nous fîmes semblant, que la place ne nous agreoyt pas, & que voulions aller autrepars; ces bonnes gents du lieu en pleuroyent, & lamentoyent. Au contraire, le Sagamo de Kadesquit, appelé Betfâbes, s'en vint pour nous y attirer avec mille promesses, ayant ouy que nous pretendiōs de nous y aller loger. Est-ce peu que d'auoir ce si bon fondement de Iustice en nos peuplades, & ce tant assure

asseuré gage de bon succez? Et ne faut point estimer que les autres Nations ayent porté ceste amitié aussi bien que nous. Car nous sommes tesmoins oculaires, comme lesdicts Sauvages ayants rencontré vn auantage (à leur aduis) contre les Anglois, se ruerent sur eux furieusement, pensants comme ie croy tirer quelque reuenche de l'iniure, qui nous auoit esté faicte: mais le bon-heur ne les seconda pas en leur attaque. Pareillement, sur la fin de l'an 1611. les Holandois voulans seulement descendre au Cap de la Heue, pour y faire aiguade, nos Sauvages les assaillirent brusquement, & en defirent six, entre lesquels estoit le Capitaine du nauire. Il me semble, que nous serons indignes de ceste bienvueillance, si nous ne faisons, qu'elle leur profite à aymer celuy, de qui nous receuons

receuons tous nos biens.

Outre plus, quoy que les Iesuites n'ayent pas baptisé communement les adultes pour les raisons cy-deuant deduites: si les ont-ils catechisé tant qu'ils ont peu, & par les yeux, & par les oreilles. Par les yeux, dy-ie, leur faisant voir nos vs & ceremonies, & les y accoustumants. En nos Processions nous faisiōs aller les petits enfans au deuāt de la Croix, & faire quelque seruice, comme de porter les luminaires, on autres choses; & tant eux que leurs peres y prenoyent du plaisir, comme s'ilseussent esté vrayement Chrestiens. Dieu mercy cela est ja communement gaigné, qu'ils ne veulent point mourir sans baptesme, se croyans estre miserables à iamais, s'ils trespasent sans iceluy, ou du moins, sans vne forte volonté d'iceluy, & sans douleur de leurs pechez.

Le

Le Patriarche Flesche (comme a esté dit) en auoit baptisé peut estre quatre vingts, les Iesuites feu lemēt vne vingtaine, & iceux petits enfans, hormis trois, qui ont esté baptisés en extreme neceffité de maladie, & font allés iouir de la vie bien-heureuse, apres auoir esté regenerés à icelle, comme aussi aucū des petits enfans. Nous auions composé nostre Catechisme en Sauuageois, & commençons aucunement à pouuoir iargonner avec nos Catechumenes. Nous dressions vne nouuelle peuplade fort commode: c'estoit nostre Automne, nostre temps des fruits: & voila que sur ce poinct l'enuieux de tout bien, & spécialement, du salut humain est venu de malice à metre le feu à nos trauaux, & nous emporter hors du champ. Le victorieux Iesus de sa puissante main: & inuinci-

D d ble

de là en la Baye S. Marie y auoit vne femme proche de la mort, laquelle defiroit fort de le voir, & luy parler. Le Pere pria vn certain nommé la Pierre, del'y conduire: ce qu'il fit. Ils treuuerent ceste femme selon la coustume de leurs malades, estenduë au long du feu, & trauaillée de mal despuis trois sepmaines. Le Pere la Catechise du mieux qu'il peut, & l'encourage, faisant quelques prieres, puis s'en reuient, luy laissant vne croix penduë au col, par ce qu'il ne l'estima point estre si bas, qu'il la fallust baptiser, seulement il aduertit les assistants, que si elle continuoit en maladie trois ou quatre iours, ou qu'elle empirast, qu'õ le vint appeller. Il n'en fut pas de besoin: car le iour suiuant laditte femme se leua saine, & gaillarde, & s'en alla trouuer son mary chargée d'vn pesant sac, & sa croix au

col; iufques à quatre lieües de là. Celuy qui premier la vit fut vn huguenot de Dieppe, appellé Ieā Bachelard, qui en vint porter les nouuelles au fufdit Iefuite.

La feconde fut à Pentegoet: le Pere Biard y eftant en la compagnie du Sieur de Biencourt, & felon fa couftume vifitant les malades du lieu, & recitant fur eux les faints Euangiles, on luy en monftra vn, duquel on n'attendoit plus vie, malade depuis trois mois. Il eftoit pour lors en vn fort accez, ne parlant qu' à grande peine, & fuant d'vne fuëur froide, prefage de la mort. Le Iefuite luy fit baifer par plufieurs fois vne croix, qu'il luy attacha au col, luy annonçant le mieux qu'il pouuoit les bonnes nouuelles du falut acquis en icelle; il y auoit bonne compagnie de Sauuages, qui efcoutoyent, & à leur contenance monfroyent grand

grand contentement en ce qui se disoit: Le Pere les laissa ainſi bien affectionnés, & s'en reuint à la barque. Or ce que Dieu fit en ſon abſence apparoit, de ce que nous viſmes vn iour apres. Car le Sieur de Biencourt faiſant la trocque en ſa barque, ce Sauuage y vint avec les autres, ſain, & gaillard portant ſa croix en parade, & fit recognoiſſance au Pere Biard deuant tous avec grande ioye.

La tierce eſt bien ſignalée, & partant ie la deduiray au long. Comme nous auons raconté cy-deuant le Sieur de la Mote, Simon l'interprete, & le Pere Biard eſtoient allés viſiter le lieu de S. Sauueur, pour recognoiſtre s'il feroit bon pour leur demeure. Or reuenants de ceſte viſite, & retournants aux Cabannes des Sauuages, ils ouyrent de bien loin, deux ou trois fois vn grand, &

lamentable hurlement, & demandans au Sauvage, qui les conduisoit, qu'est-ce que cela pourroit estre: le Sauvage leur respondit: que quelqu'un estoit mort: & que c'en estoit les plaintes, qui fut cause, que nous ne nous en mîmes point en esmoy. Or comme nous estions ja fort à la portee de la voix, voicy que ce mugissement s'entend de nouveau; & de fortune vn ieune garçon Sauvage se rencontrant sur le chemin, la curiosité poussa le P. Biard à luy demander, qui estoit ce mort, que l'on lamentoit? Le garçon respondit, que ce n'estoit pas vn mort, ains vn mourant: & adioust de soy mesme: court viste, à l'adventure le pourras-tu baptiser auant qu'il meure tout à fait; lors comme si Dieu l'eust dit de sa bouche, nous nous mîmes à courir de tout nostre possible. Arriués, nous trouua

trouuâmes tous les Sauvages hors de leurs Cabannes rangés en haye comme des foldats en vne perte de ville, au milieu se promenoit vn miserable Pere tenant son enfant, qui se mouroit entre ses bras. Or quand l'enfant venoit à ietter des sanglots croyant qu'il vouloit rendre l'Ame, le Pere se prenoit à hurler pitoyablement, & toute la compagnie le suiuit de mesme ton ; car telle est leur coustume. Doncques le P. Biard voyant ce spectacle, s'adressa au desconforté Pere, & luy demanda s'il luy plairoit bien, qu'il baptisast son fils : le bon homme, qui estoit presque hors de foy, ne luy respondit rien de parole ; mais en effect il luy mit son enfant entre les bras. Le P. cria que tost lon apportast de l'eau, ce qu'on fit, & remettant l'enfant entre les mains du Sieur de la Mote (qui de grand

zele defiroit d'en estre parrain, le baptifa, l'appellant Nicolas, du nom dudiſt Sieur. Les Sauuages attendants quelque grand effect, ſe preſſerent pour voir ce qu'en aduiendroit. Or le P. Biard apres auoir recité quelques oraifons à ce qu'il pleuſt à Dieu d'illuminer ces pauures Payens, print le baptisé des mains du Sieur de la Mote, & le donna à ſa mere, qui eſtoit là, qui comme Mere, preſenta incontinent le tetin à ſon fils, lequel teta de bon appetit. Quand les Sauuages virent ainſi cet enfant pendu aux mamelles de ſa mere; ſi la terre euſt fondu deſſous leurs pieds, ie ne ſçay ſ'ils euſſent eſté plus eſtonnés. Ils demeuroyent là fixes, & immobiles, ſans ſonner mot comme des Engelés. Le Pere leur dit quelques paroles d'edification, puis ſignifia de ſe retirer en leurs cabanes. Et ſçaués

uez-vous s'il fut obey? Ces bonnes gens le regardoient lors comme s'il eust esté plus qu'homme, tremblants deuant luy, avec demonstration d'estre grandement touchez de Dieu. Cest enfant estoit encores sain & dispos vn mois apres ceste sienne guerison, peu auant nostre prinse par les Anglois: car sa mere l'apporta à nostrentes, & fut veu de la pluspart de nos gens. Voyla comme Dieu ne laisse point sa loy sans authentique tesmoignage; ny sa bonté sans admirables effects.

oooooooooooooooooooooooooooooooo

CHAPITRE XXXVII.

Les raisons des François, par lesquelles ils s'approprient à bon droit les terres de la nouvelle France, contre la pretension des Anglois.

MAINTENANT, que i'ay satisfaiât aux deux premières

res parties de ma promesse, ſçauoir eſt, que i'ay faiët ma Relation du naturel des terres & des habitans de la nouuelle France: & vous ay raconté les comportemēs des Ieſuites, & les accidents, qui leur y ſont ſuruenus; Reſte la tierce, d'expoſer en quoy conſiſte la diſpute, qui eſt ores ſuruenue entre les François, & Anglois, touchant ces contrées, & les raiſons de l'un & de l'autre party. Car le curieux Lecteur, à mon aduis, ſera bien aiſe, d'entendre en quoy giſt ce poinët cōtentieux: & les raiſons qu'on apporte de part & d'autre; meſmes que cela appartient à l'honneur des François, de faire cognoiſtre à toutes nations à combien iuſtes tiltres, pertinentes raiſons, & ſyncere conſcience, nos Roys ſe ſont faits Maîtres, & ont poſſédé ces terres iuſques à ce temps.

Il faut

Il faut doncques ſçauoir tout premierement, que les Anglois ne nous diſputent point toute la nouuelle France; Car ils n'oſent nous denier, ce que tout le monde nous accorde: ains ſeulement ils conteſtent des confins. Ils nous accordent doncques vne nouuelle France, mais limitée par les bords du Golfe, & la grande riuiera de ſainct Laurens, & nous reſtreignent dans les 47. 48. & 49. de grés d'eleuatiō polaire. Du moins ils ne nous permettent pas de deſcendre plus bas vers le midy, que du quaranteſixieſme degré; ſ'attribuans tout ce qui eſt dès la Floride, & le 33. degré iuſques à Campſeau, & les Iſles de Cap Breton.

Les fondemens de ceſte leur pretenſion ſont parce que enuiron l'an 1694. il y a vingtdeux ans, eſtants entrez dans ce grand ſein
de la

de la mer Americane, que les Anciens appelloient de Mocosa, & y ayants trouué vne riuiera, & païs, qui leur agrea: ils commencerent à le vouloir habiter, luy imposants le nom de Virginie: mais ayants esté contrariez par les naturels, & autres accidents leur estoient arriuez, ils furēt en fin contraints de le quitter entierement, n'y ayants pas demeuré plus de deux, ou trois ans. Neantmoins depuis le Serenissime Roy Iacques à present regnant, venu à la couronne, ils ont prins resolution de le reconquester, & cultiuer. A quoy ledit Roy fauorifant, a baillé des grands Priuileges à ceux, qui entreprenoyent ceste peuplade, & entre autres a estendu le droict de leur tenuë dés le 33. degré d'elevation iusques au 45. leur donnāt puissance de courir sus à tous estrangers qu'ils trouueroyēt dans
ce de

ce destroiect de terre, & cinquante mille auant dedans le mer. Ces lettres du Roy on esté expediees l'an quatriefme de son regne, & de grace 1607. le 10. d'Auril, il y a sept ans ans: car ie descry cecy l'an 1614.

Voyla ce que i'en ay peu apprendre de toutes les parchartes & enseignements, que nos contendants apportent pour se maintenir en droiect, & cause; & nous confiner dans le destroiect de la vieille Canada, eux se tenants au large, & à franches coudées, nous faisants la part à leur bon plaisir. Voicy ce que nous leur repartifons legalement.

1. En premier lieu, que par vne prouidence admirable de dieu leurs propres lettres royaux sur lesquelles ils se fondent, les desdisent de leur pretention: Parce qu'il est dit expressement dans

E e icel

icelles avec exception spécifique: *Nous leur donnons toutes les terres iusques au 45. degré, lesquelles ne sont point actuellement possédées par aucun Prince Chrestien.* Or est-il, que lors de la datte de ces lettres, le Roy de France actuellement & reellement possédoit pour le moins iusques au 39. degré desdictes terres. Tout le monde le sçait par les voyages de Champlain: car il conste par iceux, que l'an 1607. le sieur de Mōts estoit à port Royal, & par ses gens, & autorité gouvernoit tout iusques au 39. degré, comme Lieutenant de sa Majesté tres-Chrestienne.

2. En apres, si les Anglois veulent dire, qu'ils n'ont pas commencé de posséder leur Virginie des l'an seulement 1607. ains dès l'an 1594. qu'ils la trouuerent (comme nous auons dit:) Nous respondōs, que la riuiera, laquelle ils commence

mencerent lors à posseder, est au 36. degré, & que ceste leur allegation à l'aventure pourroit valloir, s'il n'estoit question, que de retener ceste dicte riuere, & sept ou huit lieuës de l'un, & l'autre costé d'icelle: car autant loin se peut porter nostre veuë pour l'ordinaire; mais que subitement vn vaisseau pour entrer dans vn fleuve enjambe par dominatiõ trente fois plus loin, qu'il ne peut estendre sa veuë; c'est vouloir auoir les bras, ou plustost la conuoitise bien monstrueuse, mais posons que cela se puisse faire.

Il s'ensuiura donc, que Ribaud & Laudouiere estans allez à la Floride en tres-bel arroy, par auctorité du Roy Charles IX. l'an 1564. 1565. & 1566. pour cultiuer pais, & y ayant edifié la Caroline au 30. degré d'eleuation: ils prindrent possession iusques au 38. &

39. degré, & par ainsi voila les Anglois hors de leur Virginie, suiuant leurs propres maximes.

3. Quoy que, si pour estre en vn lieu, lon possede aussi tost (selon la presupposition des Anglois) huit, ou neuf degrez plus auant; Pourquoi est-ce, qu'eux estants au 36. auanceront pluost iusques au 45. que nous (comme ils confessent) estans ja au 46. ne descendrons iusques au 37. Quel droit y ont-ils plus que nous ? Voila doncce que nous respondons aux Anglois.

4. Mais pour mieux declarer le fonds de nostre iustice; il faut se ressouuenir de ce que nous auons monstre cy-deuant; sçauoir est, que sa Majesté tres Chrestienne a prins possession de cesterres, auant tout autre Prince Chrestien, par droit d'invention premiere. Car il est asseuré, & confessé de
tous

tous, que les Bretons & Normāds trouuerent premierement le grād Bauq, & les Terres Neufues, rangeants la coste iusques au Cap de Sable, qui est au 43. degré, iusques où le grand Bauq s'estend. Ceste inuention fut faicte l'an 1504. il y ja cent & dix ans.

5. D'auantage tous confessent, que par le commandement du grād Roy François Iean Verazan print possession de cesdictes terres au nom de la France; commençant dés le 33. degré d'eleuation iusques au 47. Ce fut par deux voyages desquels le dernier fut faict l'an 1523. il y a quatre vingts & dix ans.

6. Outre plus, Iacques Cartier entra premier dans la grande riuiera par deux voyages, qu'il y fut, & descouurit les terres de Canada. Son dernier voyage fut l'an 1534. Donc c'est merueille

E e 3 que

que les Anglois nous accordent les terres de la descouuerture de Iacques Cartier, nous voulants ofter le 45. degré: car il est asseuré, que ceste descouuerture est de beaucoup posterieure aux autres cy-deuant dictes des parties plus meredionales. Et la grande riuere est tellement situee que la possession de ses terres est presque inutile à qui ne tiët dumoins iusques au 40. degré. Qu'on regarde la charte.

7. Aussi est-ce merueille comme lesdicts Anglois disent nous accorder les Terres Neufues, & cependant ils y sont allez habiter depuis quatre ans, enuiron le 48. ou 49. degré.

8. Or est-ce le commun consentement de toute l'Europe, que de depeindre la nouvelle France, l'estendant au moins iusques au 38. ou 39. degré, ainsi qu'il appert
par

par les mappemondes, imprimées en Espagne, Italie, Holande, Allemagne, & Angleterre mesme. Ce sont aussi les François, qui en ont fait description, ont imposé les noms, ont appriouïsez les Sauvages, ont troqué, & tousiours conuersé avec eux dès la premiere inuention iusques à ce temps, & non point autres. Et ce fut au quarante troisieme degré, que le Marquis de la Roche s'alla loger, dressant sa peuplade l'an 1598. Et depuis l'an 1603 le sieur de Môts receut en don toutes ces terres dès le 40. degré iusques au 46. de feu d'heureuse memoire Henry le Grand, lequel aussi declara par lettres expressees, que rien de ce qu'on apportoit de là, ou qu'on y emportoit ne deuoit traicte foraine, comme estant ce pais vne partie iuste, & legitime accreüe à ce Royaume, & nullemēt estrāgere.

9 Et certes, outre les raisons apportées, l'équité naturelle fauorise à ceste declaration ; parce que ces terres là sont paralleles à nostre France, & non point à l'Angleterre. Elles sont dy-ie tout d'une tenuë avecques nous : de maniere, qu'ayant esté trouuées vaquâtes par nous au delà de nostre riuage ; elles accroissent à nostre heritage, ainsi que la loy des Alluions en determine. *ff. acq. rer. domin. l. 29. inter multos. & l. 30. Ergo.*

10. En effect, feu Monsieur le Comte de Soyssons fut pourueu du gouuernement desdites contrées, & en a porté le tiltre de son viuant ; & aujourd'huy Monsieur le Prince met ceste là au rang de ses autres prerogatiues, & principaux honneurs.

C H A



CHAPITRE XXXVIII.

*Raisons pour lesquelles on deuroit entre-
prendre à bon escient le cultiuage
de la Nouvelle France.*

IC y deuant que finir, ie
suis contrainct de coter
aucunes raisons qui m'es-
meuent l'ame, quand ie consi-
dere comme nous delaissons ceste
pauvre nouuelle Frāce en frische,
& quant au temporel, & quant
au spirituel, en barbarie, & paga-
nisme. Ie sçay prou, que ie profite
biē plus de les alleguer aux oreil-
les de nostre Seigneur par feruen-
te priere; que de les marquer aux
yeux des hommes par escriture
morte. Neantmoins tant plus ar-
damment ie m'escrie deuāt Dieu
en les pesant, tant plus ie me sens
pressé

pressé à les spécifier aux hommes, les escriuant.

Et premierement, si lon considere le temporel, c'est vne autre France en influence, & condition du ciel, & des elements: en estendue de pays dix ou douze fois plus grande, si nous voulons: en qualité, aussi bonne, si elle est cultivée, du moins, il n'y a point d'apparence qu'elle doive estre pire; en situation, à l'autre bord de nostre riuage, pour nous donner la science, & la seigneurie de la mer, & nauigage; ie dy mille biens, & vtilitez. En vn mot, quād ie dy vne autre France, & vne autre Espagne à cultiuer.

2. En apres, les tentatiues, que nous auons ja faict tant de fois des cent, & dix ans, nous obligent à constance; si nous ne voulons avec la mocquerie des estrangers perdre encores le fruit de
tant

tant de temps consumé, & des pertes de tant & d'hommes, & de biens, qu'il a conuenu faire pour acquerir la cognoissance de ces terres, Costes, Golfes, & diuers endroits, laquelle (Dieu mercy) nous auons acquis avec la bien-veillance, & familiarité du peuple. Peuple debonnaire, qui nous tend les mains avec vn desir incroyable, & vne douleur bien grande de nous y voir mastinés; non pour autre raison, sinon que les entreprinſes, qui ont esté faites iusques à maintenant, ayant esté quasi soustenuës par des particuliers; il n'est pas de merueille s'ils ont succombé au faix, & aux frais, qu'une telle œuvre requiert.

3. Que si nous nous laissons, ou languissons, nous auons deuant les yeux prou d'autres, qui nous ont monſtré d'auoir courage. Et certes en cas que nous n'y faisons
nostre

nostre deuoir, il n'y a point de raison d'empescher autruy. Considerons donc si cela nous est fort aduantageux de perdre le profit, que rapportent de ces contrées to⁹ les ans plus de cinq cēs de nos nauires, qui y vont, soit à la pesche des baleines, soit à celle des molluës & autres poissons, soit à la traicte de la pelleterie des Castors, Elans, martres, Loupsmarins, Loutres, &c. Car il ne faut pas attendre d'y auoir part, si d'autres saisissent le domaine, ainsi qu'a bien declaré ces années la dispute arriuée à Spitsgerben, & autrepart.

4. Voila pour le temporel: mais pour le spirituel, auquel l'indicible, grace de Dieu nous surhausse iusques au furnom & gloire de tres-Chrestiens. Calculons & supputons les benefices qui nous accompagnent & obligent incessam

incessamment en suite de ce premier la vocation à l'Eglise Sainte & cognoissance de nostre Sauveur Iesus-Christ; & lors nous pourrons sommer combien grande seroit l'ingratitude, & combien horrible chastiment elle porteroit encroupe, si nous ne taschions de faire priser ceste grace, la communiquant à nos proches à la proportion de nos moyens, & redeuances. Tel chastiment a esté sagement remarqué par le venerable Bede. Car quelque peu auant son aage, les Escossois furent illustrés de diuine lumiere, à ce qu'ils se recogneussent estre tombés en heresie par illusion, & mesgarde: là où les Bretons, ou ceux de la Prouince de Galles, furent precipités en l'abyssme, & tenebres des faux-bourgs d'Enfer, les heresies, desquels deux effectz si contraires, & si opposés ce grand Saint,

F f & co

& cognoiffant veritable des œures de la prouidence, & Iustice Eternelle; en rapporte les causes à deux dispositions diuerfes de l'un, & l'autre peuple. Parce, dit-il, que les Escossois auoyent au-moigné aux Anglois auparauant par grand charité, & deuotion ce qu'ils auoyent reeçu de la verité Euangelique; & partant Dieu leur volut faire misericorde à mesure comble, & entassée, leur ouvrant les yeux, pour y se voir de ceus, & trompés. Là où les Bretons, soit par negligence, soit par autre intemperie d'ame, ne s'estoient guieres souciez de voir lesdicts Anglois perir miserablement en leur infidelité; Et partant meriterent cōme seruiteurs ingrats de perdre le talent de la foy Catholique, lequel ils n'auoyent daigné mettre à profit, & d'autrui, & d'eux mesmes. O que
de

de choses nous aurions à penser, & dire sur ce sujet.

Mais soit assez d'auoir au deuant de nos yeux que ces pauvres peuples, ces images de nostre Dieu comme nous, & capables de sa iouissance, ces conforis de nostre espece, & presque de mesme qualité avec nous, sont sur le bord de l'horrible gouffre des feux infernaux, voire plusieurs centaines d'iceux precipitez chaque iour dans les peines eternelles, & abysses de damnation, sans espoir de deliurance. O Dieu! nous nous estonnons de ces iugements espouuentables; comme il y a bien de quoy s'estonner; mais nous n'auons pas le sens pour apercevoir, ny l'entendement pour recognoistre, que le sang de ceste si cruelle exequution est dessus nos mains, qui ne nous euertuons pas de l'empescher: dessus nos

pieds, qui ne nous remuons point pour y remedier; dessus nos maisons, qui les bastissons tant superbement, sans nous soucier de l'eternelle demeure de nos freres; dessus nos bourses, nos possessions, nos moyens, & nostre cœur qui sommes si peu esmeus de tels spectacles & contribuons si peu, là où le Fils de Dieu, nostre Sauueur, n'a point espargné sa vie. Plaise luy nous faire misericorde, & recevoir de nous, & de toute creature louange, & benediction, à tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

F I N.



TABLE DES CHOSSES PLVS REMARQVA- BLES.



ABSENCE du P. Biard occassõe
les François de ne s'exposer au
danger de se perdre. p.178.

Acadie, pays des Souriquois, pro-
che de Canada. p.4.

Açores, Isles de la couronne d'Espagne. p.
281.

Aguigueou, Asricou, Betsabes Capitaines
Canadois offrent aux François prins par
l'Anglois, de les retirer & entretenir. p.
35.

Alain Yeon Pilote de S. Malo charitable
enuers les François de S. Sauueur. p.257.

Ambassadeur de France en Angleterre, sol-
licite la liberté des Iesuites de Canada
captifs. p.296.

Anglois auacent quatre vingts lieuës sur la
nouuelle France. p.228.

F f 5 An

Anglois desfaict par l'Armouchiquois, & pourquoy. p.179.

Anglois habitués en la Virginie à deux cens cinquante lieuës des François de S. Sauueur. p.227.

Anglois conduicts à S. Sauueur par mesgarde des Canadins, qui les croyoyent estre François. p.229.

Anglois enuahissent le nauire des François de S. Sauueur, pillent l'habitation, captiuent les François. p.235.

Anglois desrobe finement aux François leurs lettres Royaux, pour les priuer de iuste defense en leur capituité. p.238.

Anglois pouuant ietter en mer les Iesuites captifs, pour ne se perdre à leur occasion, se contente de les cacher. p.286.

Anglois contrains a'aborder aux Açores, sont garentis par la charité des Iesuites leurs prisonniers. p.289.

Anglois recognoissans du bon office receu des Iesuites. p.290.

Anglois tenant captifs les Iesuites, soupçonné d'estre pirate par les siens mesmes. pag.

29

Anglois soupçonné d'estre pirate, se iustifie par le tesmoignage des Iesuites ses prisonniers. p.293.

Anglois apprehendent d'aborder aux terres de

de l'Espagnol, avec des Iesuites captifs.
p.285.

*Anglois n'ont que pretendre en la nouvelle
France.* p. 320.

Anguilles se peschent en my-Septembre. p.
47.

Arbres fructifiers fort rares en Canada. p.31.

Arbres forestiers de Canada. p.32.

Arcs & pauois sur la tombe des hommes. p.
92.

Ardoise en Canada. p.32.

*Argal Capitaine Anglois se saisit secrette-
ment des commissions des François de S.
Sauueur.* p.238.

*Argal Capitaine Anglois veut renuoyer en
France tous les François dans une cha-
loupe, avec euident danger de leur perte,*
p.251.

*Argal Capitaine Anglois s'oppose fort au
Mareschal de la Virginie, à ce que ses
prisonniers les François ne soyent pendus.*
p.262.

Argal Capitaine Anglois equitable. p.270.

Armes des Canadois, l'arc & la targue. p.
55.

*Armoiries de Madame de Guerche-ville po-
sées au Cap de la Heue, en signe de posses-
sion.* p.216.

*Armouchiquois baillent grand soupçon aux
François*

- François de les vouloir piller sous pretexte de trocque.* p.178.
- Armouchiquois assés disposés au Christianisme.* p.180.
- Affis. Estre assis, signe de reuerence entre les Canadois.* p.91.
- Affociation de la Marquise de Guercheville avec le sieur de Potrincourt au faict de Canada.* p.188.
- Asticou Sagamo en la coste d'Acadie.* p.222.
- Aumars, ou Cancres de mer, furent peschés par les François de S. Sauueur en leur grande disette.* p.253.
- Avoir chien & sac, en Canada, est iouyr du droit de propriété.* p.51.
- Autmoins sont les Prestres des Canadois.* p.54.
- Autmoins, Medecins & Sorciers engeollent les simples Canadois.* p.79.
- Autmoins se font donner force presents pour la cure des malades.* p.87.
- Autmoins inuocans Dieu par le nom du Soleil, en cas de necessité.* p.90.

B.

- B***Aie de Chiniétou en Canada, estendue en belles prairies.* p.27.
- Baie Françoisse entre Port Royal, & la riuere S. Jean.* p.165.
- Baie des mines à vingt & deux lieues de Port-*

- PortRoyal.* p.203.
Baye de Genes, ainsi appellé par Châplain.
p.204.
Baye des mines large de huit lieuës. p.205.
*Baptême trop facilement conferé au Mexi-
que, avec notable dommage des baptisés.*
p.106.
*Baptême conferé aux Canadois non instruits
au deuoir du Christianisme, & le mal qui
en reussit.* p.111.
*Baptême des personnes aagées, non bien in-
struites, différé avec grande consideration.*
p.115.
Baptême désiré des Canadins auât la mort.
p.310.
*Baptême guerit vn enfant Canadin malade
à la mort.* p.310.
*Baptisés en Canada sans precedente instru-
ction, ne sçauoyent rien du Chrestien, non
pas mesmes leur nom de Baptême.* p.109.
*Basques ont alienés les Excomminguois en
Canada de nos François.* p.33.
*Biencourt & Robin en faueur des Caluini-
stes, consentent que les Iesuites n'entrent
dans leur nauire.* p.134.
*Biencourt par le moyen des Iesuites fait voile
en Canada, beaucoup pluystost qu'il ne pou-
uoit autrement.* p.138.
*Biencourt soupçonne qu' Madame de Guer-
che-ville*

*che-ville le veut despoüiller des droicts de
Canada.* p.197.

Bretons ont descouuert la France nouvelle.
p.2.

Bretons souuent malades en Canada. p.15.
*Cabanes d'Hyuer des Canadois, d'un clos
rond de perches fermées en poincte par le
haut, couuertes de peaux, nattes, ou es-
corces.* p.40. 41.

*Cabanes des Canadois tousiours en bel aspect,
& près des bonnes eaux.* p.41.

*Cabanes d'Esté des Canadois, larges & lon-
gues, & couuertes de nattes, ou escorces.*
p.42.

*Calais. Le Gouverneur, & Doyen de Calais
accueillent, & secourent charitablement
les Iesuites de Canada renuoyés d'Angle-
terre,* p.299.

*Caluinistes ne peuuent trouuer bon que les Ie-
suites passent en Canada, ouy biē tous au-
tres Ecclesiastiques.* p.133.

*Canada n'est qu'une partie de la France
nouuelle, sçauoir est, la coste du long de la
grande riuiera Canadas.* p.3. 4.

*Canada, Prouince de la France nouvelle pre-
mierement descouuerte par Iaques Cartier
l'an 1524.* p.4.

*Canada parallele à la France, en mesme cli-
mat, & eleuation de Pole.* p.9.

Canada

Canada plus froide que nostre France, & pourquoy. p.10.

Canada sujette au Scurbot, ou maladie de la terre. p.14.

Canada apporte maladie aux oiseux. p.16.

Canada germe aussi tost au Printemps que nostre France. p.18.

Canada és endroits les plus froids rend les bleds meurs en son temps. p.19.

Canada n'a point de hautes montagnes. p.20.

Canada fort entrecoupée de riuieres, & bras de mer, en est rendue plus froide. p.23.

Canada à cause des continuelles forests est moins eschauffée du Soleil, & pource plus froide que les campagnes ouuertes. p.24.

Canada pour n'estre labourée est couuverte d'une dure crouste, quasi impenetrable au Soleil, & partant beaucoup plus froide. p.24.

Canada produiët la vigne sauuage en beaucoup d'endroits, qui meurt en son temps. p.31.

Canada és terres cogneües des François, n'a que dix mille habitans. p.73.

Canada, horsmis Port Royal, donné à Madame de Guercheville. p.190.

Canada du Gouuernement du Prince de Soissons. p.330.

Canada

*Canada pourquoy doit estre cultiuée des
François.* p.331.

Canadois fideles au François cōtre l'Anglois.

p.34.

*Canadois charitables enuers les François ca-
ptifs de l'Anglois.* p.35. 36.

*Canadois ont bonne memoire des choses sensi-
bles.* p.36.

*Canadois comprennent, & iugent bien les
choses sensibles.* p.36.

*Canadoises ceintes dessus, & dessous le ven-
tre.* p.37.

*Canadois quasi tous sans barbe, horsmis les
bien robustes.* p.37.

*Canadois ne peuuent retenir la memoire d'u-
ne suite de paroles.* p.27.

*Canadois mocqueurs de personnes contrefai-
tes.* p.37.

*Canadois n'ont point le corps contrefaiēt, ny
defectueux.* p.37.

*Canadois vestus de peaux conroyées avec le
poil, & bigarrées de couleurs.* p.39.

Canadois paoureux, & grands vanteurs.
p.55.

*Canadois forts, & addroïets à la lutte, &
non à autre combat.* p.55.

Canadois liberaux & recognoissans. p.58.

*Canadois prattiquēt la Polygamie plus pour
le proufit, que pour l'incontinence.* p.62.

Canadois

Canadois maladifs depuis la hâtiſe des François, à cauſe de leurs excès à manger viandes non accouſtümées. p.69.

Canadois ne ſe ſoucient du lendemain, viuâs du iour à la iourné. p.70.

Canadois oinets d'huile de loup marin ſentent mal. p.77.

Canadois ſe ſont Chreſtiens, ſeulement pour marque d'amitié avec les François. p.109.

Canadois ſe plaignent fort qu'on ne les ait aduertys des deuoirs du Chriſtianisme auât leur baptême, auſquels ils ne ſe fuſſent obligés, s'ils les euſſent cogneus. p.111.

Canadin baptiſé à la pourſuitte du ſieur de Potrincourt. p.126.

Canadois ne peuuēt exprimer par parole que les choſes fort ſenſibles, & materielles. p.151.

Canadins ſujeets d'Aſticou inuitent les Ieſuites à prendre logis en leur terre. p.222.

Canadins careſſent les Anglois, les croyans eſtre François, & par ignorance les mènent à S. Sauueur, où ils pillent & captiuent les François. p.229.

Canadin ſ'attriſte fort, ayant recogneu que par meſgarde il auoit mis les François de Sainct Sauuer entre les mains de l'Anglois. p.231.

Canadins portent grande compaſſion aux
G g François

François captifs de l'Anglois, & leur of-
frent toute amitié. p.246.

Canadins donnent largement de leur proye
aux François de S. Sauueur neceffiteux.
p.253.

Canadins bien recogneus peuuent estre cy a-
pres mieûx aidés au salut de leur ame.
p.306.

Canadins ayans grande confiance aux Fran-
çois, peuuent estre mieux aidez par eux,
que par autres en leur conuerfion. p.307.

Canadins grandement fideles aux François.
p.308.

Canadins ennemis de l'Anglois & Holan-
dois. p.309.

Canadins affectionnez au Baptefme. p.310.

Canadine malade à la mort, guerie par le
Catechifme, & vne Croix penduë au col.
p.313.

Canadois ne portent point de hauts de chauf-
ses. p.39.

Canadois portent greues, & fouliers de peaux
d'eslan. p.39.

Canadois plantët nouuelles cabanes à chaque
changement de lieu, & de refidence. p.40.

Canadois fe cabanent en bel afpeët, & près
des bonnes eaux. p.41.

Canadois je couchent à l'entour du foyer, fur
des peaux de loups marins, la teſte fur vn
ſac.

- jac.* p.41.
Canadois à chacune des treize lunes annue-
les ont nouvelle chasse, ou pesche. p.42.
Canadois ne viuent que de chasse, & de pes-
che. p.42.
Canadois meurent de faim quand la chasse,
& pesche ne reüssit. p.43.
Canadois sont fort incōmodés de pluye, & de
nege, quand elle ne gele pas. p.44.
Canadois portent des raquettes au pied sur
la nege molle, pour chasser. p.44.
Canadois riches en gibier d'eau, non de terre.
 p.46.
Canadois en my-Septembre de la mer vont
à la pesche des riuieres. p.47.
Canadois ne possèdent rien en propriété auant
leur mariage. p.51.
Canadois ont des quereles sur le refus des
droiëts les uns enuers les autres. p.52.
Canadinguery par la Croix, & Catechisme.
 p.315.
Canadins hurlent horriblement aupres de
leurs malades mourans. p.317.
Campjeau coste de mer loin de six vingts
lieuës de Port Royal. p.139.
Cap de la Heue en la coste de l'Acadie. pag.
 216.
Cap de sable. p.255.
Cap Breton. p.263.
 G g 2 Cap

- Cap Forchu.* p.255.
Caribous, moitié asne, moitié cerf, bons à manger. p.43.
Castors & Estans ont leur seconde chasse en Octobre, & Novembre. p.47.
Castors se prennent en Feurier & Mars, pour la premiere chasse. p.43.
Catechisme exactement practiqué est tres-necessaire aux Canadins à cause de leur façon de viure vagabonde. p.102.103.104.
Catechisme, & Croix pendue au col d'une Canadine la guerit de maladie mortelle. p.313.
Catechisme guerit vn Canadin malade. pag. 215.
Cauots, esquifs des Canadois, faiets d'es-corce de bouleau, fort legers, capables de toute vne famille, & utensiles necessaires. p.48.
Cauot fort commode pour la pesche, & voiture. p.48.
Cauot faiet quarante lieuës en vn iour. pag. 49.
Champlain fonde l'habitation de Kebec. p. 121.
Champlain descouure la coste de la riuiera S. Laurens. p.121.
Champlain Lieutenant du sieur de Monts. p.121.

Cham-

*Champlain allant à Kebec passe à trauers des
glaçons de mer énormément gros & af-
freux.* p.139.

Charbon de terre en Canada. p.32.

*Chair boucanée, ou sechée à la fumée, mise
en reserue.* p.70.

*Charmes, Chesnes, Hestres, & Peupliers en
Canada.* p.32.

*Chasse & pesche sont tout le reuenu des Ca-
nadois.* p.42.

*Chasse premiere des Castors, en Feurier, &
Mars.* p.43.

*Chasse seconde des Castors & Eslans en
Octobre & Nouembre.* p.47.

*Cheuille plantée en terre par l'Autmoïn fai-
gnant de chasser le Diable.* p.82.83.84.

Chiens du malade mangés en Tabagie. pag.
89.

*Chiniétou est vne Baye en Canada fort bel-
le en prairies.* p.27.

*Chiniétou pays de Canada fertile & aggre-
able.* p.204.

*Chiquebi racine à guise de truffes, dont les
Iesuites viuoyent en temps de famine.* p.
213.

*Chirurgien Anglois Catholique, charitable
enuers les François de S. Sauueur bleffez.*
p.241.

*Coquilles, & poissons de toute sorte foison-
nent*

*nent en la mer de Canada durant cinq
mois.* p.45.

*Coste de la riuiera Sainēt Iean en Canada,
abondante en vigne sauuage, & noyers.*
p.31.

Coste de S. Sauueur fort agreable. p.225.
*Croix pendue au col d'un Canadin le gue-
rit d'une longue maladie.* p.315.

Croix plantée au Cap de la Heue. p.216.

Croix plantée au Port S. Sauueur. p.226.

Coudriers sont frequents en Canada. p.31.

Counibas pays inhabitable à cause du froid.
p.21.

D

D *Efunēt enseuely aue son sac, ses peaux,
fleches, & autres meubles siens, &
presents de ses amis.* p.92.

Diabie familier à Membertou encores Payen.
p.95.

*Diabie trauaillant les Canadois auant la ve-
nuē des François.* p.95.

*Diabie entre les Canadois est nommé du nom
du Soleil.* p.96.

*Dix mille personnes seulement en toutes les
terres de Canada.* p.73.

*Droiēt de propriété en Canada se pratique
par la possession du chien, & du sac.* p.51.

*Dueil à la mort des parens & amis, est de se
brouiller la face de noir.* p.90.
du

Du Pont le ieune reconcilié au sieur de Potrin-court à la requeste du P. Biard. pag.

147.

Du Pont le ieune reconcilié au sieur de Potrin-court se confesse, & faiçt ses Pasques au bord de la mer, avec grande edification des assistants. p.148.

Du Pont perd son nauire, & la recouure à la requeste du P. Biard. p.148.

Du Pont le ieune employé pour traduire le Catechisme en langue Canadine. p.175.

Du Pont le ieune retire en son nauire une partie des François de S. Sauueur. p.256.

E

E *Nfans en grand nombre sont la force des Sagamos Canadois. p.62.*

Enfant Canadin malade à la mort guery par le Baptisme. p.318.

Eplan de Canada se prend en Mars. p.45.

Eplan, petit poisson comme Sardine. p.213.

Eslans, & Castors ont leur seconde chasse en Oëtobre, & Novembre. p.47.

Eslans se prennent pour la seconde chasse en Oëtobre & Novembre. p.47.

Espoux Canadois donne à son beau-pere, & ne reçoit rien de luy. p.61.

Estuues, frictions, sueurs visitées en Canada pour la santé. p.77.

Esturgeon se pesche en Auril. p.45.

*Eteminquois, Montaguets, Souriquois alliez
aux François en Canada. p.34.*

*Excommminquois ennemis des François en
Canada, à l'occasion des Basques. p.33.*

F

F*Æal l'une des Isles des Açores. p.287.*

*Femmes Canadoises portent le fais du
mesnage, & sont de pire condition, que
chambrieres. p.62.*

Femmes Canadoises pudiques. p.66.

*Femmes Canadoises durement traitées de
leurs maris. p.65.*

*Femmes Canadoises peu fecondes à cause de
leurs trauaux continuels. p.72.*

*Fleurs de lis rasées en Canada par l'An-
glois. p.271.*

*Foin de Canada haut de la longueur d'un
homme. p.26.*

*François de S. Sauueur accusés d'estre bannis
& pirates, pour ne pouuoir produire leur
commission surprise par l'Anglois. p.239.*

*France nouuelle est propre des François pri-
uatiuement aux Anglois. p.320.*

*François ont enseigné l'usage du poison, &
autres mal-heurs aux Canadois. p.68.*

*François doiuent enterprendre la culture de
Canada. p.331.*

*François en danger de se perdre parmy les
Armouchiquois, par un soupçon fondé en
apparence.*

apparence. p.178.

*François pretendent iustement desbouter
l'Anglois de la nouvelle France.* p.320.

France nouvelle est une forest perpetuelle.
p.4.

*France nouvelle, partie Occidentale de l'A-
merique.* p.1.

*France nouvelle descouverte l'an 1504. par
les Bretons,* p.2.

*François Bretons ont les premiers descouvert
la nouvelle France.* p.2.

*France nouvelle pourquoy doit estre cultiuee
par les François.* p.331.

G

G *Laçons estrangement gros, charriez
cent lieux dans la mer par les riuie-
res.* p.139.

*Garçons, ou non encores mariez n'acqui-
rent rien à eux-mesmes, ains a leur Sa-
gamo.* p.51.

*Gilbert du Thet Iesuite tué par les Anglois à
S.Sauueur.* p.241.

Greues, & fouliers des Canadois. p.39.

*Guerres des Canadois se pratiquent par sur-
prises.* p.55.

H

H *Abitans des terres de Canada dix mil-
le en tout.* p.73.

*Habitans de S. Malo fort charitables enuers
les*

les François reuenant de Canada. p.258.
Habits de peaux veluës des Canadois. p.39.
Harenc se pesche en Auril. p.45.
Hauts de chausses ne sont en vsage en Canada. p.29.
Henry IIII. se fasche que le sieur de Portrincourt ne se haste pour Canada. p.125.
Henry IIII. Roy de France, destine les Iesuites en Canada. p.123.
Henry Membertou malade meurt à Port Royal, fort Chrestienmenen. p.162.
Herbes potageres fort grandes, & bonnes en Canada. p.27.
Huguenot de Dieppe remarque vne guerison merueilleuse d'une Canadine. p.314.
Huile de graisse de loup marin, fausse annuelle des Canadois. p.43.

I

I *Aques Cartier descouure Canada en la France nouuelle l'an 1524. & 1534.* p.4.
Iean Denys de Honfleur, va en la France nouuelle l'an 1506. p.3.
Iean Verazan prend possession de la France nouuelle au nom de François I. Roy de France. p.3.
Iesuites captifs en Angleterre visitez honorablement par les habitans du lieu. p.296.
Iesuites exhortent les Canadois baptisez auant

*avant leur venuë en Canada, de reietter
la Polygamie, & ce qu'on leur respond.*
p.111.

*Iesuites ne veulent baptiser les adultes qu'a-
pres auoir esté deuëment instruiëts, dont
ils sont calomniez à tord.* p. 110. 111. 112.

*Iesuites taschent à tourner en Canadois les
principes de la Foy, mais les mots ne se
trouuant suffisans pour ce faire.* p.112.

*Iesuites ne baptisent point les personnes aagées
sans estre deuëment catechisées, & à fort
bonne raison.* p.114.

*Iesuites destinez en Canada par le Roy
Henry IIII.* p.123.

*Iesuites exclus de l'entrée d'un nauire, en fa-
ueur des Caluinistes.* p.134.

*Iesuites desmarent pour Canada en Ianuier.
1611.* p.138.

*Iesuites arriuez à Port Royal en Iuin 1611.
p.149.*

*Iesuites defendus de calomnie par le tesmoi-
gnage mesme des Caluinistes.* p.142.

*Iesuites estudient la langue Canadine,
mais les Canadins ne les y seruent fidele-
ment.* p.151.152.

*Iesuites sont empeschez de proufiter en la lan-
gue Canadine, par ceux mesmes, qui les
deuoyent aider.* p.154.

*Iesuites ne veulent consentir que Membertou
soit*

soit enterré avec ses predecesseurs infideles.
p.161.

Iesuites bastissent de leurs mains une chaloupe pour aller à la queste des viures en temps de famine. p.210.

Iesuites cueillent le Chiquebi racine, & peschent l'Eplan & le Harenc en temps de famine. p.213.

Iesuites & autres François de S. Sauueur sont menez à la Virginie. p.260.

Iesuites garentissent l'Anglois qui les tenoit captifs, de la main de l'Espagnol. p.289.

Iesuites des Isles Açores sont portez en Galles Prouince d'Angleterre. p.292.

Iesuites mettent és mains du sieur de Biencourt en sa necessité toutes leurs prouisions pour le soulager, & les siens. p.209.

Iesuites sont retirez de Port Royal, & transportez près de l'Isle de Pemetiq pour dresser nouvelle habitation. p.219.

Iesuites produits tesmoins en Angleterre, pour la iustification du Capitaine qui les tient captifs, le deliurent de soupçon. p.293.

Iesuites captifs defrayez en Galles par le Iuge du lieu fort charitablement. p.295.

Iesuites de Canada cartifs en Angleterre, renuoyez libres à Galais. p.298.

Ingrés, c'est à dire Anglois, hays des Canadois. p.35.

Isle

Iste longue à dix lieües de Baye Françoisse
p.254

K

Kadesquit, port d'Acadie destiné au nouveau logis des François. p.221

Kebec habitation fondée par Champlain.
p.121

Kinibequi, riuere proche des Armouchiquois, à soixante & dix lieües de port Royal. p.176

L

La Marquise de Guercheuille impetre en don Canada, horsmis port Royal. p.190

Langage Canadois fort manque à exprimer une infinité de choses fort ordinaires. p.151

La Marquise entre en association pour le fait de port Royal avec le sieur de Potrin-court. p.188

La Motte, Lieutenant de la Sauffaye. p.223

Le sieur de Potrin-court va en Canada, & faiët baptiser au plustost des Sauuages.
p.126

La Motte Gentilhomme François, captif avec les Iesuites de Canada, mis en liberte.
p.301

Langues differentes entre les peuples de Canada. p.54

Lapins, & leurs assez rares en Canada.
p.46

H h

La

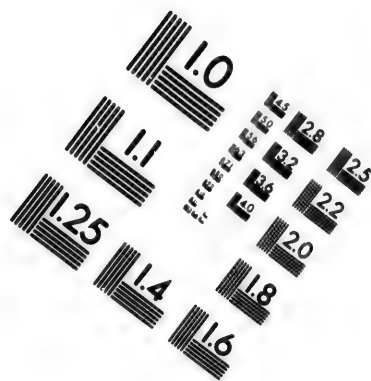
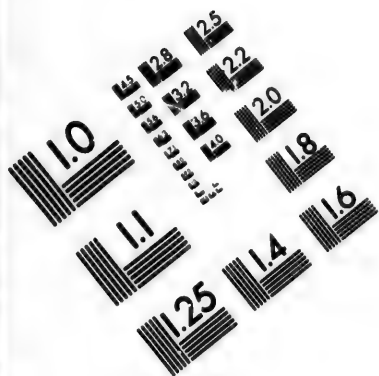
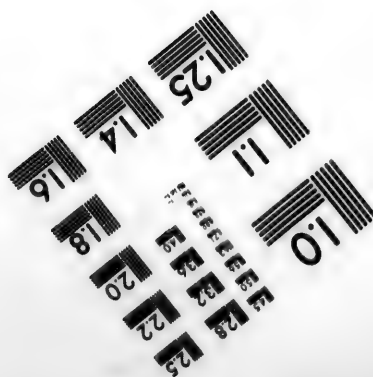
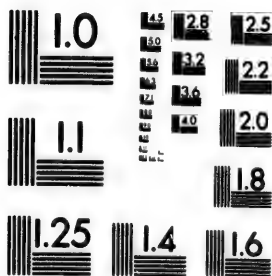
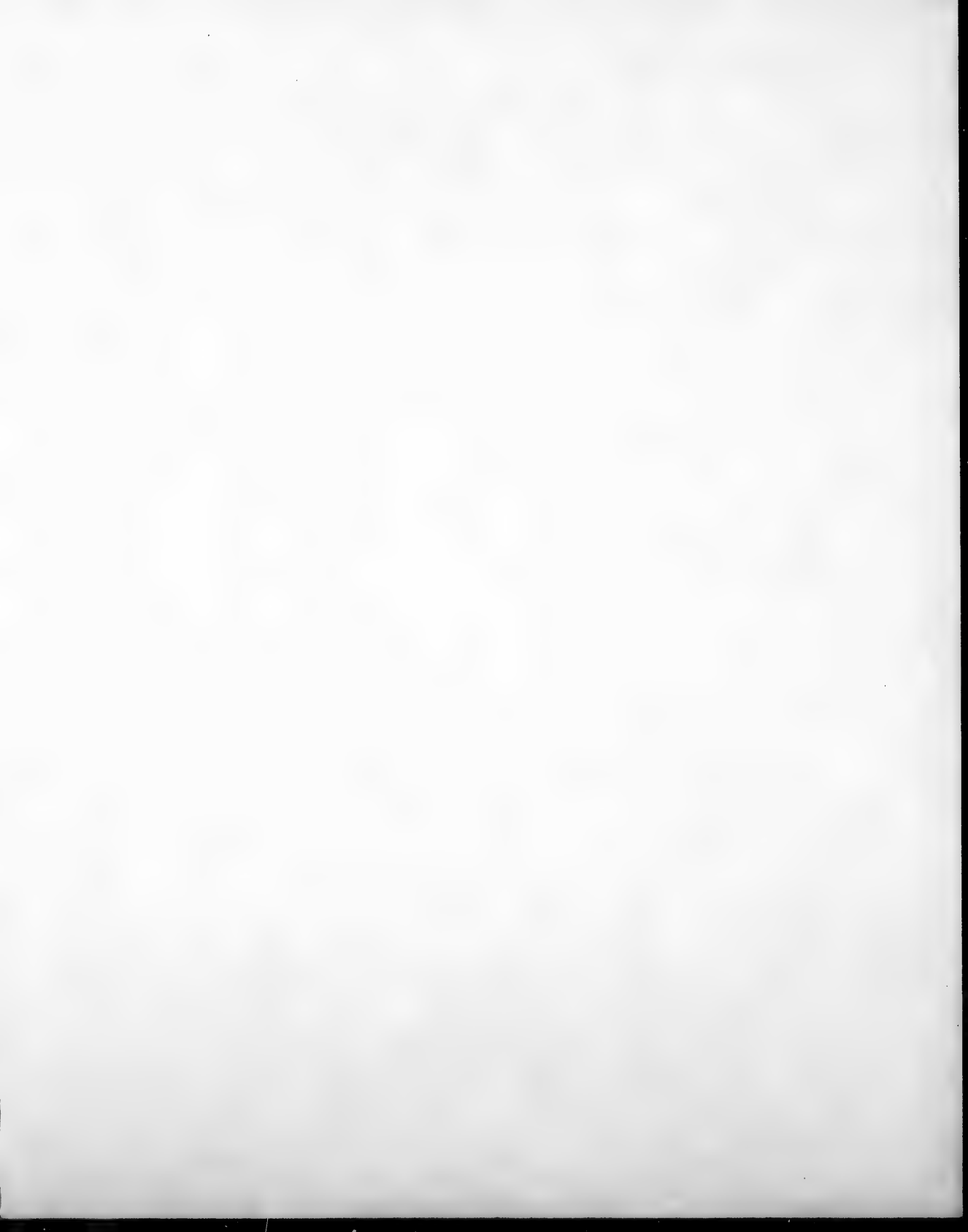


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





- La Royne donne aux Iesuites cinq cens escus
pour le voyage de Canada.* 130
- Legumes croissent fort grands, & bons en
Canada.* 27
- Le sieur de Potrin-court emprunte des proui-
sions de bouche des François ses voisins, &
leur fait recognoistre son fils pour Vice-
admiral.* 146
- Le sieur de Potrin-court retourne de Canada
en France vn mois apres qu'il y estoit ar-
riué pour enuillailler port Royal.* 149
- Louys Membertou Sagamo faiet Tabagie à
quinze François de saint Sauueur retour-
nans en France.* 255
- Loups marins se prennent à foison en Ian-
uier.* 42
- Loup marin, poisson fraye sur terre és Isles de
Canada.* 43
- Loutres ont leur chasse principale en Feurier,
& Mars.* 43
- Lugubres hurlements à la mort des Cana-
dois.* 90
- Lunes. Par Lunes les Canadois sont assortis
de nouvelle chasse, ou pesche.* 42

M

- M** *Adame la Marquise de Guercheuille
zelée en l'affaire de Canada.* 127
- Madame de Guercheuille defraye les Ie-
suites au chemin de Canada.* 130

Mada

*Madame de Guercheuille trouue l'expe-
dient d'exclurre les Caluinistes du nauire
où ils ne vouloyent admettre les Iesuites.*

135

*Madame de Guercheuille trouue le fonds
d'une rente perpetuelle en Canada, pour y
entretenir les Iesuites.*

137

*Madame de Sourdis fournit aux Iesuites le
linge pour Canada.*

130

*Madame la Marquise de Vernueil fournit
aux Iesuites les habits d'Eglise, & autres
utenfiles pour Canada.*

130

*Magasins des Canadois, sont quelques sacs
de prouision pendus en un arbre.*

71

Magiciens frequents en Canada.

94

*Magistrats de la Virginie prennent resolu-
tion de ruiner toutes les places des François
en Canada, piller tous les nauires, & ren-
uoyer les personnes en France.*

264

Malades cruellement traittez en Canada.

*Malade tardant à mourir estouffé à force
d'eau froide qu'on luy verse sur le ventre.*

85

*Malade ayant testé sans rien donner, reçoit
des presents.*

89

*Mareschal de la Virginie veut faire pendre
les François de saint Sauueur.*

261

Mariages cōme se traittēt entre Canadois.

61

H h 2

Mata

<i>Matachias, chaines, & parures des femmes Canadoises.</i>	37
<i>Matachias, ioyaux, cueilliées sur la fosse des femmes.</i>	92
<i>Medecines ordinaires des Canadois, estuues & frictions.</i>	77
<i>Membertou, Sagamo, & Autmoin tout ensemble.</i>	54
<i>Membertou n'a iamais eu qu'une femme à la fois, mesmes estant Payen, iugeant la Polygamie infame & incommode.</i>	65
<i>Membertou, & son fils retirez des mains de l'Autmoin, qui les auoit condamnez de maladie mortelle.</i>	87
<i>Membertou appelé le Capitaine, apres sa mort.</i>	93
<i>Membertou seul d'entre les Canadiës baptisez auoit fait profit du baptesme.</i>	109
<i>Membertou premier baptisé des Sagamos.</i>	158
<i>Membertou logé & serui par les Iesuites dans leur cabane iusques à sa mort.</i>	158
<i>Membertou demande d'estre enterré avec ses majeurs, les Iesuites luy remonstrent que cela repugne au Christianisme: il persiste quelque temps, puis en fin acquiesce.</i>	160.162
<i>Membertou desire d'estre bien instruit, pour se rendre Predicateur de l'Euangile.</i>	163

Member

- Membertou conseille au P. Enemond mala-
de d'écrire à Biencourt qu'on ne l'a point
tué, mais qu'il est mort de maladie.* 202
- Memoires de France effacées en Canada, par
les Anglois.* 265 271
- Merueille, Capitaine natif de S. Malo, étant
prisonnier, fait tout deuoir de bon Chre-
stien.* 173
- Meuano, Isle à l'emboucheure de la Baye
Françoisé.* 254
- Mine d'argent en la Baye sainte Marie, en
Canada.*
- Mine de fer à la riuere S. Jean.* 32
- Mines de cuyure à port Royal, & à la Baye
des mines.* 32
- Mocoja terre ferme, où est située la Virginie
des Anglois.* 227
- Mois. Chaque mois de l'année les Canadois
ont pesche, ou chasse abondante, ou tous les
deux.*
- Montaguets, Souriquois, Etechemins, alliez
aux François en Canada.* 34
- Monts deserts, Isle, appelée Pemetiq.* 219
- Morts enterrez assis, les genoux contre le
ventre, la teste sur les genoux.* 91
- Mouluës foisonnent en la coste de mer dès le
commencement de May iusques à la my-
Septembre.* 45.

N

Nattes de rozeau, fort menues, & bien
tissues, deffendent les cabanes de la
pluye. 42

Nauire arriue à propos à ceux de port Royal
en leur grande disette. 186

Nauire captif des François de S. Sauueur
commandé par Turnel Anglois est porté
par le vent aux Açores Isles de la coron-
ne d'Espagne. 281

Nauire de la Saussaye arriue en Canada.
216

Nicolas Adams Iuge de Pembroch en An-
gleterre, charitable enuers les Iesuites
captifs. 295

Noyers frequents en la coste de la riuere
sainct Iean. 31

Noms changez aux trepassez apres qu'ils
sont enterrez. 9

Nopces des Canadois avec solemnelle Tab-
gie, chants, & danfes. 62

Norembegue, terre de Canada aussi bonne
que nostre France. 26

Norembegue, & Acadie païs de la France
nouuelle. 4

Normans sont allez en la France nouuelle,
l'an 1500. deux ans apres les Bretons. 3

Nouuelle France separée de la Guienne de
huiet cens, ou mille lieües par mer.

Nouuelle

O

- O** *Eufs d'oyseaux de proye d'eau abon-
dent en Canada.* 45
*Oyes blanches, & grises, passageres en Cana-
da.* 46
*Oyseaux de proye de mer couurent les Isles
de Canada de leurs œufs.* 45
*Oyseaux originaires, & passagers rares en
Canada; ceux de proye sont frequents.* 46
*Onction d'huyle de Loup marin vísitée en
Canada contre le chaud, & le froid.* 77
Orignacs sont de saison en Feurier & Mars.
43
*Ours bons à manger en Canada aux mois de
Feurier & Mars.* 43
*Outardes, ou Canes sauvages se prennent en
Auril.* 45
Outardes passageres en Canada. 46

P

- P** *Embroch, ville principale de Galles en
Angleterre.* 292
*Pentegoët riuíere, a vne Sagamie du long de
son riuage.* 53
*Pencoët, Isles à vingtcing lieües de sainct
Sauueur.* 228
Perdrix grises à grãd queue en Canada. 46
Pere Enemond Massé se loge avec Member-

tou pour apprendre la langue Canadine.

200

Pere Enemond Massé, luy quinziesme renuoyé par l'Anglois en France dans une chaloupe. 252

P. Biard tient avec soy vn Canadin, pour apprendre la langue sauuage. 201

Pere Biard, & P. Enemond Massé destinez pour Canada. 129

Pere Biard ne veut enseigner aux Anglois le logis de saincte Croix, dont il court peril de sa vie. 264

P. Biard court fortune d'estre ietté en terre deserte, ou en mer par les soupçons de l'Anglois. 268

Pere Biard preuue efficacement au Capitaine Anglois, que les François de S. Sauueur sont bien aduoués du Roy de France.
p.244.

Pesche abondante depuis May, iusques à my-Septembre. p.45.

Pesche successiue de diuers poissons dès la my-Mars iusques en Octobre. p.44.45.46.

Petun, & fumée d'iceluy praëtiquée par les Canadois, contre le mauuais temps, la faim, & autres maux. p.78.

Peuples de Canada trois en tout alliés des François. p.34.

Pierre

- Pierre du Gas, sieur de Monts Lieutenant
du Roy Henry IIII. en la France nou-
uelle.* p.5.
- Pilotois, Medecin forcier.* p.80.
- Pilote François Caluiniste offre toute amitié
aux Iesuites captifs des Anglois.* p.245.
- Plastrier recognoist le sieur de Biencourt.* 157.
- Plaisant discours de Louys Membertou a-
uec le P. Enemond Massé malade.* 202.
- Ponamo poisson de Canada fraye sous la gla-
ce en Decembre.* p.47.
- Port Royal & Sainte Croix, deux logis ba-
stis par le sieur de Monts en la France
nouuelle.* p.8.
- Port Royal a forme de Peninsule.* p.24.
- Puritain procure tout le mal qu'il peut aux
Iesuites.* p.268.
- Port Royal mal enuitaillé sur l'Hyuer, pour
grand nombre de personnes.* p.144.
- Port aux Coquilles à vingt & vne lieues de
Port Royal.* 155.
- Port au Mouton.* 255.
- Port Royal bruslé par l'Anglois.* 271.
- Port Royal à quelles conditions cedé au sieur
de Potrin-court par le sieur de Monts.* 122.
- Port Royal sans aucune defese perdu pour les
François, & pillé & bruslé par l'Anglois.* 266
- Port de S. Sauueur nouvellement appelé de
ce nom, & destiné à nouvelle habitatiõ de
François*

- François.* 220.
Port de S. Sauueur fort capable, & à l'a-
bry du vent. 225.
Presage mauuais d'un signe paroissant au
ciel. 167.
Propriété des Canadois est en la possession du
chien, & du sac. 51.
Prouison pour Port Royal mal mesnagée à
Dieppe, & dans le nauire. 194.
Fyramides de perches sur les tombeaux des
nobles de Canada. 92.

R.

- R** *Acine Chiquebi à guise de truffes.*
 213.
Raisons obligeantes le François à cultiuer Ca-
nada. 331.
Religion des Canadois, pure sorcelerie. 93.
Riuieres, & bras de mer fort frequens, ren-
dent Canada beaucoup plus froid. 24.
Robe sacrée, & pretieuse des Autmoins. 96.
Roland Sagamo, & autres donnent du pain
aux François de S. Sauueur. 255.

S.

- S** *Ac, flesches, peaux, chiens, & autres*
meubles du defunēt enseuelis avec luy.
 92.
Sagamie au riuage de Sainte Croix. 53.
Sagamie au bord de la riuere S. Iean. 53.
Sagamochin, petit Sagamo. 52.

Sagamo

- Sagamo, est le chef, & Capitaine de quelque puissante famille.* 51.
- Sagamos recogneus de leurs sujets en payant le droit le chasse, & de pesche.* 51.
- Sagamies diuisées selon la portée des Bayes & Costes de riuieres.* 53.
- Sagamos tiennent les Estats en Esté.* 53.
- Sagamos & Autmoins seuls ont voix és assemblées publiques.* 53, 54.
- Sagamos Armouchiquois retirent bien à propos leurs gens du nauire François, pour euitet querelle.* 179
- Sainct Iean, riuere en Canada.* 31
- Sainct Iean, riuere fort perilleuse en son emboucheure.* 165
- Sainct Laurens, riuere charrie des glaces enormes bien auant en haute mer.* 139
- Sainct Sauueur, habitation des François en Canada, en la terre de Norembegue.* 19
- Sainct Sauueur, port ainsi nommé de nouveau en la coste d'Acadie, destiné à vne habitation nouuelle.* 229
- Sainct Sauueur, prins & pillé par les Anglois.* 237
- S. Sauueur bruslé par les Anglois.* 265
- Saincte Croix est au païs des Eteminquois.* 7
- Saincte Croix, Isle en la France nouuelle, premiere demeure du sieur de Monts, Lieutenant pour le Roy.* 7
- Saincte*

<i>Saincte Croix, Isle de riuere à six lieües de port aux Coquilles.</i>	156
<i>Sauffyaye arriue en Canada pour dresser nouvelle habitation, & separer les Iesuites de port Royal.</i>	215
<i>Sauffyaye Capitaine s'amuse trop à cultiuer la terre, & neglige le bastiment, cause de la perte de S. Sauueur.</i>	226.
<i>Sauffyaye Capitaine de S. Sauueur ne peut produire ses lettres de Commission, luy ayans esté secrettement enleuées par l'Anglois.</i>	239.
<i>Sauffyaye Capitaine renuoyé en France par l'Anglois, avec quatorze François.</i>	252.
<i>Schoudon Sagamo, nommé le Pere apres sa mort.</i>	93.
<i>Scorbut, ou maladie de la terre, coustumier en Canada.</i>	14.
<i>Sepulcres des Canadois voutés avec des bastons, & de la terre dessus.</i>	92.
<i>Soissons. Le Prince de Soissons Gouverneur de Canada.</i>	330.
<i>Souliers, & greues des Canadois.</i>	39.
<i>Souriquois, Montaguets & Etechemins alliés des François en Canada.</i>	34.
<i>Tabagie, banquet des Canadois.</i>	46.
<i>Tabagie des prouisions du malade ayant esté.</i>	89.
<i>Testament des Canadois auant la mort.</i>	88.

Thomas

*Thomas Aubert Normand va en la France
nouuelle, l'an 1508.* 2

*Thomas Deel, Marechal d'Angleterre à la
Virginie, homme fort aspre enuers les
François captifs.* 261.300

*Thomas Robin associé du sieur de Potrincourt
au negoce de Canada.* 127

Tortues abondent en Decembre. 47

*Trocque des peaux de Castors, eslants, mar-
tres, loups marins en Esté.* 33

Trois peuples alliés aux François en Canada.
34

*Turnel, Capitaine Anglois tourne son amour
en haine contre le P. Biard, & pourquoy.*
276

*Turnel Lieutenant Anglois, soupçonné de
son Capitaine, pour auoir conferé avec le
P. Biard.* 267

*Turnel Capitaine Anglois, porté contre son
gré aux terres d'Espagne, se reconcilie aux
Iesuites, pour y auoir leur faueur.* 282

V

V*Effies d'Orignac à garder l'huyle du
loup marin.* 43

*Vible Bulloet reçoit en son nauire vne partie
des François de saint Sauueur.* 256

Ii Vir

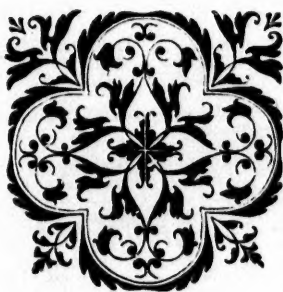
*Virginie, Fort des Anglois en la terre ferme
de Mocosa à 250. lieues de S. Sauueur.*

227

*Vigne sauvage en plusieurs endroits de Ca-
nada, qui meurit en sa saison.*

31

F I N.



P R I V I L E G E.

MICHEL COYSSARD, Vice-Prouincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de Lyon, permet (fuiuant le Priuilege donné par les Roystres-Chrestiens à la mesme Compagnie) à LOVYS MUGVET de faire imprimer, & vendre la Relation de la Nouuelle France en Canada, & ce pour le terme de quatre ans. Faict à Lyon, ce 23. de Ianuier 1616.

M. COYSSARD.